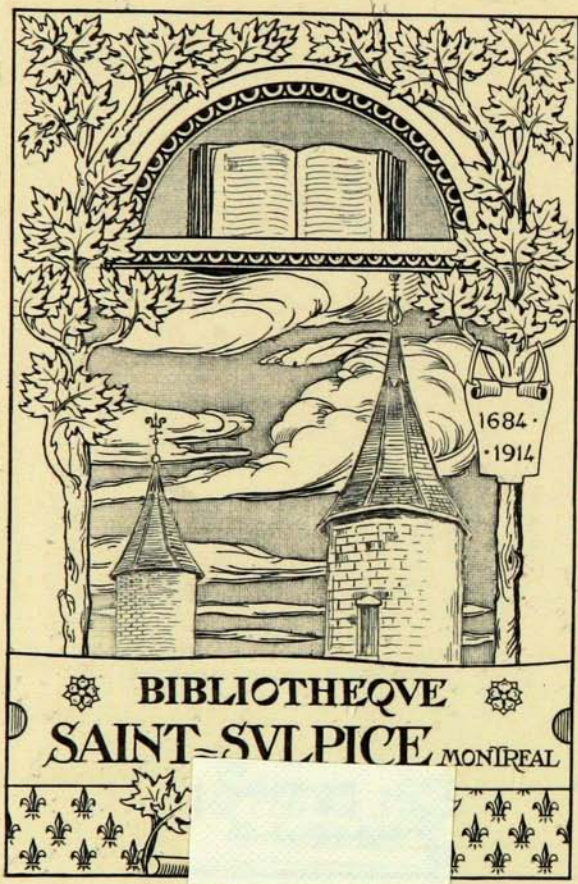


1875
1876
1877
1878
1879
1880
1881
1882
1883
1884
1885
1886
1887
1888
1889
1890
1891
1892
1893
1894
1895
1896
1897
1898
1899
1900

1875
1876
1877
1878
1879
1880
1881
1882
1883
1884
1885
1886
1887
1888
1889
1890
1891
1892
1893
1894
1895
1896
1897
1898
1899
1900



BIBLIOTHEQUE
SAINT-SULPICE MONTREAL

7x10

LA MISSION CANADIENNE CAVELIER DE LA SALLE

MARS-AVRIL

1937



LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE MONTRÉAL

1937

LA MISSION CANADIENNE
CAVELIER DE LA SALLE

**IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE VOLUME
CINQ CENTS EXEMPLAIRES SUR
PAPIER COQUILLE TEINTÉ
DONT VINGT-CINQ HORS COM-
MERCE ET NUMÉROTÉS DE
———— 1 à 25. ————**

LA MISSION CANADIENNE CAVELIER DE LA SALLE

MARS-AVRIL

1937



LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE MONTRÉAL

1937

FC
361
M58
1937

AVANT-PROPOS

En mars et en avril dernier, le Canada français, toujours fidèle au souvenir, a tenu à prendre sa part des fêtes dont la France avait si heureusement pris l'initiative en l'honneur de La Salle, de Marquette et de notre non moins glorieux Pierre Lemoyne d'Iberville. Répondant à l'appel fait en son nom par la Société historique de Montréal, quinze des siens ont accepté avec enthousiasme d'aller porter à ces trois héros l'hommage particulier de sa piété reconnaissante dans la terre même qui garde encore leur dépouille après avoir été le témoin de leurs admirables exploits.

Cette mission canadienne a rempli magnifiquement le rôle qui lui avait été assigné. A côté de la mission française, son aînée, elle a refait, pendant plus de trois semaines, chacune des étapes si laborieusement fournies par les trois illustres découvreurs à travers les Antilles, la Floride, la Louisiane, le Texas ou le pays des Illinois. Toutes les fois qu'il le fallait, elle n'a pas manqué une occasion de faire entendre sa voix pour revendiquer, avec les droits du souvenir français, ceux non moins sacrés du souvenir canadien.

Aussi la Société historique de Montréal a-t-elle pensé qu'il convenait de fixer la mémoire de ce pèlerinage historique canadien si fertile en leçons et c'est l'objet de la publication pré-

sente. A la suite d'un récit fort vivant du voyage lui-même, on y trouvera assemblés les principaux discours qui ont été prononcés en Louisiane et ailleurs par les délégués officiels de la mission. Ces discours ou ces mémoires sont remarquables à plus d'un titre. Nous croyons pouvoir affirmer qu'ils ajoutent considérablement à notre littérature historique et, sans aucun doute, tous ceux à qui notre passé glorieux n'est pas encore devenu indifférent sauront gré à la Société historique de Montréal de les avoir ici recueillis.

LA CROISIÈRE CAVELIER DE LA SALLE

par

Monseigneur OLIVIER MAURAUULT, p.s.s., p.d.

Recteur de l'Université de Montréal

Dans le wagon-lit Dauntless—l'Intrépide—la délégation canadienne aux fêtes de Cavalier de la Salle quitte Montréal, sous la neige, dans la soirée du 19 mars. Le lendemain midi, elle descend à Washington.

Ici, point de neige évidemment, mais c'est la saison indécise qui n'est plus l'hiver et pas encore le printemps. Votre serviteur abandonne le groupe pour une heure et se rend au Séminaire sulpicien de l'Université catholique. De là, avec un confrère, secrétaire de l'Institut Français de Washington, il se dirige vers le nouveau palais des Archives nationales, monumental immeuble, qui contient une salle d'exposition en forme de sanctuaire, entourée de vitrines et décorée de deux immenses tableaux à personnages historiques.

Il se fait ensuite conduire en face du Capitole, au Musée-bibliothèque Folger-Shakespeare, la chose la plus exquise de Washington. Extérieurement, le palais de marbre blanc, dessiné par l'architecte français Crès, est une véritable châsse et une parfaite réussite. A l'intérieur, les collections de souvenirs shakespeariens, la bibliothèque shakespearienne, la salle

de théâtre, reconstitution de celle du *Globe* de Londres, retiennent l'intérêt des plus indifférents.

A côté de ce bijou, se dressent la nouvelle annexe de marbre de la bibliothèque du Congrès et l'énorme et froide Cour Suprême des Etats-Unis. Interminable escalier, fronton à colonnes, immense salle des pas perdus, tribunal aux nobles dimensions : tout est à l'échelle du pays sans mesure couvert par sa juridiction.

Le *Florida Special*, train prometteur, nous attend à la gare.

* * *

Nous prenons contact avec le sud à Jacksonville. "So this is Florida!" la Floride au nom gracieux qui, avec la Californie, s'est disputé longtemps mes rêves de voyageur . . . L'autocar qui doit nous conduire à Saint-Augustin nous attend devant la gare. Nous ne pouvons pas partir parce que nous avons perdu notre ancien ministre, M. Authier. Mais le voici qui vient, calme et souriant.

Beau temps, pays plat; le long du chemin, des panneaux-réclames: *Bayard's Inn*, *Chalet Suzanne*, *Ron-da-voo* (orthographe phonétique), *Rector's Café*. Nous arrivons à Saint-Augustin, le plus ancien établissement européen sur la côte atlantique des Etats-Unis. Un parc délicieux porte le nom de Fontaine de Jouvence. Le fondateur, Ponce de Léon, y est venu à la recherche de ladite fontaine. Nous y buvons, nous aussi, dans des tasses en papier. L'eau en est insipide, mais elle nous donna la force de poursuivre un voyage qui devait exiger de nous beaucoup d'endurance. Des plantes et des fleurs magnifiques, une petite chapelle espagnole, un cimetière indien, fort bien restauré et très impressionnant, complètent

le spectacle, et nous font entrer d'emblée dans un monde nouveau.

Nous allons déjeuner au quartier des grands hôtels. En face du nôtre, l'*Alhambra*, se dresse la masse pittoresque et dispendieuse du *Ponce de Léon* encore ouvert; à côté, deux autres, princiers comme le premier, offrent le spectacle de leurs portes closes depuis des années. L'*Alhambra* n'a plus qu'une vie agonisante : la saison touche à sa fin. Ici commencèrent les démêlés du Président de la Société historique avec les serviteurs de couleur. Il avait demandé une omelette espagnole. Ceux-ci ne voulaient pas la lui donner. Ils cédèrent cependant, mais l'omelette ne valait rien.

Pour nous dédommager du menu, nous allâmes voir les alligators dans l'île d'Anastasia. Ce parc d'alligators, quelle vision d'apocalypse ! Ils sont là des centaines, presque tous immobiles, les yeux clos, gueule fermée. Parfois l'un d'eux, paresseusement, ouvre un oeil perdu dans un pli de la carapace. Ou bien, un autre se lève lentement, enjambe un de ses congénères et se laisse retomber sur lui sans qu'on entende la moindre protestation. Nous ne les avons pas vus manger : ce doit être fantastique ! Dante, s'il les avait connus, en aurait peuplé un cercle de son Enfer et leur aurait jeté des humains en pâture. Pour compléter le spectacle, on a entouré cet étang des alligators, de cages où s'ébattent des animaux stupides. Il y a là des autruches : gros corps emplumé, reposant mal sur de longues pattes, et s'effilant, à une extrémité, en un tube de chair rose qui conduit à une petite tête et à un bec pointu. Une vraie gageure ! Il y a là aussi un pélican : le pélican n'est beau que dans Musset. Et voici un héron, bel oiseau au plumage moiré rose et violet, posé sur un seul pied, immobile et nous regardant d'un oeil bête. Plus loin, une grosse tortue, couverte de mousse : autre animal déconcertant.

Sortons de ce jardin de cauchemar et respirons l'air de la mer, dans le grand soleil. De retour à la terre ferme, nous visitons le fort Marion, primitivement fort St-Marc. On sait que les Espagnols, les Français, les Anglais ont successivement dominé ces plages. Au bord de la rivière Matanzas, la « rivière sanglante », ainsi nommée en souvenir du massacre des huguenots français, se dresse la haute maçonnerie du fort, très bien conservée. Nous en visitons les chambres, la chapelle, les cachots. Le gardien est lui-même un descendant des Français qui y tinrent garnison (M. Gillett).

Nous remontons en voiture pour commencer notre exploration de l'intérieur de la péninsule. Partout, des palmiers, des pins alourdis par cette étrange mousse parasite qui porte le nom de *Barbe Espagnole* ou de *Spanish Moss*, assez élégante mais d'un gris terne. Bientôt apparaissent les vergers d'oranges. Nous traversons de charmantes villes, entre autres Sanford, située sur un vaste élargissement de la rivière Saint-Jean. Là s'élève l'Université Stetson. A la nuit tombante, nous atteignons Orlando, la capitale de l'orange, assise à l'ombre de ses 10,000 chênes et rafraîchie par 30 petits lacs. Il y a des fleurs partout et de la gaieté. Les joueurs de *Baseball* viennent de toute l'Amérique s'y entraîner.

Après une bonne nuit, nous reprenons notre exploration. Nous saluons des villes qui portent les noms significatifs et prometteurs de Winter Haven, de Frost-Proof. Nous avons hâte d'arriver à ce verger où nous pourrions cueillir des oranges sur l'arbre et voir des pamplemousses accrochés aux branches. Dans cette région où les pommes d'or égayaient toutes les verdures, je m'étonne de ne trouver nulle part le nom d'Hespérides. Le jardin où nous nous arrêtons mériterait qu'on l'appelât ainsi. Nous nous servons. Nous choisissons nous-

mêmes les beaux fruits à la pelure mince, brunie par le soleil. La chair en est succulente.

On nous dit que nous sommes à quelques milles de Ste-Anne-des-Lacs, un village peuplé de Canadiens-français, un pèlerinage d'hiver déjà très fréquenté. Nous devons renoncer à le visiter, car l'heure approche du concert de cloches à la *Tour Chantante* de Mountain Lake, paradis de verdure, de fleurs et d'oiseaux, où conduisent des routes d'ocre rouge. La tour, de marbre multicolore, s'élève au milieu des grands arbres et des jardins enchantés. Elle se mire dans un étang où s'ébattent des cygnes. Des centaines de touristes montent vers elle. Ils s'asseoient sur l'herbe pour écouter le concert. Les 71 cloches s'ébranlent enfin et, mues par un clavier, exécutent chaque jour un programme différent, composé d'hymnes, de cantiques, de romances connues, d'airs d'opéra, de morceaux classiques, d'airs nationaux. Pendant que j'erre au hasard, au milieu d'arbres dont je ne connais pas les noms et si loin du pays, j'entends soudain les cloches chanter en parties *Un Canadien Errant*, puis *O Canada*. L'émouvante minute!

Au moment de partir, l'organisateur génial de ce paradis et le maire de Ste-Anne-des-Lacs viennent nous saluer. Et nous reprenons notre course, repus de beauté. Le paysage, peu à peu, se dépouille, les routes sont moins bonnes, des villages délaissés et misérables apparaissent : nous approchons du lac Okeechobee et du pays des Indiens Séminoles. Nous obliquons vers l'océan et traversons l'extrémité des Everglades, immense étendue de marais et de savanes qui occupe le sud-ouest de la Floride. Vers la fin de l'après-midi, nous débouchons sur la mer. A Daytona, on nous montre la plage où se font les courses d'auto. Notre autocar se promène sur le sable.

Il fera nuit à Palm Beach. Nous n'en verrons que les

affiches électriques et une salle à manger fraîche et gaie. Et c'est très tard que nous trouverons un lit de repos, bien mérité, à Miami.

Miami, Coral Gables, voilà des noms qui hantent l'esprit d'un Canadien, quand chez lui hurle le vent nord-est. Et leur réputation n'est pas surfaite !

C'était, le lendemain, dimanche. Au retour de la messe, j'entends parler français dans la rue. Je salue. On m'arrête. J'avais affaire à deux Québécois et à une Outaouaise.

Tout est vaste à Miami : la ville de terre ferme, la ville balnéaire, les jetées, les jardins. Il faut des heures pour voir quelque chose. Heureusement notre chauffeur, qui est en même temps notre guide, — architecte paysagiste que l'industrie touristique paie mieux que son art, — nous renseigne à merveille sur tout ce qu'il nous montre. Il nous conduira à travers les îles artificielles de la baie de Biscayne, nous fera admirer les splendides villas serties dans d'indescriptibles jardins, nous dira quels en sont les propriétaires, et d'un mot la rang qu'ils tiennent dans la société américaine. Il nous renseignera sur l'histoire des deux villes-soeurs, sur leur population et leur richesse ; sur les navires dans le port et sur les fleurs et les plantes qui bordent les chemins. Bref, avec esprit et à-propos, il nous fera un cours de géographie humaine. C'est lui qui, le lendemain, nous conduira à l'aéroport splendide où viennent amerrir de puissants *clippers* (nous visiterons l'American clipper) ; c'est lui qui nous expliquera Coral Gables, la ville-jardin, dominée par son gigantesque hôtel Biltmore, et nous fera faire halte dans cet endroit délicieux du *Venetian Pool*. Nous garderons un merveilleux souvenir de Miami, Mayamé, Mayâmé ou Mayâmâ, selon les fantaisies de la prononciation locale.

Afin de mettre un comble à la féerie, j'entraînai quelques

braves vers un dirigeable, qui nous enleva au-dessus du paysage. Pour nous tous, c'était le baptême de l'air. Le saucisson nous promena, en se dandinant et en piquant du nez, à sept cents pieds au-dessus des hôtels, des îles, du Millionnaire Row, des plages où grouillaient des points noirs, et d'une troupe de requins évoluant dans l'eau très verte. Le représentant de la *Presse*, qui nous accompagnait, était muet d'émerveillement. Il n'ouvrait la bouche que pour dire: "C'est beau, hein?"

Les singes que nous vîmes ensuite, dans un vieux bateau qui se décore du nom d' Aquarium, nous parurent deux fois ridicules. Le spectacle que nous venions d'admirer pendant une petite demi-heure nous rendait difficiles. Nous n'avions plus qu'à nous en aller.

Le soir, sur le navire *Florida*, fuyant un orage qui couvrait l'horizon du nord, nous cinglions vers la Reine des Antilles.

* * *

Voir surgir une île du sein des flots a toujours été, j'imagine, un des plaisirs des navigateurs . . . Après une nuit paisible, j'arpente les ponts ensoleillés. Soudain, j'aperçois une tache dorée dans la brume bleue : c'est évidemment La Havane. A vue d'oeil, la ville grandit. Quelques monuments, connus par l'image, s'affirment de plus en plus : le château Moro, le Capitole, le palais du président, la flèche du Sacré-Coeur, l'hôtel National. Nous entrons, par une étroite passe, dans la rade si bien abritée où de grands navires sont à l'ancre. Des indigènes plongent autour du navire pour pêcher les pièces de monnaie que nous leur jetons. La ville nous offre un visage décidément européen, bronzé par le soleil : on pense à la Méditerranée.

Sous les hangars du quai, nous sommes assaillis par de

bruns Espagnols qui veulent nous vendre des billets de la loterie nationale. On veut aussi nous vendre des roses, et, comme nous les refusons, on les jette dans notre voiture. Force est au Dr Ethier de les acheter.

L'hôtel Plaza où nous descendons est frais et accueillant. L'angle de sa façade donne sur un vaste square où se succèdent d'autres grands hôtels, l'Opéra et le Capitole. Son *lobby* plein de vie, ses plafonds très élevés, sa salle à manger sous le toit, son jardin aérien : tout serait parfait, si les tramways ne menaient un train d'enfer sous nos fenêtres, jusqu'au petit matin.

On nous annonce que la Mission française arrivera en retard d'une journée. Il faudra tasser toutes les réceptions prévues, en moins de vingt-quatre heures. Nous décidons donc d'employer le temps de liberté qui nous reste à visiter la ville. On nous conduit à l'église Notre-Dame-de-la-Merci, d'allure très italienne, — ou espagnole — ; à la cathédrale, dont la façade seule est intéressante ; au Petit Temple, qui a gardé quelque temps les cendres de Colomb ; à la manufacture de cigares de la marque Roméo et Juliette ; à un jardin botanique aménagé comme réclame par une grande brasserie ; au vaste cimetière encombré de marbres ; à la caserne Battista qui ressemble à une Université ; et, pour finir, à une manufacture de rhum. Nous rentrons fatigués, mais contents des choses et des hommes. Ces Cubains sont intelligents et vifs. Ils se tiennent bien. J'ai cru remarquer que personne ne porte de paquets dans la rue.

Après dîner, nous allons errer, à trois, sur l'admirable promenade du Prado, large et longue allée pavée de mosaïque, bordée de bancs en marbre et voûtée de feuillage. Comme sur le pont d'Avignon, tout le monde y passe. Comment finir cette

idéale soirée sans déguster un jus d'ananas glacé, qui est bien l'un des breuvages les plus exquis du monde?

Le lendemain, commence le travail sérieux. Nous sommes venus célébrer Iberville, Bienville, La Salle, Marquette. Si nous ne l'avions su, on nous l'aurait fait voir! Mais nous ne nous doutions pas de la ronde effrénée où cela devait nous entraîner.

Le SS. *Cuba* a amarré à 6 h. A 9 h., la Mission française se rend à la cathédrale. Nous l'y rejoignons : embrassements, reconnaissances, discours. A côté de la plaque offerte par la ville de Montréal, on dévoile celle que la France a apportée. On joue la Marseillaise, mais non O CANADA. Aucune voix canadienne ne se fait entendre. On nous a oubliés! Peut-être est-ce tant mieux, car, ce matin-là, notre porte-parole, accablé par la chaleur, est resté à l'ombre.

Nous allons ensuite à l'Hôtel de Ville où nous attend un vin d'honneur. Que ces palais des pays chauds sont agréables, avec leurs vastes patios entourés de cloîtres et de galeries, et égayés d'une fontaine! Les pièces se distribuent tout autour. Dans l'une d'elles, qui donne sur la façade, salon d'honneur, le Maire nous reçoit et nous souhaite la bienvenue. M. Raymond Laurent, président du Conseil municipal de Paris, lui répond en bon espagnol. On nous présente, on nous photographie. Et en route pour le palais de l'archevêché où doit recommencer la même cérémonie. M. Boisard, p.s.s., qui représente l'Église Catholique dans la Mission française, lit à S. E. Mgr Ruiz un compliment en latin et celui-ci remercie dans la même langue, qu'il parle avec aisance.

De là, les voitures nous conduisent au palais du Président de la République. Nous l'attendons quelques minutes dans une immense salle de fêtes, dont le plafond porte des pein-

tures assez énigmatiques : est-ce l'Enfer ou la Révolution ? S. E. M. Bru nous serre la main : il est malade, muet et froid.

On nous entraîne ensuite au parc qu'on a baptisé du nom de Victor Hugo. M. Fortunat Strowski y dévoile une plaque placée sur un bloc de marbre au pied d'un majestueux palmier royal. Au-dessus de la plaque resplendissent les armes de la ville : trois tours et une clé d'argent sur fond d'azur. On les a figurées en fleurs naturelles : l'azur est fait de fleurs de *nard*, blanches dans la nature, mais auxquelles on a infusé de la teinture bleue . . .

Nous retournons ensuite à la cité militaire, que nous avons parcourue la veille. Cette fois, nous pénétrons dans les quartiers très propres des soldats. Nous visitons leur théâtre : rarement ai-je vu salle plus élégante et plus joliment décorée. "Je me fais militaire à Cuba", me confie M. Demaison. Puis nous entrons au superbe cercle des officiers. Dans la très vaste salle des fêtes, dont les fenêtres s'ouvrent sur la campagne et sur la mer des Caraïbes, nous sablons le champagne. A l'officier très chic, représentant du général Battista, qui nous souhaite la bienvenue, le général Perrier, de l'Académie des Sciences, répond en espagnol.

Et, comme il ne suffit pas de boire pour vivre, on nous conduit déjeuner au Yacht Club. Impossible de se baigner, car il faut pour cela être abonné. Mais comme se serait bon ! Je m'attable au hasard avec Mlle Fortier, de la Société de Géographie de Rouen, M. Martineau, du Collège de France, M. Boisard, représentant l'Eglise catholique — M. Seydoux, qui doit représenter les églises protestantes unies, n'est pas encore arrivé, — un citoyen de La Havane, ami de la France, dont le nom m'échappe, et M. Capo, représentant du maire. Chose curieuse, on nous sert de l'eau glacée : c'est que Cuba, tout comme le

Canada, doit importer ses vins de table. M. Boisard commande cependant un vin d'Espagne dont nous arrosons notre dessert.

Mais la journée n'est pas finie: on nous annonce que la visite à une raffinerie de sucre de canne est supprimée. Elle aura lieu quand même, mais nous n'y serons pas. Tout le groupe canadien rentre à l'hôtel. Les uns se rendent à un concert dont ils diront merveille, les autres, dont je suis, vont visiter le Capitole. C'est quelque chose d'énorme, de très beau et de si coûteux qu'il a occasionné une révolution. La Chambre législative, le Sénat, la Bibliothèque sont vraiment magnifiques: la salle des fêtes, qui occupe la moitié du bâtiment, est splendide. Les lampadaires de bronze doré, les portes de bronze historiées, l'idole gigantesque de bronze doré de la République qui occupe tout un pan sous la coupole, le parquet en mosaïque de marbre avec un gros diamant enchâssé au centre: tout cela sent le nouveau riche, mais néanmoins a très grande allure.

Nous trouvâmes plus de discrétion dans le luxe et plus de charme, au palais de la Légation de France, à l'heure du thé. Dans le quartier neuf qui avoisine le Grand Hôtel National, le ministre de France occupe un élégant hôtel entouré d'un jardin. Nous y rencontrâmes une société distinguée qui, à l'unisson, nous chanta les louanges de M. Carteron, notre ancien consul, actuellement à la résidence de Tunis. M. Carteron, avec sa taille et sa parole de conquistador, a laissé là, comme à Montréal, un souvenir profond.

Ce soir, nous retrouverons ce beau monde au grand dîner qu'on nous offre à l'hôtel National. Cet immense bâtisse jaune avec ses deux tours, planté en face de l'océan sur un rocher couvert de jardins, domine tout le paysage: il est malheureusement presque vide. Peu de fenêtres ouvertes. Personne dans ses beaux salons. Mais il est entré dans l'histoire lors de la dernière révolution, alors qu'il fut bombardé: il servait

de refuge au Gouvernement. Avec le chef de notre délégation, le juge Edouard Fabre-Surveyer, je me promenai sous ses arcades et dans ses allées avant le dîner. Les fleurs et les plantes des pays tropicaux font la joie des voyageurs septentrionaux. La veille, nous avons visité un jardin botanique où l'on nous avait montré toute une collection d'arbres, de fruits et de légumes, que nous n'avions vus que dans les images ou les compotiers : de la noix de coco à la banane, de la poire avocado à l'ananas, de la canne à sucre au palmier royal. Ce soir, sur la nuit d'étoiles, les palmes se balancent doucement au souffle de la mer, et je crois bien que le Juge fredonne un couplet d'opéra.

Le dîner fut magnifique et long. Plusieurs figures féminines me rappelèrent, je ne sais pourquoi, des figures de Canadiennes, gaies et colorées. Au milieu d'un discours, je m'esquivai, car l'amiral Vedel nous avait recommandé d'être au bateau à 11 heures. "Vous entendez bien", avait-il dit sur un ton de commandement, "11 heures : cela ne veut pas dire minuit." Mais il était bien minuit quand le SS. *Cuba* quitta le quai de La Havane. Dans la nuit très douce, penchés sur le bastingage, nous échangeâmes, M. Nobécourt, de Rouen, et moi, des propos d'amitié, des impressions havanaises, des considérations historiques, et nous rentrâmes nous coucher.

* * *

Le lendemain, Jeudi-saint, messe au grand salon, célébrée par M. Pierre Boisard, grand vicaire de Paris. Au cours de la matinée, conversation sur les lions avec M. Demaison. Au déjeuner, sur le désir de M. Gabriel-Louis Jaray, fusion des deux missions à table. A la plupart des groupes français se joindront quelques Canadiens. Le soir, cependant, l'amiral Vedel, re-

présentant de la TRANSAT, recevra à sa table les délégués officiels du Canada. Après le diner, au salon, on fera de la musique. Deux artistes mexicains, M. et Mme Quiros, nous chanteront des airs de leur pays, accompagnés de la guitare, avec une mimique très expressive. Pour leur donner la réplique, la princesse Achille Murat, vêtue à la créole, chantera et dansera, avec beaucoup de grâce, des romances et des complaints louisianaises et martiniquaises.

Au cours de la conversation, j'apprends que les Murat ont cinq petits enfants. Je veux voir leur photographie. La princesse va alors chercher son livre de prières où elle garde deux précieuses images. L'une représente les cinq enfants réunis, dans une scène d'un mystère de Ghéon qu'ils ont joué à Noël dernier ; l'autre nous montre l'ainée en Madone portant l'Enfant Jésus, qui est le petit dernier . . .

Tout le monde va se coucher dans la paix. A deux heures du matin, éclate tout d'un coup un orage électrique. La mer reste calme, mais la pluie abondante pénètre par les hublots ouverts et asperge généreusement smokings et toilettes.

Ce Vendredi-saint commençait mal: il fut jusqu'à la fin maussade, pluvieux et frais. L'Alabama ne voulut pas se montrer sous son meilleur jour. Nous vîmes mal la baie de Mobile aux côtes basses. Le port compte des quais nombreux, dont plusieurs délabrés. Nous amarrons cependant à un dock superbe. On nous attend. Deux figures connues sourient vers nous : le consul de France de la Nouvelle-Orléans, M. de la Grèze, et M. Lafargue : tous les deux ayant vécu ou du moins séjourné au Canada.

Des voitures nous conduisent sous la pluie à l'hôtel. En face, s'étend le jardin public où s'élève une croix de granit. Tout auprès, on a érigé une estrade qui ne pourra pas servir. A l'hôtel, le déjeuner commence : le bénédicité est prononcé

par un pasteur, les grâces seront dites par un Jésuite. Nous nous plaçons au hasard. Notre chef, le juge Surveyer, s'empare d'un siège où il a lu *Judge Edward* . . . On nous rappelle dans un discours historique que la première Mobile a été fondée par Iberville au bord du Golfe, mais que la seconde, au fond de la baie, y a été transportée par Bienville. Nous sentons — est-ce illusion ou susceptibilité ? — que personne ne tient à dire que Iberville et Bienville sont nés à Montréal. Je n'en distribue pas moins les photos de leurs deux actes de baptême, que j'ai apportées exprès. M. Peyre, professeur à Lyon, nous vante un peu. On l'a chargé — pourquoi lui ? — de dévoiler la plaque qui ornera la croix du square. Il finit son allocution par ces mots : "Grand Français, grand *Canadien*, grand Américain." C'est à ce moment, je crois, que M. Fauteux se jura de revendiquer nos droits; ce qu'il fit . . . mais n'anticipons pas.

De retour au bateau, réception des citoyens de la ville. Discours en anglais de l'amiral Vedel, de M. Demaison, de M. Lafargue. Remise au Maire d'une belle image de Cavalier de la Salle et d'une carte des découvertes françaises en Amérique.

Au sortir de la baie, la mer devient houleuse, comme l'âme des Canadiens qui s'estiment frustrés de leur part de gloire. Mais ils espèrent se dédommager en Louisiane, où l'on ne peut pas les avoir oubliés: ils y ont tant fait! La Nouvelle-Orléans leur apparaît d'avance tout auréolée.

Ils se réveillent dans un vaste canal bordé de rives plates couvertes d'herbe. C'est une des bouches du Mississipi. La Nouvelle-Orléans est encore à 90 milles de là. Insensiblement, les rives s'enrichissent de buissons, puis de futaies. Sur le pont, on gèle; on se croirait en plein Saint-Laurent, en bas de Québec. La grande ville surgit peu à peu. Voici ses quais, que nous abor-

dons d'une manière assez bizarre. Notre navire longe, comme pour y accoster, les quais de la rive opposée, puis il se laisse traîner de côté jusqu'au débarcadère d'en face, où le *D'Entrecasteaux* est déjà amarré. S. E. le Gouverneur de la Louisiane, M. Lèche, monte à bord pour saluer les deux délégations.

Nous disons adieu au SS. *Cuba*, qui, dans quelques heures, repartira pour *Vera Cruz*, et nous nous abandonnons aux soins empressés de la famille Villeré, à qui les organisateurs de la réception nous ont confiés, le Juge, M. Fauteux et moi.

On nous conduit d'abord à l'Hôtel de Ville où nous échangeons des politesses et vidons une coupe de champagne. Le maire, M. Maestri, dit quelques mots, et M. Raymond Laurent lui répond. Un déjeuner nous avait été préparé au restaurant *Antoine*. Quelques braves y firent honneur. Je dis quelques braves: c'est que, en effet, l'accostage du navire s'étant prolongé, on nous avait fait déjeuner à bord pour calmer notre impatience... A l'heure fixée, chacun se trouve au *Cabildo*, ancien hôtel-de-ville devenu musée, pour la première séance du congrès d'histoire. Comme on doit, en même temps, remettre à la Ville une vieille demeure créole qui deviendra la maison du souvenir français, tous les délégués trouvent à leur place une plaquette gravée, reproduisant cette maison, dans une boîte marquée à leur nom; la mienne porte: le *Père Maurault*...

M. de la Grèze préside. M. Strowski a arboré l'habit vert de l'Institut de France. (On ne le reverra plus du voyage, l'habit vert...) M. Chevrillon, l'aimable président de la Mission française, n'ayant pu mettre la main sur ses bagages, se présente en habit de rue. C'est lui qui prononcera le grand discours du voyage sur Robert Cavellier de la Salle. Parleront avec lui, ce jour-là, MM. Jaray, Parsons et Lafargue. Le *Cabildo* serait bien intéressant à visiter: ses tableaux, ses documents, ses meubles

nous intéresseraient vivement. Mais il ne faut pas y songer; le temps inexorable nous presse.

Le soir, réception chez le consul de France. Nous y rencontrons Mgr Rummel, archevêque de la Nouvelle-Orléans, et le R. P. Gaudin, s. j., recteur de l'Université Loyola.

Le lendemain, jour de Pâques, sur une invitation personnelle que l'archevêque nous a fait tenir à tous, nous assistons à la messe pontificale à la cathédrale. Dans la nef, les deux délégations occupent les premières places. Les marins du *D'Entrecasteaux* assistent également. Cantiques français. Sermon français par Mgr Racine, originaire de Bretagne. Discours très sympathique de l'archevêque, après la messe. Puis réception au Presbytère où habitent les Oblats, à côté de la cathédrale. Les deux délégations sont présentées à Mgr Rummel, qui le lendemain fera déposer à nos chambres d'hôtel le beau volume de Mgr Schlarman: « De Québec à la Nouvelle-Orléans ».

Un repas créole nous attend au Patio Royal, restaurant pittoresque du Vieux Carré. Après le *café brûlé*, la princesse Achille Murat est invitée à parler. Elle raconte, à la manière d'un conte de fée, l'histoire de sa grand'mère Pilier, une créole, qui dut se sauver de la Martinique lors d'une révolte et se réfugia en Louisiane.

A la séance de l'après-midi, au *Cabildo*, Mme Tynaire se fit entendre pour la première fois et sut nous charmer par son esprit très féminin, sa diction harmonieuse et sa parfaite aisance. Mme St-René Tailhandier nous jeta ensuite dans la stupéfaction par un discours dans le plus pur anglais de Londres, donné avec malice et une extrême vivacité. Votre serviteur lut pour finir sa grave étude sur les Compagnons sulpiciens de Cavalier de la Salle, non sans avoir tout d'abord expliqué à ses auditeurs que, tout en étant bien Français, par ses ascendants, il était aussi bien Canadien et se glorifiait d'être le concitoyen de LeMoyne

d'Iberville et de LeMoynes de Bienville, les fondateurs de la Louisiane. J'étais le premier Canadien à ouvrir la bouche depuis la jonction des deux missions et il était nécessaire de marquer que nous n'avions pas l'intention de rester muets au cours de ce pèlerinage et de nous cramponner sans plus aux jupes de notre mère la France. Je fus pris au mot: et, dans la suite, il fallut rester sans cesse sur le qui-vive et s'attendre à parler dans toutes les circonstances.

J'avais été convié, ce soir-là, à dîner chez l'archevêque. Le fidèle ange gardien à qui m'avait confié l'organisation des fêtes voulut bien m'y conduire, non sans nous arrêter un instant dans une hospitalière famille créole, celle de M. St-Denis-Villéré. Mgr Rummel demeure dans la banlieue, à côté de son Séminaire, qui est un beau bâtiment moderne précédé de jardins. Je retrouvai chez lui M. Boisard et Mgr Racine, le prédicateur de la veille. Je remis à mon hôte la photo des actes de baptêmes des deux LeMoynes.

Je le quittai pour aller terminer la veillée chez un collectionneur de beaux livres et de documents rares, M. Parsons. La passion des archives d'histoire louisianaise et des éditions rares a forcé M. Parsons à en tapisser les murs de sa belle maison: passion vraiment envahissante et exclusive, mais qui ne l'empêche pas d'être aimable et hospitalier. Quand tous ses hôtes français, canadiens et louisianais, furent arrivés, M. Parsons les fit asseoir en rond et sortit pour eux, d'une cachette, des documents, protégés par des enveloppes de cellophane. Manifestement il est heureux de posséder ces trésors et de nous les faire partager un instant. Même bonheur, à l'étage supérieur, quand il déploie devant nous des livres admirables, des collections splendides. J'aurais voulu, en ce moment, lire dans l'âme de M. Fauteux, que M. Parsons semblait, malgré son amitié vive, prendre plaisir à torturer. Quant à moi, je ne trouvai rien

d'autre à écrire dans le livre des hôtes que cette réflexion bassement intéressée: « Ces superbes collections feraient bien mon affaire... pour l'Université ».

Nos congrès devaient se continuer le lendemain à Bâton-Rouge. Le trajet, aller et retour, est d'une monotonie absolue. Cette ville capitale, située, comme la Nouvelle-Orléans, sur le Mississipi, nous laissera le souvenir d'un Capitole moderne et altier et d'une Université splendide. Ce Capitole, comme celui du Nébraska, a ceci de particulier que la coupole traditionnelle a fait place à une immense tour. Les grandes pièces d'apparat et les deux Chambres occupent un gigantesque rez-de-chaussée, précédé à l'extérieur d'un escalier monumental et de deux groupes impressionnants de sculptures. La tour gratte-ciel contient les bureaux. Du haut de cette tour, par temps clair, on doit voir à une centaine de milles. Aujourd'hui, on aperçoit tout juste l'Université de la Louisiane au bout de la ville, et vers le nord une de ces énormes boucles du fleuve qui en allongent désespérément le cours.

Dans le grand vestibule se déroule la réception officielle. Nous serrons la main à une cinquantaine de personnages militaires et civils. M. Chevrillon, au nom de la France, offre au gouverneur, M. Lèche, un buste en bronze de Cavelier de la Salle, que j'estime magnifique et puissant. Il dominera désormais, de son regard hautain, cette salle de marbre, entre deux énormes vases de Sèvres, également le don de la France. On fait ensuite l'appel des membres des deux délégations: chacun doit s'avancer et saluer la foule qui applaudit (cérémonie que certains excursionnistes ne semblent pas priser outre mesure) et l'on nous distribue à chacun un bâton rouge. Même les moins suspects de fétichisme se sont imposé la tâche de traîner avec eux jusqu'au bout cette canne surnuméraire.

Puis nous allons manger à la Maison française de l'Université.

Quel doux supplice ce fut pour moi, ce jour-là et à chaque nouvelle occasion, de parcourir les grandioses établissements d'enseignement supérieur que nos voisins du Sud ont voulu consacrer à leur belle jeunesse! Autour d'un très vaste campus, la Louisiane a distribué de nombreuses Ecoles et Facultés d'un style italien ou espagnol, — façades ocrées et toitures rouges, — bien adapté au climat. Avec un étudiant en musique, nous parcourons l'Ecole de musique, parfaitement outillée; puis un théâtre de verdure aux gradins de ciment ou de marbre, dont la scène présente un admirable paysage stylisé. Nous jetons un coup d'oeil au stade, d'un genre nouveau pour moi. N'a-t-on pas songé à aménager sous les gradins trois étages de chambres pour messieurs les étudiants? Nous portons nos pas, à travers les cours très vertes, jusqu'au bâtiment central surmonté d'une haute tour en forme de phare. Au-dessous s'ouvre un *Hall of Memory* où l'on a inscrit les noms des universitaires tombés dans la Grande Guerre. En face, de l'autre côté du campus, on érige en ce moment une Faculté de Droit qui aura l'importance d'un palais de justice de grande ville. Sur la même ligne, à main droite, s'élève l'élégant château français qui se nomme la Maison française. Là vivront, avec leurs professeurs et dans une ambiance toute latine, les élèves de français. Le Président de l'Université me fit l'honneur de m'inviter à sa table, soi-disant afin de s'assurer un voisin qui pût parler anglais; mais je n'échappai pas à la périlleuse épreuve d'une improvisation d'après-dîner. Le Président avoua n'y avoir à peu près rien compris, sauf que je l'invitais à venir demeurer chez moi à Montréal . . . !

Une séance du congrès suivit le déjeuner; M. le juge Surveyer la présidait. M. Peyre y développa, avec une maîtrise extraordinaire de l'anglais, une thèse de sa façon (c'est lui qui la jugea ainsi à mon oreille), et la princesse Murat,

également en un anglais de haute compagnie, nous raconta un voyage au royaume de Siam, et nous décrivit les temples d'Anghor Vat. Un accident à la lanterne, maniée pourtant expertement par le prince son époux, conjugué avec une chaleur intolérable, mit fin à cette séance, que notre Juge dut clore par un mot de regret.

Vous ne voudriez pas que notre journée fût finie . . . Rentrés à la Nouvelle-Orléans, nous nous rendons au grand hôtel Roosevelt, pour prendre part à un dîner d'hommes d'affaires. Ils étaient bien une douzaine à la table d'honneur, et tous firent un discours. Heureusement, ce soir-là, aucun Canadien ne fut menacé. Le Dr Brunerye, vice-président du Conseil municipal de Paris, refit avec le même entrain, malgré la moue amusée de M. Martineau, du Collège de France, un discours que nous connaissions bien et qui se résumait ainsi: « M. le Maire, je vous invite à l'exposition de Paris. Il n'y aura pas de place, mais nous vous en ferons. » Et le maire de répondre toujours intrépidement: « J'irai. »

Cette journée du mardi de Pâques devait appartenir aux deux universités de la Nouvelle-Orléans, Tulane et Loyola situées l'une à côté de l'autre et se touchant. Elles occupent l'extrémité du parc Audubon. Tulane, fondée par un Français de New Jersey qui avait fait sa fortune dans les cotons de la Louisiane, possède quelques grands bâtiments d'aspect sérieux et un peu lourd, en pierre. On nous présente aux professeurs, on nous photographie et l'on nous conduit au Musée de l'Amérique centrale. L'Université a collaboré aux fouilles du Yucatan et en a rapporté de fort belles pièces. L'administration a décidé de reconstituer, à l'extrémité du campus, au delà du stade, la pyramide et le temple de *Chichen Itza*. La pyramide de 200 pieds de hauteur, sera évidée, divisée en étages et aménagée

pour servir de musée, de salles de cours et d'ateliers. Ce sera évidemment fort original et frappant.

En arrière de Tulane, s'élève le vaste collège Newcomb qui ne reçoit que des élèves femmes. Il doit sa fondation à une Le Monnyer, une Française, devenue Newcomb par son mariage.

Nous avons été convoqués, cette même matinée, à une séance du Congrès de la Presse, qui se tenait dans un salle du Presbytère, à côté de la cathédrale. J'arrivai trop tard pour entendre M. Jean Dufresne; mais j'écoutai une seconde moitié du rapport de M. Nobécourt, du *Journal de Rouen*, et une première moitié de la communication de M. Baumal, de l'agence Havas.

Saturé de discours, je sortis et me mis à errer dans le Vieux Carré. C'est autour de ce quartier primitif, encore rempli de maisons créoles à vérandah de fonte, le long de rues aux noms français, que s'est développée la ville, en forme de demi-lune sur le Mississipi. Pas plus qu'à Montréal, on ne peut, à la Nouvelle-Orléans, jouir du fleuve. Des chemins de fer, des quais et des hangars le cachent totalement. On nous assure que les urbanistes vont bientôt obtenir le dégagement de la belle place Jackson, en face de la cathédrale. Ce jardin grillé, aux plantes tropicales, baignerait ainsi un de ses côtés dans le Mississipi . . . On a déjà fait un effort sérieux d'embellissement à l'extrémité de la rue du Canal. Celle-ci, qui se prétend la plus large avenue d'Amérique, court au-dessus d'un canal recouvert d'une chaussée, comme bien d'autres rues de la ville. Admirablement éclairée, bordée de beaux magasins, elle se dirige du fleuve vers le lac Pontchartrain. Au bord du fleuve, l'administration a aménagé des débarcadères d'allure monumentale. J'y ai vu un de ces navires à fond plat et à roue d'arrière, si particuliers au Mississipi. Ils ont de multiples étages, des bastingages décorés, deux cheminées trop grêles: ils dégagent, pour nous du Nord, une impression de bibelot et

d'insécurité. Ma promenade à pied me conduit ensuite dans un quartier d'entrepôts et de marchands grossistes, très semblable à nos rues St-Paul et des Commissaires: tous les grands ports se ressemblent un peu.

Mais on nous attend pour déjeuner à l'Université Loyola. Les bons Pères Jésuites nous reçoivent dans la Cafétéria de leurs étudiants. Repas sans discours: repas agréable. Mais, aussitôt les grâces dites, il faut passer à la salle académique, la salle Marquette, où une foule d'auditeurs, surtout des étudiants, nous attendent. Une partie de la délégation, excédée d'éloquence, file à l'anglaise.

Le président de la séance, pour une raison alors insoupçonnée, a décidé de chronométrer les orateurs et de limiter le flot de leurs paroles. Il permet cependant au R. P. Pouliot de lire sa belle étude sur la *vraie grandeur du Père Marquette*; il se montre aussi conciliant pour M. Nobécourt et M. LeBourgeois. Mais à M. Fortunat Strowski, il n'accorde que dix minutes. Je ne sais si c'est ce président qui commença à présenter l'aimable professeur sous le nom de *Trotsky*: quoi qu'il en soit, celui-ci se leva en souriant et résuma en dix minutes, les yeux sur sa montre-bracelet, ce qu'il aurait voulu dire en une heure.

Après lui vint M. Aegidius Fauteux. A nos yeux, son travail devait constituer la pièce-maîtresse de ce congrès d'histoire. Il devait démontrer qu'Iberville, presque aussi grand que La Salle, était Canadien, tout autant que Français, — et que ce sont les Canadiens surtout qui ont fait la Louisiane. Cette mise au point, sans animosité, s'imposait, on l'a deviné. Tallonné par le temps, M. Fauteux dut précipiter sa lecture, devant un auditoire devenu nerveux et fatigué. Des dames, derrière moi, entretenaient une conversation en catimini. J'entendis l'une d'elles confier à sa compagne: « On ne comprend pas ce

qu'il dit, » — ce qui d'ailleurs était parfaitement faux, — et tout le groupe d'évacuer la salle. Quand le président nous donna congé, nous étions tous plus ou moins furieux. Heureusement que l'amitié est un baume qui adoucit les tribulations: un Louisianais, le propre frère de notre M. Montet, vint nous reconforter.

Pour ma part, après avoir prié dans la très belle église gothique de Loyola, j'acceptai, avec un de nos jeunes compagnons, disciple de Valéry, l'invitation gracieuse de Mme Théard, de visiter dans sa voiture les beaux quartiers de la ville. Nous vîmes ainsi le parc Audubon, ses jardins, sa piscine, sa ménagerie et sa volière; le nouveau Parc de la Cité, avec son musée des beaux-arts, le Delgado; nous parcourûmes de belles avenues bordées de palmiers et ornées de buissons d'azalées en fleurs; nous saluâmes la petite église Sainte-Anne, qui là comme partout est un pèlerinage; et nous longeâmes le vieux cimetière surpeuplé de caveaux où reposent d'anciennes familles espagnoles, françaises et créoles. Mme Théard, créole elle-même, nous charma par son langage si harmonieux et si correct, bien qu'elle ne fût jamais allée en France.

Notre dernière soirée à la Nouvelle-Orléans devait être mémorable. Les Sociétés françaises de la ville recevaient à dîner les deux délégations, au restaurant Antoine. A mon côté, mon vieil ami, M. Martineau, du Collège de France; en face, la princesse Murat, toute réjouie d'avoir relevé, au vieux cimetière, des inscriptions familiales du plus haut intérêt. On fit brûler, dans l'obscurité, un exquis *café diabolique*. Puis commencèrent les discours. Parlèrent, ce soir-là Mgr Rummel, M. Boisard, le commandant du *D'Entrecasteaux*, M. Lafargue et M. Maunier, tout chamarré, qui fit l'éloge du vin . . . absent. Mais c'est le juge Surveyer qui remporta la palme. Il commença par douter de l'existence de la délégation canadienne:

ce qui dérîda tout le monde. « Je parle, donc je suis », dit-il pour se rassurer. Il cita Brizeux avec à-propos. Bref, ce fut excellent. On dit que, dans sa joie, Mme Tynaire alla embrasser l'orateur!

Ainsi se termina dans la cordialité notre trop court séjour à la Nouvelle-Orléans.

Nous redoutions un peu la journée du lendemain, à cause de l'itinéraire qui nous paraissait trop long, du programme surchargé et des observations peut-être pénibles que nous allions faire en Acadie louisianaise. Elle fut remplie d'émotions. Nous traversâmes le Mississipi, en direction de l'Ouest, sur le gigantesque pont Huey Long. Huey Long, quel grand souvenir il a laissé en Louisiane! Chez nous, il a eu mauvaise presse; en Louisiane, personne qui ne le loue. Il semble qu'on lui doive tout, à commencer par le Capitole. Du haut du pont qui porte son nom, on aperçoit les *levées* qui bordent le fleuve, levées que les eaux ont failli submerger cette année; et l'on voit au loin l'immense agglomération de la Nouvelle-Orléans. Puis l'on pénètre dans les *paroisses* (c'est le nom des comtés) du pays des bayous. Vers midi, nous sommes à Houma, dans la paroisse de Terrebonne. J'y rencontre une ancienne élève du Mont Sainte-Marie, une ancienne élève de notre chère et grande Mère Ste-Anne-Marie. Puis, nous allons déjeuner au Country Club. Aux palabres qui suivirent, notre porte-parole fut M. Maurice Hébert, délégué de Québec et de l'Université Laval. Descendant d'Acadien, il sut trouver des accents émouvants et nous fit honneur.

A travers un pays plat, coupé de bayous, nous atteignîmes la Nouvelle-Ibérie, dans la paroisse Sainte-Marie, au milieu de l'après-midi. Entassés dans la jolie salle de l'Hôtel-de-Ville,

nous échangeâmes des compliments. En notre nom, M. Jean Dufresne s'exprima brièvement, mais avec beaucoup de bonheur. Un verre de vin en bonne compagnie et vogue . . . l'autocar vers St-Martinville.

Au bord du bayou Tèche, près du chêne vert dit d'Évangéline, le maire nous souhaita la bienvenue. Puis nous allâmes déposer une palme de bronze au monument d'Évangéline, dans le cimetière. Cette statue, très différente de celle d'Hébert à Grand-Pré, représente l'héroïne assise et méditant. Au fond, c'est la simple transposition, en bronze, de l'image célèbre de Faed. Après une station à l'église paroissiale, nous allons nous asseoir à la table de famille. Que de discours encore! M. Boisard parle au nom de la France, je parle au nom des Sulpiciens du Canada qui ont été jadis les missionnaires de l'Acadie française, M. Lafargue parle au nom des créoles louisianais, un juge de l'endroit parle au nom des Acadiens; l'abbé Hamel fait l'éloge de ses paroissiens; l'abbé Lachapelle nous entretient, avec une fougue contenue, de la survivance française.

L'abbé Lachapelle, qui était venu se joindre à nous à la Nouvelle-Orléans, est un entraîneur. Son cœur très chaud, sa conviction indéracinable, sa vie fébrile, il les a consacrés à la cause. Il ne doute de rien: il est contagieux. Le gouverneur, l'archevêque . . . et même M. Martineau se sont laissés subjugués. Que Dieu le bénisse! Il a une tâche formidable à accomplir; car comment résister à l'ambiance et aux institutions américaines qui noient les villes et les campagnes, comme les flots du Père des Eaux au printemps? Comment conserver dans les familles la langue française, qui en maints endroits n'est plus que balbutiée, sans enseignement français dans les écoles primaires? Mais justement, c'est ce que l'intrépide apôtre veut obtenir. Encore une fois, Dieu lui vienne en aide!

Malgré l'hospitalité de nos hôtes qui veulent nous garder durant la nuit, nous appareillons pour LaFayette. Dans l'obscurité de l'autocar, sous la direction enjouée du juge Surveyer, nous chantons mille refrains populaires. La princesse Murat, notre hôte ce soir-là, fit le solo de « Tout va très bien, madame la Marquise. »

Le lendemain, messe à la belle cathédrale, presque remplie d'enfants. A mes deux servants de messe, je remets une pièce de 25 cents. Pour empêcher toute chicane dans le partage, je les avertis que l'aîné touchera 13 cents et le cadet 12. Mais les gamins m'expliquent qu'ils peuvent tourner la difficulté au moyen de jetons de la taxe de vente. On s'en procure 10 pour 1 cent. Ils en auront chacun 5 . . . Je n'ai qu'à acquiescer.

Au cimetière, beaucoup de pierres tombales portent des noms français. Sur plusieurs, on peut suivre le progrès de l'absorption américaine, par le nom des conjoints et le changement d'orthographe.

Après une courte visite au Southwestern Louisiana Institute, grande école technique à l'allure d'université, nous gagnons la Parish Court House, où se tient une séance du congrès. Mgr Jeanmard, l'évêque de LaFayette, y fait un excellent discours en français, — le français est d'ailleurs sa langue maternelle. M. Dudley Leblanc, à la grande joie de l'auditoire très nombreux, parle aussi. Son allocution est un mélange déconcertant de comique et de touchant. Mais c'est un indiscutable témoignage d'attachement au souvenir des ancêtres acadiens. Le Frère Antoine Bernard passera ensuite en revue, en une langue beaucoup plus châtiée et avec la précision de l'historien, les diverses manifestations du rapprochement acadien-louisianais de ces dernières années. Nous entendrons encore une fine et émouvante étude de Mme Tynaire sur le rôle

de la femme en France; celle-ci ne vote pas, mais son influence est énorme et bienfaisante. Mme Tynaïre parle un français qui est une musique. Après elle, M. Peyre nous fera une leçon sur La Louisiane dans la littérature française. Et, pour finir, Mgr Jeanmard recevra, de M. Jaray, la belle médaille de Robert Cavalier de la Salle.

Il ne nous reste plus qu'à déjeuner. Nous serons les hôtes du Rotary Club. Les Rotariens ont voulu égayer notre repas d'un peu de musique. Une excellente soprano nous chante un extrait de Mignon. Les membres du club entonnent en chœur ce que j'ai pris d'abord pour *God Save the King*: c'en était bien la musique, mais non pas les paroles. Qu'aurait fait un Anglais de Westmount en cette circonstance? MM. Fabre-Surveyer et Lafargue devant nous quitter pour retourner vers l'est, on les prie de nous adresser la parole. Notre juge et président invite les Français à venir nous visiter souvent, nous du Canada et eux de Louisiane, mais non pas, dit-il, en chercheurs de petites bêtes. « Venez voir, non pas ce qui nous manque, mais ce que nous avons gardé. » Conseil précieux et vérité profonde.

En attendant le train, j'aurais voulu envoyer quelques cartes illustrées. Au restaurant de la gare, je m'adresse à la vendeuse. Elle me répond en un aimable français: « Je n'en ai point, mais vous en trouverez au *village*. » Qu'est-ce donc qu'il lui faudrait pour une ville? Mais je me rappelle à propos qu'ici de vastes comtés se nomment encore des *paroisses*.

Juger la Louisiane, je m'en garderais bien. Nous l'avons d'ailleurs traversée avec la rapidité de l'éclair. Pas plus que son véritable climat, nous n'avons connu sa vraie vie. Mais nous savons que son hospitalité est profondément cordiale.

Le Texas: Liberty, Houston, San Jacinto, Navasota et le parc Washington, Austin, San Antonio, Victoria, Inès et la Garcitas. On nous avait dit, en Louisiane: « Les Texans diffèrent beaucoup de nous: ils sont indifférents au passé. » Nous avons trouvé les Texans très fiers de leur vaste Etat, — « Imperium in imperio », avons-nous lu sur le socle de la statue de Rice, à Houston;—aussi, à l'occasion du centenaire de son indépendance, l'an dernier, ont-ils voté l'érection de cinq cents mémoriaux espagnols, français, canadiens ou proprement texans.

A la descente du train en gare de Liberty, on réclame un Dr Moreau. J'affirme que je suis docteur plusieurs fois, — et pourquoi pas?, — mais qu'il ne s'agit évidemment pas de moi. On veut parler au Dr Moraud, professeur français à l'Université, qui s'est constitué notre guide au Texas. Le jour est tombé. Nous nous dirigeons vers la stèle destinée à commémorer les Vétérans des guerres napoléoniennes, qui ont fondé là, vers 1818, le *Champ d'Asile*, sorte d'entreprise communautaire qui n'eut pas de lendemain. Le prince Achille Murat improvise quelques mots enflammés; Mlle de Créqui-Montfort dévoile le monument; un Monsieur du quartier, nonchalamment appuyé sur la stèle, révèle aux étrangers les projets de l'Etat dans le dessein de fixer les sites historiques; et nous remontons en voiture. Une dame reporter de journaux s'embarque avec nous. Elle interviewe les voyageurs. Arrivée au fond de la voiture, où nous étions, elle se fait dire très nettement, par une dame française, que l'accent d'Angleterre est beaucoup meilleur que l'accent américain. Elle apprend aussi que, en Louisiane, nous avons entendu des discours en français petit-nègre, tout à fait réjouissants. Tout cela sera dans les journaux le lendemain.

Houston. Le grand hôtel Rice, luxueux, vivant, fort

agréable. Dans notre chambre une corbeille de fruits, à côté de l'inévitable Bible. Le lendemain, pèlerinage à San Jacinto, où Sam Houston a gagné la bataille qui a valu l'indépendance au Texas. On y élève en souvenir de l'événement une énorme tour en marbre jaune, qui sera surmontée d'une étoile. Puis, nous allons déjeuner au Faculty Club de l'Institut Rice, à Houston. Cet institut, demi-université, a ceci de particulier qu'il ne reçoit que des boursiers — ils sont 400, — venus de toutes les écoles de l'Etat, à qui on fournit jusqu'à l'encre et au papier, mais qui doivent, en retour, donner tout ce qu'ils peuvent, sous peine d'être obligés de se retirer. Le fondateur Rice a légué pour cela \$9,000,000; la fondation en possède maintenant 14. Le bâtiment de l'administration, confié au grand architecte Cram, est de style romano-vénitien, assez curieux dans ce pays, mais, qui ne mérite pas les anathèmes dont M. Demaison (des animaux qu'on appelle sauvages) l'a accablé. Pendant que Mmes Tynaire et St-René Taillandier, que MM. Strowski, Perrier et Cazamian « opèrent » dans quelque salle, je me promène en rêvant dans les jardins à la française. On vient de m'apprendre certaine conversation semi-officielle publiée par un journal au sujet de l'Université de Montréal; et je compare l'esprit de là-bas et celui d'ici. Je trouve une feuille de papier pour y coucher mes impressions, que j'adresse sans tarder à Mgr le Chancelier.

Nous avons été convoqués par une lettre du Président Lovett au déjeuner du Faculty Club. M. Chevrillon, M. Peyre et moi, avons fait chacun un discours en anglais. J'avais signalé à mes auditeurs l'existence d'une rivière Canadienne au nord du Texas, et j'en avais tiré les conclusions que vous devinez. On me dit plus tard que cette rivière, sortie des *Canyons* de l'ouest, aurait d'abord porté le nom de rivière Canyonan: de

là serait venu le nom de Canayenne! Les étymologistes sont sans pitié!

Le même soir, grandissime dîner à l'hôtel, avec chorale nègre. Plus heureux que M. Demaison qui, dans l'enquête qu'il poursuivait sur la question des nègres, ne pouvait obtenir de réponses aux questions qu'il posait, j'apprends de ma voisine de table mille détails dont il ressort qu'elle renonce, pour sa part, à les civiliser — les nègres. Elle s'en prend à leurs moeurs et à leur mépris de la propriété, et aussi aux superstitions qui subsistent encore dans leur religion. Par tout ce que j'ai vu et entendu, j'ai le sentiment qu'il y a là un redoutable problème, qui grandit tous les jours et paraît insoluble. Ma voisine m'enseigne aussi comment cuire le pamplemousse. « Han han! » Hélas! voici le moment des discours. J'écoute M. Authier comparer le Texas au Québec: il avait soigné une innocente allusion aux quintuplettes Dionne, dont il escomptait le succès: elle tomba à plat. J'admire ensuite la prononciation oxonienne de M. Cazamian, professeur en Sorbonne, qui traita longuement de la *Glamor* et de l'*Appeal of Texas*.

Demain, nous ferons le pèlerinage de Navasota.

Navasota, petite ville à quelques centaines de mètres du Rio Brazos, est l'endroit présumé de l'assassinat de Cavalier de la Salle. C'est un des points les plus importants de notre randonnée. Au centre d'une large avenue, on a érigé une statue au grand homme. Le maire et les Filles de l'Indépendance du Texas nous accueillent, aux accents d'une fanfare d'enfants. Les Femmes du Texas me remettent une adresse enluminée destinée au peuple du Canada: « Greetings of Good Will to the Members of the Canadian National de la Salle Mission. » On nous distribue à chacun un bouquet de blue-

bonnets — la fleur bleue du Texas, — on nous donne une médaille (aussi primitive que la statue, mais l'intention y est). Il y a échange de compliments. M. Peyre, encore une fois, improvise en anglais comme un pair d'Angleterre et répond en notre nom à tous. Nous saluons le curé, nous distribuons des autographes, et nous partons pour Washington Park, où le Gouverneur de l'Etat insiste pour que nous nous arrêtions.

Nous trouvons là un exemple de ces parcs commémoratifs que l'administration est en train d'aménager sur tous les points historiques. Ici, si je ne me trompe, a été votée l'entrée de l'Etat dans la Fédération américaine. (Aussi y a-t-il une association de Daughters of the American Confederacy). C'est en pleine campagne. On visite une fort belle salle de réunion avec scène et piano; un théâtre de verdure; des stèles commémoratives; et une vieille maison de bois où l'on signe le registre des visiteurs.

Et en route pour Austin, la capitale, où une partie de notre caravane nous a devancés, afin d'offrir, au Capitole, un buste de La Salle. Le Texas plat et pelé, que nous avons connu depuis la Louisiane, commence à onduler. Au loin surgit d'un pli de terrain une haute tour. Est-ce le Capitole d'Austin? Non, le Capitole, c'est la traditionnelle coupole, tout à côté . . . Sous le joyeux soleil qui a succédé à l'ondée, nous entrons dans la ville, ville de province assise sur de douces collines. Ici, l'hôtel du gouvernement; là, cette énorme tour, surmontée d'une horloge. Nous devinons que c'est l'Université d'Etat; université sans réputation, paraît-il, mais magnifique. Nous déjeunerons dans le Students' Hall. En attendant, je vais à la recherche de cartes postales illustrées: histoire de rendre jaloux M. Fauteux. Je revins avec des buffles énormes ornés de cornes invraisemblables. J'en donne un à la princesse

Murat pour les CINQ qui sont à Paris; je cède le second à M. Boisard.

Le déjeuner a lieu dans une superbe salle de fêtes. Un professeur d'histoire, assis auprès de moi, m'explique la splendeur de la maison: « On a foré des puits d'huile sur les propriétés de l'Université, et les millions en ont jailli. Mais c'est l'Etat qui fait vivre l'institution, à raison d'un million et demi par année. Et comme cela est insuffisant, on va lui en demander le double. » La tour que nous avons vue n'est pas encore inaugurée: elle servira de magasin aux livres pour la bibliothèque, riche déjà de 500,000 volumes.

A la fin du repas, remise de la médaille de La Salle, de l'image et de la carte, puis discours anglais par la princesse Murat, au nom de la délégation française, et par M. Maurice Hébert, au nom des Canadiens; discours excellents, celui de la princesse particulièrement enjoué, personnel et tout-à-fait emballant pour tous ces démocrates.

Nous reprenons la route. Dans la campagne aux maisons pauvres, délabrées et sans peinture, partout des bluebonnets (lupins) et des cactus. Le terrain ondule en longues vagues très douces et souvent boisées. M. Cazamian en célèbre devant moi la majesté. Nos deux voitures s'arrêtent à un restaurant au bord de la route. Deux cowboys ont entendu dire que nous avions avec nous une princesse. Ils n'en ont jamais vu. Ils ne cachent pas leur désir de la voir. La princesse, avertie, n'hésita pas à les satisfaire; et, grâce à sa connaissance parfaite de l'anglais, elle entre bientôt en grande conversation avec les deux gaillards. Ils doivent savoir maintenant qu'une princesse moderne n'est pas une petite oie.

Le soir, San Antonio. Vite à l'Alamo, l'ancienne mission devenue musée historique: on dépose une palme de bronze, on écoute la touchante allocution d'une très vieille dame de la ville, née à Paris; on s'embrasse; puis, sans tarder, chez

l'archevêque, Mgr Brossaerts, natif de Bréda, mais qui parle un excellent français: on lui remet la médaille . . . Que le ciel du soir est profond et lumineux! Des palmiers, de vieilles églises espagnoles flanquées de leurs couvents (nous n'aurons pas le loisir de les visiter), des gratte-ciels, des affiches électriques. Nous avons juste le temps de nous préparer au grand dîner de l'hôtel Gunther, qui durera de 9 heures à minuit. Ma voisine, elle aussi née à Paris, est la femme d'un haut officier de la garnison, qui est sur le point de quitter le Texas pour les îles Hawaï. Le service, très lent, comme partout dans le sud, est égayé par des chants mexicains. J'écris mon discours sur des revers d'enveloppe, car il n'y a pas de menu. Le président parle comme un Français, Mme Tynaïre improvise une sorte de colloque, M. Peyre exprime la reconnaissance de la Mission française et salue gentiment les Canadiens; je fais mon discours et je m'empresse de disparaître, car la journée du lendemain s'annonce assez rude.

Elle le sera, en effet, et l'une des plus intéressantes du voyage. La messe célébrée chez les Oblats, — où je rencontre deux petites religieuses canadiennes, — nous partons pour Victoria, chef-lieu du comté où Cavalier de la Salle établit le camp St-Louis. Une étude de M. Herbert Bolton, sur « The Location of La Salle's Colony on the Gulf of Mexico, » a convaincu les amateurs d'histoire de notre groupe que le camp St-Louis ne doit pas être cherché à Port Lavaca, mais sur les rives de la rivière Garcitas.

A Victoria, petite ville dans le genre de Saint-Hyacinthe, réception dans le *carré* public. Salut solennel aux deux drapeaux des Etats-Unis et de la France, hissés en même temps; présentation de fleurs; discours par le rabbin Schwalm, Alsacien, le seul qui sût le français dans la place; discours par M. Seydoux, au nom de la France, et de M. Fauteux au nom

du Canada. Puis, on nous remet, à chacun, un fascicule illustré où l'on traite du Camp St-Louis.

L'heure du déjeuner va bientôt sonner: nous nous rendons en hâte à un petit hameau du nom de *Ines*, où les dames catholiques de la ville nous ont préparé un succulent *barbecue*. Plus de 500 livres de veau, arrosées d'une sauce spéciale, ont mijoté pour nous, sur un treillis de métal, à six pieds de la braise, pendant toute la nuit. On nous sert l'excellente viande avec des légumes, sur une longue table dressée en plein air. Un des bouts de la table s'étend sous l'ombre des arbres, l'autre, celui des invités d'honneur, est en plein soleil. Nous plaignons ceux qui sont chauves, car le thermomètre marque 86 degrés. Beaucoup de cordialité et de gaieté et l'absence de discours ajoutent encore au charme de ce repas rustique. Les quinze ou vingt milles que nous avons à faire, en partie à travers champs dans des pistes de charrette, aideront à la digestion.

Les savants ont localisé le Cap St-Louis sur le ranch de la famille Keeran. A divers points du ranch, des nègres indiquent aux voitures le chemin à suivre, pendant qu'un avion fait des circuits dans l'air et nous entraîne. Aux bords que fait l'auto dans les profondes ornières, on entend un historien de marque soupirer: « Ah, Seigneur! » Enfin, nous arrivons. On nous met tout de suite en garde contre les serpents à sonnettes. Ils n'attaquent pas si l'on ne marche pas dessus. Attention donc à nos pieds! L'endroit est très embroussaillé. Du Grand Camp, où vécurent quatre ans les compagnons de Cavelier de la Salle, où le Canadien Barbier, M. de Chefdeville, jeune sulpicien, le R. P. Maxime LeClerc, récollet, et toute la garnison furent massacrés par les Indiens, il ne reste rien. Les Espagnols, sur ces ruines, avaient construit un second fort également disparu. Mais une carte de 1690 indique nettement l'endroit de ces deux for-

tifications successives. Elles dominaient la rivière Garcitas, qui coule à nos pieds et va se jeter à quelques kilomètres dans la baie de Matagorda. C'est bien ici que les héroïques colons de 1685 essayèrent d'implanter le drapeau de la France. Le Texas s'en souvient. Il y aménagera bientôt un parc, il y érigeria un beau monument, il ouvrira des routes pour y atteindre. Quant à nous, nous avons touché le point ultime de notre pèlerinage.

Près de cent voitures refont le chemin du retour. Nos fidèles autocars nous attendent au bord de la grande route. Par des chemins superbes, au cours d'un glorieux après-midi, nous parcourons les quatre-vingts milles qui nous séparent d'Houston, traversant maintes petites villes et franchissant quelques-unes des trente rivières dont parle Cavelier de la Salle.

Au grand hôtel Rice, la délégation canadienne dîne en famille, tandis que la Mission française, en un repas hâtif, dit adieu à une partie de ses membres qui la quitte pour regagner New York.

* * *

Nous nous réveillons, le lendemain, en gare de Shreveport, au nord-ouest de la Louisiane, par temps très frais. Le marquis de Créqui-Montfort a succédé à M. Gabriel-Louis Jaray, à la tête de notre caravane. Il réussit à nous loger tous dans des voitures et nous filons vers Mansfield, à quarante milles de là, où nous devons déjeuner. La petite ville est pavoisée, l'accueil de la famille Jenkins est chaleureux. Après le petit déjeuner et les présentations, à la villa Beauséjour, nous nous rendons au champ de bataille de Mansfield où sont tombés de 4 à 5,000 hommes. Ici, en 1864, un prince de Polignac a gagné une bataille contre les nordistes, au cours de la guerre civile. Le prince est le grand-père maternel de Mlle de Créqui-Montfort.

C'est elle qui déposera une palme de bronze sur le principal obélisque du parc commémoratif, après avoir prononcé en anglais excellent un tout petit discours fort bien tourné. Un groupe de nègres de la plantation chanteront quelques hymnes de leur façon. D'autres palmes seront placées sur d'autres monuments érigés à la mémoire d'officiers tombés au champ d'honneur, et nous rentrerons par le même chemin à Shreveport, où la Chambre de Commerce nous offre à déjeuner.

Mon voisin de table porte un nom français — ses ancêtres viennent du Cantal, — mais il ne sait que l'anglais: je lui traduis une lettre qu'il a reçue récemment de ses parents d'outre-mer. Déjeuner rapide d'hommes d'affaires, mais discours: le président parle, le marquis de Créqui-Montfort parle, je parle. Et, sans plus tarder, nous partons, les uns pour le magnifique aéroport, les autres pour les *oil fields*. Pour ma part, avec M. Fauteux, je me rends à Rhodessa, où depuis deux ans a surgi une immense ville de baraques en bois et de *derricks* qui marquent chacun un puits: il y en a des milliers.

* * *

Nous montons dans le train vers 5 heures, en route pour St-Louis. Dorénavant, je serai en pays connu. Quand M. de Créqui me donna le programme de la journée, je ne pus me retenir de lui dire: « C'est une gageure. » Il se contenta de répondre: « Je le sais. » Eh bien! grâce aux agents-cyclistes, tout se passa comme il avait été écrit.

Nous nous rendons d'abord à la nouvelle cathédrale, magnifique église romano-byzantine, dont on achève la décoration intérieure en mosaïque. S. E. Mgr Glennon nous attend dans le vestibule. Malgré ses 78 ans, le vénérable archevêque est encore grand et droit. Il se tient debout, entouré du curé de la

cathédrale et du curé de Ste-Geneviève. Il y a des drapeaux, celui de la France, celui des Etats-Unis. Une grande amie des Canadiens a tenu aussi qu'un autre drapeau fût présent: le Carillon Sacré-Coeur . . . L'archevêque nous accueille avec un bref discours en anglais. Mgr le curé de Ste-Geneviève, qui est belge, nous lit, en français, une touchante adresse. Le marquis de Créqui-Montfort remet à Mgr Glennon la médaille Cavelier de la Salle et j'improvisé ensuite, en anglais, une réponse à nos hôtes: j'y fais mémoire de Mgr Bruchési et de M. Boisard, pour qui le bon archevêque a de l'estime et de l'affection.

La cathédrale renferme une belle statue de Saint-Louis. Mais il en est une autre, autrement émouvante, dans la ville. En face du musée des Beaux-Arts, sur une légère élévation qui domine les alentours, se dresse une héroïque statue équestre du Roi-Chevalier. Quel spectacle, fécond en réflexions de toute sorte, que celui de ce saint français du moyen âge protégeant cette frémissante métropole du Mississipi!

Dans un bâtiment du même grand parc, reste de l'exposition commémorative du Louisiana Purchase, le souvenir d'un autre héroïsme nous attire: c'est le Jefferson Memorial, qui contient les reliques de Lindbergh. N'allons pas chercher dans l'antiquité des sujets de tragédie ou d'épopée: nous en avons un ici, sans pareil. La gloire de *l'Aigle solitaire* nous est présente, mais nous savons quelle en fut l'horrible rançon. Pour Lindbergh, l'idole de nos trente ans, le destin a été tour à tour généreux et cruel; mais il l'a vaincu, par sa modestie et sa virilité.

De ce sanctuaire émouvant, nous passons à l'université Washington, *unsectarian* et gothique. Le Président nous reçoit lui-même et prie un des professeurs de français de la maison de nous adresser la parole. Ce professeur est un Anglais de Toronto: il ne peut pas me l'avouer sans rire . . .

Nous nous rendons ensuite à l'Université de Saint-Louis, te-

nue par les Pères Jésuites. Là, la foule des élèves, dans une salle pavoisée à profusion, nous accueille. On nous acclame. Un quatuor se fait entendre. Et nous écoutons un nouveau discours historique, sur Robert Cavelier de la Salle. Nous signons un livre d'or. Puis, précédés de nos fidèles cyclistes, nous allons, vers le nouveau Civic Centre, porter nos hommages à *Laclède*, le fondateur de la ville.

La ville n'a pas hésité à jeter par terre six ou huit *blocks* — ce que les Louisianais appelaient des *îlets* — pour créer en son centre ce vide, favorable aux belles façades. Elle y a élevé un monumental *Auditorium* qui peut accommoder à la fois 14000 personnes; elle termine en ce moment une sorte de temple en mémoire de la Grande Guerre. L'ancien hôtel-de-ville s'y trouvait déjà et, dans son parterre, la statue de *Laclède*. Auprès du piédestal, Mlle Berthold prononce une courte allocution et la France dépose une palme de bronze. La cérémonie terminée, mais avant la fuite des photographes, de nos amis s'avisent de faire répéter la scène par Mlle Anne Hébert. Et c'est elle que les journaux reproduisent, le lendemain, offrant la palme au fondateur. Droit usurpé sans doute, mais non dépourvu de sens, car les Canadiens furent nombreux aux origines de Saint-Louis.

A vive allure nous nous rendons à l'hôtel Statler où, dans une salle splendide, on nous offre un fort beau banquet. On nous y fait hommage d'un exemplaire, marqué à notre nom, d'un album de grand luxe où sont exposés les projets d'embellissement de la ville. Comme à la Nouvelle-Orléans, comme à Montréal, la façade sur le fleuve a été négligée: il s'agit de changer cela. Pour y arriver, il faudra démolir tout un quartier, camoufler les voies de chemins de fer dans un mur d'enceinte, aménager des jardins en pente vers une triple construction de style classique, véritablement gigantesque. On mettra du même coup

en valeur la vieille cathédrale et le Palais de justice. Tout cela au coût de \$30,000,000.

Le déjeuner commença par une belle et longue invocation de l'archevêque. A la fin, nous eûmes, M. Chevrillon et moi, à parler, en anglais naturellement.

De retour au salon, j'ai juste le temps d'écrire à Son Eminence le Cardinal Verdier pour lui présenter mes hommages à l'occasion de son jubilé d'or sacerdotal, et nous nous dirigeons vers la vieille cathédrale, toute pleine de souvenirs français. Des inscriptions en français ornent la façade; des saints français: Louis IX, Jeanne d'Arc, Thérèse de Lisieux, Bernadette Soubirous, surmontent les autels; la cloche de la première église sert encore à la porte de la sacristie. Je ne puis oublier, pour ma part, qu'un sulpicien, Mgr Dubourg, fut un des premiers évêques de Saint-Louis; et l'architecture intérieure de la cathédrale me donne l'illusion d'être dans l'église paroissiale de quelque riche village de la province de Québec.

Avec nous se trouvait l'architecte Labeaume, élève et collaborateur de Mascaret qui construisit la cathédrale de St-Paul et les bâtiments de l'exposition de Saint-Louis en 1904. M. Labeaume est maintenant le directeur des Beaux-Arts. Il nous ramène au musée dont il a le soin. Au cours de la visite, quelqu'un entendit M. Chevrillon dire à mi-voix: « Oui, c'est très bien, mais on nous dépouille!... » Cela est vrai de tous les musées américains, et j'hésite à plaindre la vieille Europe qu'on dépouille ainsi: il lui restera toujours d'incalculables trésors.

Sur cette vision de beauté, nous quittons Saint-Louis, soeur de Montréal, me semble-t-il, à bien des égards. A bord du train, nous prenons, avec nos compagnons français, un de ces repas gais et turbulents, dont les voyageurs américains fourvoyés par-

mi nous paraissent comme étourdis. Et, le soir même, nous entrons dans l'incommensurable Chicago.

* * *

Les Canadiens descendent au *LaSalle*, bel hôtel, au lobby discret et magnifique, revêtu de bois précieux, et les Français au *Drake*, plus *palatial* encore en vérité, mais un peu éloigné du *loop*, qui est le coeur de la ville.

Notre première visite est pour le maire, un Irlandais catholique tout à fait cordial. Saluts, photos, remise de la *médaille* et de la *carte*. Et puis, en route pour l'Université de Chicago. Sur un coin de la table du Président, le rapport annuel. Deux chiffres me tombent sous les yeux: \$56,000,000 de dotation, \$45,000,000 de propriétés. En prenant congé de notre hôte, je lui dis: « Vous avez bien de la chance! » Il me répond: « L'Université de Montréal a bonne réputation. » Et il ajoute: « We have money, you have brains ». J'aurais voulu le croire. Nous parcourons rapidement le campus de l'Université; nous apercevons les Facultés, les demeures d'étudiants, les stades et les arènes, la chapelle Rockefeller, les terrains de jeu établis sur l'ancienne lagune de l'exposition de 1893, et nous nous mettons à longer le lac Michigan toujours plus loin. Mais nous devons être à la chancellerie archiépiscopale où le Cardinal nous attend à 11 heures 30, et il est 11 heures 15. Nous rebroussons chemin; nous déclinons nos titres à un agent cycliste et, précédés de notre guide, nous filons à 60 et 70 milles à l'heure, sur le boulevard. Lumières vertes, lumières rouges n'ont plus de sens pour nous: nous devons arriver et nous arrivons.

Le Cardinal s'entretient avec les membres de la délégation française conduite par l'ambassadeur Bonnet. Il nous accueille aimablement et taquine les Français, parce qu'ils nous ont laissés

nous égarer. « Les Canadiens sont les meilleurs liens qui nous rattachent à vous », leur dit-il. Et il ajoute: « Je viens justement d'ordonner un descendant direct de Marc Beaubien, un des fondateurs de notre ville, venu de Lachine. Il a fait ses classes dans une communauté canadienne de Kankakee. Je vais l'envoyer à Rome prendre ses grades en droit canonique. Je le consacrerai ensuite aux affaires ecclésiastiques de nos populations d'origine française. »

Après cette visite si réconfortante pour nous, nous allons déjeuner au Chicago Athletic Club. Une statue d'athlète en bronze orne le vestibule. J'aperçois au fond une superbe piscine, à l'eau invitante. A droite, des baigneurs sont étendus sur des lits; à gauche, d'autres baigneurs se font servir à boire et à manger. Quant à nous, nous montons à l'étage supérieur du bâtiment, où une table splendidement mise nous attend. Derrière les places d'honneur se déploie le plus magnifique faisceau de drapeaux que j'aie jamais vu. Le Maire Kelly préside. Il a à sa droite l'ambassadeur de France, et je suis à la droite de ce dernier. M. Bonnet est député à la Chambre française, tout en représentant son pays aux Etats-Unis. Il fera tout à l'heure un discours en anglais, et Mgr Morrisson, curé de la cathédrale, qui jadis a étudié au petit Séminaire de St-Pé de Bigorre, parlera en français à la joie de tous. Ne va-t-il pas jusqu'à prétendre que ce sont les Français qui ont inventé les *gangsters*? M. Weil, consul de France, assis auprès de moi, me confie: « Ce soir, à dîner, il faut que vous parliez au nom du Canada ». Je me le tins pour dit et commençai dès lors à ruminer mon discours.

Mais comment composer deux paragraphes à un régime pareil? Après le déjeuner, nous assistons à une séance du Conseil de Ville. M. Raymond Laurent, revenu le matin de San Francisco, monte à la tribune et, dans un anglais excellent, (il a vécu plusieurs années de sa jeunesse à New-York), fait l'éloge de

Chicago et invite son maire à l'exposition de Paris. On proclame cette journée du 6 avril, journée Cavalier de la Salle. Puis on vote une autre proposition, celle de célébrer en juin le 300^e anniversaire de la naissance du Père Jacques Marquette. La foule, entassée dans la salle et dans les galeries, applaudit généreusement.

C'est maintenant le moment d'aller déposer des palmes de bronze d'abord devant un des hauts reliefs, qui rehaussent le plus beau pont de la rivière de Chicago, et où se lisent les noms de Jolliet, Marquette, La Salle et Tonti; ensuite au pied de la statue du *LaSalle* debout, sorti des fonderies de Bruxelles, en bordure du parc Lincoln.

A deux pas, s'élève le palais de la Société historique de Chicago. On nous y attend. Après la présentation des deux délégations aux Trustees du Musée, nous parcourons quelques salles et nous nous arrêtons surtout dans celle des découvreurs, où figurent en première place Jolliet et Marquette. M. de Créqui-Montfort remet à l'institution la médaille, l'image et la carte. Et chacun retourne à son hôtel se préparer au grand dîner du soir. Je retournerai le lendemain à ce musée: j'y verrai un diorama de Chicago à diverses époques; des reconstitutions d'intérieurs bourgeois au XVIII^e et au XIX^e siècle; une précieuse collection de poupées reproduisant les traits et les toilettes des femmes marquantes de la société de Chicago depuis ses débuts; des souvenirs de Washington et d'autres présidents; des documents illustrés sur la navigation, les chemins de fer, l'aménagement de la ville; une salle consacrée au citoyens morts sur les champs de bataille de la Grande Guerre (on y conserve le portrait de tous ou à peu près tous.)

Le soir, ai-je dit, nous étions les invités de la ville à l'hôtel *Gladstone*. C'est là, nous explique-t-on, que la démocratie de Chicago reçoit les princes. Après une heure d'attente qui se

passa à grignoter des hors-d'oeuvres et à ingurgiter des cocktails, nous pénétrâmes dans une salle délicieuse, toute blanche, entourée d'une étroite galerie, très ornée mais sans excès.

Je paraissais en tête du menu comme chargé de prononcer l'*invocation* au début du dîner. Elle fut brève, car je me bornai à réciter en français et en anglais le Bénédicté. Au centre du programme des discours était resté le nom de notre président, le juge Surveyer, car nous ne nous étions pas vantés de l'avoir perdu en route. Quand vint son tour, le toastmaster se crut obligé de déplorer l'absence de « Judge Fabre, surveyor justice, from Toronto », et il passa au suivant, sans tenir compte de son *substitut*, qui *retra* son discours, avec peu de regret, il l'avoue. Mais le P. Pouliot dut en écouter la lecture, le soir même, avant de s'endormir.

Le lendemain, pendant que le gros de la délégation visitait les abattoirs et déjeûnait au *Saddle and Sirloin Club*, l'endroit où « l'on mange le mieux au monde », en compagnie des Armour, des Wilson et autres grands tueurs de porcs, j'étais sous la pluie et le vent, parmi les grands magasins, jusqu'au presbytère de la cathédrale, où je cherchai refuge. Mon ami, Mgr Morrison, m'accueillit avec cette magnifique hospitalité qui est un des charmes de Chicago. Un de ses vicaires me voitura ensuite jusqu'aux serres du Parc Garfield, que la délégation devait visiter vers 2 heures. Une exposition de fleurs printanières transformait deux ailes de ce palais de verre en une sorte de paradis de couleurs et de parfums. Lis, iris, jonquilles, jacinthes, hydrangées, tulipes, et mille autres fleurs, formaient des massifs ravissants. Les autres ailes des serres regorgeaient de plantes tropicales. Dans l'une d'elles, je me crus transporté en Floride, reconnaissant autour de moi les essences de la Coconut Drive de Miami. Sous une haute rotonde, autour d'un

étang où chantait une source, de blêmes amoureux, deux par deux sur des bancs verts, se tenaient un muet langage...

Nous sortîmes de là sans avoir rencontré la délégation, attardée autour des tables du club où « l'on mange le mieux ». Nous nous fîmes reconduire au musée de la Société historique, puis à l'Aquarium. On sait que l'Aquarium, situé au bord du lac Michigan, est voisin du Musée d'histoire naturelle, vraiment unique, et du Planetarium. Pendant que M. Fauteux et le reste du groupe suivaient dans l'obscurité une leçon d'astronomie, je regardais les poissons, à la physionomie amère et blasée, les tortues qui se donnent en nageant des allures enjôleuses, trois petits pingouins curieux et affairés, des hippocampes accrochés à des algues, mille créatures étranges et inquiétantes; et, dans une salle de style japonais, dans des bassins minuscules, de petits poissons de toutes les couleurs, beaux et agiles comme des papillons.

Je rentrai à l'hôtel, fourbu comme tout le monde, sans songer que, à 5 heures, une dame nous attendait pour le thé. Qui d'entre nous y est allé? Peut-être M. Fauteux, pour qui l'horrible boisson a des charmes. Pour moi, tout confus, je m'excuse ici publiquement, ayant oublié et le nom et l'adresse de notre hôtesse.

* * *

La nuit suivante, dans le train, nous devons être réveillés en sursaut par les douaniers, à 3 heures 17 du matin. Le Président de notre Société parut devant eux en pyjama, recouvert de son pardessus et coiffé de son melon. Une des dames de notre escorte, ayant passé ses fourrures, s'était saisie de son corset et s'était précipitée, en cette toilette, à la suite du Président. Quand le douanier qui les avait conviés les aperçut, il ne put retenir un bienfaisant accès de fou rire. Après un échange una-

nime de propos désobligeants pour l'administration des chemins de fer et du pays en général (nous étions au Canada), le silence régna de nouveau jusqu'à Niagara.

Vous n'attendez pas de moi que je vous décrive les chutes. Voyez Châteaubriand. D'une salle à manger aérienne entièrement vitrée, nous avons pu longuement les contempler dans leur ensemble, et les voir ensuite de près en autocar. Elles sont encore belles, malgré les prises d'eau qui les réduisent et les usines qui les déparent. Rien n'est puissant et irrésistible comme la courbe qu'elles forment au moment de se précipiter dans la vide.

Il faudrait lire ici en note: C'est à Niagara que M. Fauteux se fit escamoter par un malin le bâton rouge qu'il portait depuis la Louisiane. Mais, effrayé par les menaces du propriétaire, le coupable fit une restitution anonyme qui ramena le calme dans l'âme du Président de la Société historique de Montréal. Entre temps, le rapide de Toronto nous déposait sans heurts à la gare Windsor. La réception qu'on nous y fit fut discrète et, pour la première fois depuis longtemps, sans discours...

* * *

En résumé, qu'avons-nous vu dans cette course effrénée à travers le continent? Un peuple hospitalier, curieux de ses origines historiques, fier de ses écoles et de ses universités, désireux de s'entourer de beauté et d'embellir ses villes, dressé tout entier vers un avenir prodigieux. Et ce fut pour nous une grande, et parfois pénible, mais salutaire leçon.

DISCOURS⁽¹⁾

de l'honorable E. F. SURVEYER

Président de la mission canadienne

Mesdames, Messieurs,

Si j'avais pu prévoir qu'à la fin de cette soirée, on me demanderait de porter la parole, j'aurais sans doute préparé quelques remarques, prononcées au nom de la délégation canadienne, ne fût-ce que pour la persuader de son existence, suivant une méthode imitée de Descartes: « Je parle, donc je suis ».

N'ayant pas eu le loisir de me préparer, c'est en mon nom personnel seulement que je parlerai.

Le sentiment qui m'anime, c'est une vive émotion, renouvelée à chaque instant depuis mon arrivée à la Nouvelle-Orléans, et causée par l'affectueuse réception que m'ont accordée les amis louisianais que j'avais connus en 1928. Encore aujourd'hui, et ce soir même, des dames et des messieurs sont venus me dire: « Je vous vois encore parlant à l'Athénée louisianais », ou « Je me rappelle votre causerie chez Mrs. Sloo ». Ces allusions au passé me touchent, et comme on chantait autrefois à Montmartre:

1. Discours prononcé, le 28 mars 1937, à un déjeuner offert par le Comité de Réception de la Nouvelle Orléans, au Patio Royal.

Tout ça, c'est des chos' qu'un homm' n'oublie pas!

Cette fidélité dans le souvenir, cette cordialité dans l'accueil qui fait croire que la dernière rencontre date d'hier, ne s'adressent pas, je le sais, à mon humble personne; si elles se révèlent, c'est que vous avez compris, mes amis louisianais, qu'il y avait entre nous autre chose que des réunions fortuites, des poignées de main mondaines: c'est que vous avez senti, comme je l'ai senti moi-même, qu'il y a entre nous, pour nous unir, un lien invisible et puissant. Ce lien, c'est notre commune origine, la collaboration des montréalais d'autrefois à la fondation de la Louisiane, la commune destinée qui, dans des temps lointains, réunissait mes ancêtres et les vôtres sous l'autorité d'un même père spirituel, l'évêque de Québec. Ceci me rappelle que Brizeux, cherchant à opérer un rapprochement entre les Celtes de Bretagne et les Celtes d'Irlande, leur disait:

*Et les filles d'Erin, et les filles d'Arvor,
Sont deux fruits détachés du même rameau d'or.*

Nous aussi, Français de la Louisiane et Français de Québec, nous sommes des fruits détachés d'un même rameau d'or, et ce rameau d'or, c'est la France!

Mais nous sommes hélas! vous comme nous, des fruits détachés: la vie du rameau n'est plus notre vie, et il faut chercher ailleurs où nous alimenter.

Des enfants que leurs parents auraient laissés seuls près du foyer sans flamme, cherchent à trouver un peu de chaleur en se serrant les uns contre les autres, ou en courant au hasard pour trouver la chaleur qui leur manque. Parfois un curieux met le nez à la fenêtre, qu'il éclaire au briquet de son intelligence, et il s'écrie: « Voyez donc ces gosses, comme ils sont drôles! Ils se serrent les uns contre les autres; ou bien ils courent

en tous sens pour se réchauffer! » Et ce curieux écrit « L'agonie du français en Louisiane », ou bien, comme un des membres de la délégation française Jacques Cartier, il rédige, au sujet du Canada et des Canadiens, huit pages, dont quatre consacrées à des anglicismes ou à des solécismes, non pas entendus par lui-même, mais à lui signalés par un de ses élèves, qui a fait un séjour d'un an dans une des villes de la Nouvelle Angleterre, où, à cause de l'éloignement des autres centres, la culture française a le moins pénétré. Et ces curieux sont tout fiers de leurs trouvailles: ils s'attachent à inventorier ce que nous avons perdu, sans se préoccuper de considérer ce que nous avons, les uns et les autres, conservé!

Ce n'est pas ainsi qu'on fera pénétrer la culture française en Louisiane ou dans la province de Québec et les autres centres français du continent américain!

De ce passage parmi nous de la mission française en Amérique, il se dégage pour nous tous deux grandes leçons: la première, c'est que nous devons, Français de la Louisiane et Français du Québec, nous serrer bien fort les uns contre les autres pour nous ranimer et conserver la chaleur que le foyer trop lointain ne peut nous apporter que par intermittences; la seconde, c'est que nous devons, vous et nous, témoigner une reconnaissance sans bornes à cette mission française La Salle, qui, à l'exemple de la mission française Jacques Cartier de 1934, vient nous rendre visite, à tous deux, non pas pour nous critiquer, non pas pour signaler nos défaillances, mais pour nous encourager, les uns et les autres, à persévérer; pour nous traiter, non en censeurs sévères, mais en amis, en alliés, en frères. Je vous prie donc, Louisianais et Canadiens, de vous unir dans un toast enthousiaste à nos visiteurs de France.

LES COMPAGNONS SULPICIENS DE CAVELIER DE LA SALLE

par

Monseigneur OLIVIER MAURAUT, p.s.s.
Recteur de l'Université de Montréal.

Il y a deux Cavalier de LaSalle: celui des calomniateurs, arrogant, intraitable, vaniteux et égoïste, à la fois secret et bavard, rapace jusqu'à la malhonnêteté, cruel et sans pitié, bref un monstre oriental, un *grand pacha* comme osa dire son assassin en poussant son cadavre du pied; et le Cavalier de LaSalle de l'histoire, un homme encore, certes, avec ses faiblesses, mais capable d'inspirer de fidèles et profonds attachements, un politique aux vues immenses, une sorte de paladin de l'aventure, un génie de la découverte. Le gouverneur Frontenac au Canada, Louis XIV, Colbert et Seignelay en France, de même que M. Tronson, supérieur du Séminaire Saint-Sulpice, avaient été frappés par la noblesse de son caractère et de ses ambitions.

C'est chez ce dernier que, un jour de 1684, nous le voyons entrer. Il venait saluer le *Seigneur* de Montréal, à qui il devait la concession de son domaine de Lachine; le *Supérieur*

1. Mémoire présenté au Congrès d'histoire franco-louisianaise, lors de sa deuxième séance tenue au Cabildo de la Nouvelle-Orléans, le 28 mars 1937.

d'une pieuse compagnie dont son frère aîné, Jean, faisait partie; l'*ecclésiastique* à l'esprit solide et fin, bien en cour, et qui pourrait lui être utile dans ses projets auprès des *puissances*.

Il raconta à M. Tronson son voyage jusqu'aux bouches du Mississipi, par l'intérieur du continent, et son désir d'aller maintenant reconnaître cette embouchure du côté de la mer, et d'y fonder une colonie, capable de tenir en respect et les Espagnols et les Anglais. M. Colbert n'avait-il pas dit, en 1678, « qu'il était important à la gloire et au service du Roy de trouver un havre pour ses vaisseaux dans le golfe Mexique? »

M. Tronson était tout oreilles. « J'ai oui avec plaisir le récit que M. de LaSalle nous a fait de sa découverte », écrit-il, en avril, à M. Dollier de Casson. « C'est un beau voyage et que les personnes intelligentes estiment fort considérable. Si les choses sont comme il les représente, vous en saurez dans peu de mois plus de nouvelles. Le Roi l'a écouté, bien reçu et contenté. Son affaire est encore très secrète (aussi tout ce passage est-il chiffré), et dans le monde il n'y a personne jusqu'à présent qui ne la croie rompue. »

Dans une autre lettre adressée cette fois à M. Vachon de Belmont, il ajoute: « M. Cavalier, son frère, l'accompagne avec M. Chefdeville, son parent, et un autre bon prêtre, qui était ici, nommé M. D'Esmanville, et qui a mieux aimé s'abandonner à la Providence dans ce voyage que de retourner dans son pays. »

Enfin, dans un mot envoyé par le bon supérieur à Henri de Tonty, resté au Canada, nous lisons ces deux lignes sur Cavalier de LaSalle: « Nous prions bien Dieu pour son entreprise, *qui est digne de lui* ».

Ainsi donc, dans ce voyage vraiment digne de son génie, Robert Cavelier de LaSalle est accompagné de trois prêtres sortis de la maison de Saint-Sulpice¹: MM. Jean Cavelier, Chefdeville, et D'Esmanville, dont nous allons suivre les destinées très diverses.

Nous savons peu de choses des deux derniers, sauf que M. François de Chefdeville, jeune prêtre, parent des Cavelier, était du diocèse de Rouen, et que M. d'Esmanville, peut-être l'abbé Thomas d'Esmanville, aurait appartenu au diocèse de Coutances. Il en va autrement de l'abbé Jean Cavelier.

Jean Cavelier était né à Rouen, en 1636, sept ans avant son frère Robert (1643). En 1659, il entra dans la Compagnie de Saint-Sulpice, dont M. de Bretonvilliers, successeur immédiat de M. Olier, était le supérieur. Il fut ordonné prêtre en 1662. Et c'est sans doute à la même époque qu'il devint « Docteur en Théologie ». Au bout de quelques années, il demande à passer au Canada. En 1666, nous le trouvons à Montréal. C'est lui évidemment qui y attira, l'année suivante, son frère Robert, tout récemment sorti du noviciat des Jésuites. Il est possible aussi que, Robert une fois sur les lieux, son frère l'abbé l'ait poussé à entreprendre des découvertes. Dans la biographie romancée que M. Constantin-Weyer a consacrée à LaSalle, nous lisons une page, d'ailleurs fort bien venue, où l'aîné encourage le cadet à partir en exploration². Il est sûr que l'abbé fit beaucoup pour aider Robert: il lui prêta de l'argent, et lui en fit prêter. Ce fut même là

1. Il y avait aussi trois Pères Récollets: Zénobe Membré, Maxime LeClerc, Anastase Douai.

2. « Toi qui me parles d'équiper à tes frais des expéditions, pour exploiter des terres inconnues, et en faire hommage au royaume... Ah! si tu me disais que le démon du risque et peut-être aussi celui de l'orgueil se partagent ton âme, qu'ils la déchirent!... Qui... Fondateur d'empire! pourquoi te détournerais-tu donc de ton rêve? » (M. Constantin Weyer: Cavelier de la Salle, pp. 111-112).

l'origine d'un froid assez vif qui sépara les deux frères pendant un temps. De même, ce sont des affaires d'argent qui paraissent avoir été cause du retour de l'abbé Jean en France en 1676. Il faut se rappeler qu'il était fils de marchand, et Normand par surcroît. Tout le monde, et même les ecclésiastiques, étaient constamment tentés de trafiquer avec les Indiens, à cette époque. On connaît les doléances,—un peu trop intéressées malheureusement,—de Frontenac, à ce sujet. D'autre part, les supérieurs de Saint-Sulpice, MM. de Bretonvilliers et Tronson, insistaient beaucoup, de Paris, pour que leurs confrères de Montréal ne fissent aucun commerce, même sous un nom d'emprunt. L'abbé Jean ne tint peut-être pas assez compte de ces recommandations et fut invité, ou crut meilleur de repasser en France, non sans s'être choisi un homme d'affaires à Montréal.

Tout ce que l'on sait de certain, c'est que M. de Bretonvilliers dut sévir contre lui. Était-ce cette tendance au commerce ou son caractère capricieux et indépendant qui en fut la cause? Nous ne saurions le dire. En 1680, M. Tronson fera allusion à un certain *faible* de notre abbé, sans préciser davantage; faible qui lui paraît assez grave pour le détourner de penser à lui comme successeur possible de M. Dollier de Casson à la supériorité de Montréal.

En tout cas, pour en revenir à l'homme d'affaires que l'abbé Cavelier avait chargé de ses intérêts à Montréal, lorsque les créanciers de La Salle s'emparèrent de ses fourrures, au cours du premier voyage à la découverte du Mississipi, en 1679, ledit homme d'affaires voulut en avoir sa part. La Salle en fut ulcéré. Dans la suite, il accusa l'abbé d'avoir été la cause de tout le mal, et alla jusqu'à dire: « Je suis content qu'il ait quitté le pays; c'est un homme capricieux. Il ne m'a jamais aimé! » LaSalle avait de ces excès de langage.

Cependant, l'abbé semble avoir toujours été très attaché à

son plus jeune frère. Parmi les incidents de la lutte constante que LaSalle eut à soutenir contre des adversaires ou des rivaux au Canada, son *prétendu mariage* nous donne un exemple de cet attachement. Dans l'espoir de perdre LaSalle dans l'esprit des honnêtes gens, on avait tendu un piège à ses moeurs, en pleine ville de Québec; et l'on s'était empressé de répandre partout qu'il y était tombé. Il y eut même quelqu'un d'assez obligeant pour aller raconter à l'abbé, de retour en France, que son frère vivait irrégulièrement. L'honneur de la famille était en jeu, le salut éternel d'un frère aussi: l'abbé fit la traversée, — et l'on sait ce qu'étaient les traversées, en ce temps-là — et vint constater par lui-même que Robert Cavelier n'était ni à Québec, ni à Montréal, mais dans son fort de Kataracoui où tout était en ordre, et que l'histoire du ménage irrégulier était une fable. Est-ce là le fait d'un frère qui n'aime pas son frère?

Il semble bien, au contraire, que les membres de la famille étaient fort attachés les uns aux autres. Ils avaient dépensé 500,000 francs pour les entreprises de Robert, avant 1683. Quant à Robert, il avait emmené avec lui un de ses jeunes frères, Nicolas, lors de sa première randonnée au Mississipi. Dans sa longue navigation par le golfe du Mexique, ce même Nicolas, commis de M. de Seignelay, l'accompagnait, (du moins l'ingénieur Minet, qui était du voyage, l'affirme catégoriquement), et aussi son neveu Crevel de Morangé, et un autre neveu, (un enfant du nom de Cavelier), sans parler de l'abbé Jean.

On a prétendu que l'abbé n'était parti qu'à la demande de sa mère, pour veiller sur Nicolas, Morangé et le jeune Cavelier. C'est possible.

Quoi qu'il en soit, la flottille quitta LaRochelle, en juillet 1684. Elle était composée du *Joly*, de l'*Aimable*, de la *Belle*, et d'un autre navire qui fut pris en route par des flibustiers espagnols. Même avant le départ, le commandant

Beaujeu avait eu des démêlés avec LaSalle, qu'il estimait « un homme chagrin ». Il est plus tendre pour l'abbé qu'il juge « un très honnête prêtre », ce qui ne l'empêche pas de se venger sur lui de son mécontentement en le priant de ne plus manger à sa table.

La flottille fait escale à Saint-Domingue. La Salle y tombe malade et pense mourir. L'abbé Jean, toujours pratique, s'inquiète des affaires de son frère dont il ignore tout, et avec l'abbé d'Esmanville, va prier Beaujeu de s'en occuper. Mais quand LaSalle revient à la santé et essaie d'emprunter de l'argent, ses parents, qui en ont, paraît-il, ne veulent rien entendre.

Et le voyage continue. En janvier 1685, LaSalle se croit à « l'embouchure d'un des bras du fleuve Colbert, rivière Mississipi ». Mais le vent pousse les navires vers l'ouest; ils se perdent dans la brume. Dans le marasme qui s'empare de tous, LaSalle avoue un jour à l'abbé d'Esmanville « qu'il veut aller guerroyer contre les Espagnols ». A quoi l'abbé répond: « M. Tronson ne m'a envoyé que pour faire la guerre aux démons et non aux chrétiens ». L'abbé Jean, mis au courant de ce projet, veut en avoir le coeur net. Il s'en ouvre à son frère: « Ce n'est pas chez les Espagnols de la Nouvelle-Biscaye que je veux aller, répond-il, mais chez les Illinois ». Et tout le monde se tranquillise.

On décide de descendre à terre cent vingt hommes; cent vingt hommes aussi mal recrutés que possible. Au cours des manoeuvres, l'*Aimable* s'échoue: il faut le démolir et le vider. L'affaire avait été malheureusement préméditée.

A terre, les sauvages attaquent la troupe des colons, en tuent deux et blessent Crevel de Morangé.

Devant cette suite de malheurs, l'abbé d'Esmanville se résoud à retourner en France. Il c'embarque en mars avec Beaujeu, et le prétendu frère de LaSalle, commis du marquis de Seignelay.

En route pour la France, le *Joly* est attaqué par un corsaire espagnol. Il faut parlementer. Beaujeu en charge l'abbé d'Esmanville qui y va sans crainte, parce que, dit-il, « je savais que les Espagnols n'oseraient rien faire aux prêtres à cause de l'Inquisition ». Autres temps, autres mœurs!

En remontant la côte Atlantique, le *Joly* mouilla dans les eaux anglaises des Carolines. L'abbé d'Esmanville écrivit de là à Montréal une lettre où il dit que LaSalle a manqué l'embouchure du Mississipi.

Arrivé en France, M. d'Esmanville, qui, on se le rappelle, « avait préféré s'abandonner à la Providence dans ce voyage plutôt que de retourner dans son pays », se remit de nouveau entre les mains de M. Tronson. Celui-ci l'employa aux missions du Vivarais, puis à la communauté de la paroisse Saint-Sulpice, en 1686. On songea à l'envoyer en Acadie en 1689, mais il mourut la même année.

* * *

Sur les dunes de la baie de Matagorda, au golfe du Mexique, LaSalle érigeait un premier fort. Joutel, fils du jardinier de sa famille, et son neveu Morangé s'y installent, tandis que lui, avec son frère l'abbé, M. Chefdeville et deux Récollets, part à la recherche de « sa rivière » et d'un meilleur endroit pour s'établir. A l'embouchure de la rivière *aux Boeufs* il construit un poste, qu'il nomme le *Grand Camp*. Pendant son absence, au petit fort, on meurt du scorbut, des morsures de serpent; on déserte, on se noie. Au *Grand Camp*, les ouvriers fuient devant les Sauvages, abandonnent leur outils, travaillent mal, succombent à la maladie. L'abbé Jean lui-même n'échappe pas à l'épidémie. Il y a un commencement de mutinerie. LaSalle s'énerve . . . Cependant on bâtit maison.

La maison terminée, LaSalle ne tient plus en place. Le voilà de nouveau en quête de sa rivière, avec son inséparable frère Jean « qu'il ne veut pas abandonner », et ses deux neveux. En route le long de la baie de Matagorda, il laisse l'abbé Chefdévillè et une troupe d'hommes auprès de la *Belle*, avec mission de la ramener au Grand Camp. Et il continue son chemin. Trente-cinq jours de pluie l'obligent presque « toujours à marcher dans le bois et les campagnes noyées,—il les avait trouvées noyées aussi lors de son voyage de 1682,—et à passer plus de trente rivières jusqu'au Mississipi », où il arriva en février.

LaSalle dressa procès-verbal de cet événement le 18 avril 1686. L'abbé Jean reprit plus tard le même récit et l'amplifia. « . . . Nous reconnûmes, dit-il, le fleuve Mississipi, où nous laissâmes quelques hommes dans un petit réduit de piquets, que nous fîmes nous-mêmes; et retournant sur nos pas . . . »

Pendant qu'ils retournent sur leurs pas, le fidèle Tonty descend le Mississipi jusqu'à son embouchure, pour y rejoindre LaSalle. Il y est le 16 avril. Il envoie des hommes à 20 lieues à l'ouest, et aussi à l'est, sans rien trouver. Comment n'a-t-il pas aperçu le « réduit de piquets » dont parle l'abbé Jean?

De retour à la baie de Matagorda, LaSalle, n'apercevant pas la *Belle*, devine une catastrophe. Il se hâte vers le Grand Camp, où l'on n'a aucune nouvelle du navire et des hommes qu'on y avait laissés. Dès ce moment, germe dans son esprit le projet de retourner en France par les Illinois et le Canada, ou du moins d'y envoyer quelqu'un pour y chercher de nouveaux navires.

Une seconde fois, LaSalle repart avec son frère, encore à la recherche de « sa rivière », comme s'il ne l'avait pas déjà reconnue . . .

Les explorateurs se rendirent jusque chez les Cenis, à travers

des terres qui, à mesure qu'on avançait vers l'est, « devenaient plus délicieuses et plus peuplées ». Ils en revinrent avec des chevaux. Mais partis vingt hommes, ils n'étaient que huit au retour. Cinq d'entre eux, renvoyés au fort, dès le début de l'expédition, n'y étaient pas parvenus. Parmi eux était Dominique Duhaut. « De sa disparition, dit M. de la Roncière, (son frère) Duhaut l'aîné conçut pour Cavalier de LaSalle une haine mortelle, prélude d'un drame digne de la tragédie antique ». L'effectif de la troupe s'était encore réduit dans la suite par la mort du valet Dumesnil qu'un alligator avait saisi et dévoré, et par la désertion de plusieurs hommes que la vie indienne des Cenis avait séduits. C'était miracle si Cavalier de LaSalle lui-même avait échappé à la mort, car entraîné par le courant en traversant la rivière des *Malheurs*, il n'avait dû son salut qu'à un gros arbre qui avait enrayé sa dérive.

Lorsque, avec les survivants, il rentra au *Grand Camp*, baptisé depuis peu le *Camp Saint-Louis*, il trouva heureusement l'abbé Chefdeville et ses compagnons, et apprit d'eux l'aventure de la *Belle*. Elle avait fait naufrage, elle aussi, par la faute du maître de l'équipage, un ivrogne invétéré. Heureusement, on avait sauvé les habits et les papiers que LaSalle y avait laissés. Trois mois, M. Chefdeville avait attendu du secours. Une chaloupe perdue par l'*Aimable* était venue providentiellement s'échouer sur la rive. On s'en était servi pour rentrer au Camp.

Après ce retour de M. Chefdeville salué avec joie par Joutel, tout de suite, on s'était mis à organiser la vie religieuse au Fort. On avait construit une chapelle, on l'avait décorée. Mais M. Chefdeville, nouvellement ordonné à son départ de France, n'ayant pas eu l'occasion de dire la messe souvent, avait oublié les paroles et les rubriques. Il fallut qu'il réapprit. Quant au

Père capucin Zénobe Membré, blessé par un boeuf sauvage au cours d'une chasse, il était hors de service. Cependant on avait fait un mariage. Le Canadien Barbier avait convolé, et la naissance attendue de son premier enfant allait créer un incident assez comique qu'il faut relater ici. Mme Barbier comptait bien que le « Privilège du Roy », accordé au premier-né français dans une colonie, reviendrait au sien. Elle comptait sans la veuve Talon qui avait donné naissance à un enfant durant la traversée. « Ce conflit », dit Joutel, « nous servit d'*opéra* pendant un temps ». Une fausse couche régla l'affaire.

LaSalle, pendant ce temps, organisait un troisième départ pour le Mississipi. Il avait proposé à Joutel d'aller en France par le Canada, et de revenir avec un navire. Il partirait avec l'abbé Jean, que des affaires appelaient au pays. Lui, LaSalle, les accompagnerait jusqu'au Mississipi; car « il ne pouvait pas abandonner (son frère) qu'il ne l'eût mis en un lieu de sûreté et de connaissance ». Est-ce là, encore une fois, le fait de deux frères qui ne s'aiment pas?

Le départ cependant retarde. LaSalle est malade. Noël 1686 passe, et les Rois 1687 aussi. Enfin, on quitte le Camp St-Louis. On y laisse Barbier, promu commandant, le sulpicien Chefdeville, les récollets Zénobe et Maxime, le marquis de la Sablonnière (personnage assez falot), un chirurgien, des femmes et des enfants: 21 personnes en tout.

Puisque LaSalle et ses compagnons n'y reviendront plus, disons ce qu'il advint de cette garnison. Tous, sauf trois enfants, deux petits Talon et Eustache Brémant, furent massacrés par les Indiens Clamcoets, en janvier 1689. Les Espagnols du Nouveau-Mexique, venus exprès dans ces régions, n'en découvrirent aucune trace. Le Moyne d'Iberville n'apprendra le massacre que beaucoup plus tard, en 1704, de la bouche de Pierre et Jean Talon, enlevés aux sauvages. Et son frère, Le

Moyne de Bienville, retrouvera, dans un panier caché au fond d'un wigwam, les « Heures » des récollets et du jeune sulpicien Chefdeville.

* * *

Le parti de LaSalle comptait dix-sept personnes, parmi lesquelles son frère Jean, ses neveux Morangé et Cavelier, Joutel, le P. Anastase Douai et un troisième enfant Talon: ces deux derniers destinés à rester chez les Cenis pour apprendre la langue.

LaSalle emporte ses papiers et l'abbé Jean ses ornements d'église, une douzaine d'habits et d'autres effets, dont les chevaux étaient assez chargés. On marche à la pluie, dans la piste des boeufs: c'est janvier et février. On traverse des rivières déjà reconnues et nommées par l'explorateur, lors de son précédent voyage. A la rivière des Canes, on donne un nouveau nom: elle s'appellera désormais *Princesse*, en souvenir de Barbier qui nomme ainsi sa femme.

On approchait du premier village des Cenis. LaSalle revêtait encore son fameux costume pourpre galonné d'or, qui frappait si bien l'esprit des Sauvages, mais son âme était sombre. Depuis sa grande déception de la baie de Matagorda où il s'était rendu compte que le Mississippi n'aboutissait pas, il avait senti la chance le délaissier. Dans son dépit profond, avait-il vraiment abandonné ses pratiques religieuses, s'était-il vraiment livré à des emportements regrettables? Ni Joutel, ni l'abbé Cavelier, dans leurs *mémoires*, ne le laissent entendre. Mais LaSalle souffrait dans son âme, cela était clair; et cela suffisait pour que son frère Jean ne le quittât pas, et pour que lui-même tint à avoir sans cesse son aîné auprès de lui.

Or, il advint que, un jour, il envoya six hommes déterrer une *cache de provisions*, qu'il avait faite à son précédent voyage. Ces

hommes étaient Duhaut, Liotot, Hiems, Tessier, L'Archevêque et De Marle. Les provisions déterrées n'étaient plus mangeables. Mais un troupeau de buffles ayant passé, on en tua quelques-uns, et l'on se mit en frais de les accommoder. LaSalle, averti, envoya à la rescousse son neveu Morangé, le P. Anastase, son domestique Saget et son sauvage Nika. Le soir, personne n'étant revenu, LaSalle commence à s'inquiéter. Il va seul aux renseignements, laissant ensemble son frère l'abbé, son jeune neveu et Joutel.

Ce qui s'était passé, LaSalle l'apprit du P. Anastase. La veille, Morangé avait trouvé les premiers envoyés se régalant de la moëlle des buffles. Hautain et autoritaire comme son oncle, il avait réprimandé les gourmands avec tant de violence que, la nuit suivante, Duhaut le tuait d'un coup de hache, ainsi que Saget et l'Indien Nika. Il avait épargné le Père Anastase.

Quand LaSalle, accompagné du Récollet, s'approcha du groupe des meurtriers, le nommé L'Archevêque s'avança vers lui le chapeau sur la tête et le provoqua. LaSalle eut à peine le temps de répliquer que déjà Duhaut l'avait abattu d'un coup de fusil. Puis, sous les yeux du Père Anastase, Duhaut et Liotot le dépouillent, l'insultent et le poussent dans un hallier. Robert Cavalier de LaSalle n'eut donc pas d'autre linceul que le ciel de sa Louisiane.

L'abbé Cavalier apprit l'horrible chose d'abord par L'Archevêque, puis par le P. Anastase. Quand Duhaut, revêtu de l'habit pourpre de LaSalle, parut auprès de lui, se vantant de son meurtre, s'emparant des effets et des provisions, et parlant sur un ton de commandement, l'abbé crut que son heure dernière était venue. « Si vous voulez me tuer », lui dit-il, « donnez-moi quelque temps pour prier Dieu ». Mais Duhaut et ses complices, rassasiés de sang, répondirent qu'ils n'avaient rien contre lui.

C'était en mars 1687.

L'abbé Jean, par pitié, par prudence, par charité sacerdotale, pardonna aux coupables. Plusieurs fois, il eut à réprimer l'envie, qu'avaient son jeune neveu et Joutel, de les punir de mort. « Laissons la vengeance à Dieu », disait-il.

Mais on ne pouvait rester là, les uns prostrés dans la douleur et craignant les pires extrémités; les autres, étourdissant leur honte en faisant main basse sur tout pour se dédommager des privations passées.

Duhaut prend le commandement. Il veut retourner au Camp St-Louis, y construire une barque et se rendre aux Iles; Joutel et l'abbé Jean désirent continuer leur chemin. Duhaut change alors d'idée; mais Hiems, l'un de ses complices, ne l'entend pas ainsi et le tue à bout portant, pendant qu'un déserteur breton du nom de Ruter, récemment rencontré, abat Liotot.

Hiems, le nouveau chef, peu désireux d'aller en France « se faire couper la tête », laisse partir l'abbé Jean et ses compagnons. Mais auparavant on partage les biens. Hiems s'empare du manteau de LaSalle et de tous ses habits. Il s'approprie mille livres laissées en mourant par un colon du Camp St-Louis; il exige de l'abbé une attestation de sa non-culpabilité dans le meurtre de son frère. Tous s'embrassent. Et l'abbé Cavalier, avec ses six compagnons, se dirige vers la nation des Cappas.

En juillet, ils atteignent le confluent de l'Arkansas et du Mississipi, à l'endroit où Henri de Tonty avait construit un fort, après sa descente du fleuve à la recherche de LaSalle. Ils y sont reçus par deux Français, Couture Chartrand et De Launay.

Et c'est en cet endroit que les fugitifs s'imposèrent cette consigne du silence, qu'on leur a tant reprochée. Après qu'ils eurent tout raconté à leurs hôtes, « il fut arrêté entre nous », dit Joutel, « d'aller au plus tôt vers les Illinois et cacher aux Sau-

vages la mort de M. de LaSalle, pour les retenir toujours en crainte, et dans le respect, pendant que nous irions par les premiers vaisseaux qui partiraient du Canada, en France, pour instruire la cour de ce qui s'était passé, et en obtenir du secours. » Véritable gageure, qui les entraîna à mille restrictions mentales et empêcha peut-être qu'on ne secourût à temps (s'ils n'étaient déjà massacrés) les colons de la baie de Matagorda. Tonty lui-même fut laissé dans l'ignorance des événements: une lettre de lui, datée de 1689, témoigne qu'il n'en savait rien encore. En agissant ainsi, l'abbé Jean Cavelier obéit-il à ses instincts de commerce? voulut-il rendre plus facile le règlement des affaires de son frère et les siennes propres? Nous ne croyons pas cependant ce que prétend le P. Lejeune, dans son Dictionnaire général du Canada, qu'il voulut de cette manière « frustrer ses créanciers ». Ce que l'on sait de la piété de l'abbé et de la haute estime où le tenaient de bons juges, comme Mgr de Saint-Vallier et M. Tronson, nous interdisent de l'accuser d'une telle... incorrection.

Et les voilà, au mois de juillet, voguant enfin sur le Mississipi; le 30 août, ils saluent le Missouri; le 3 septembre, ils entrent dans la rivière des Illinois; le 14, ils débarquent au Fort Saint-Louis.

Mais Tonty est absent. Ils repartent. Malheureusement, la mauvaise température les force à revenir. Ce retard signifie qu'ils ne pourront pas atteindre le Canada à temps pour prendre les derniers bateaux. Tonty revient le 14 octobre. C'est alors qu'il aurait fallu parler! Ils se taisent.

Ce n'est qu'en mars 1688, qu'ils pourront songer à se remettre en route. Avant de partir, l'abbé Cavelier avait remis à Tonty une lettre de LaSalle qui se lisait ainsi: « Monsieur, j'ai prié mon frère de passer en France pour rendre compte au Roi des affaires dont il m'a chargé. Je vous prie de lui donner

tout ce qu'il demandera pour les frais de son voyage et de quatre personnes que j'envoie avec lui. Je désire aussi qu'il emmène deux Chaouanons; de plus vous lui paierez en castors 2650 livres que je lui dois pour argent qu'il m'a prêté à mon dernier embarquement. » Il y avait au fort pour 4000 livres de pelleterie. Tonty livra volontiers le castor à l'abbé Cavalier en lui disant « qu'il appartenait à M. de LaSalle ».

Ici se place un curieux incident qui pourrait expliquer en partie le tenace silence de l'abbé Cavalier. En arrivant au fort des Illinois, il avait trouvé un Jésuite, le P. Allouez. Celui-ci, en le voyant, en l'écoutant surtout parler de M. de LaSalle, ne put cacher son trouble et son inquiétude. Pourquoi cela? « Conjuraton des Jésuites », répond Joutel. M. de La Roncière met les choses au point. Exactement informés de ce qui était arrivé à LaSalle au golfe du Mexique, les Jésuites « avaient cherché à reprendre en main son entreprise... Ils avaient demandé l'autorisation de construire... un vaisseau et des barques pour descendre le Mississipi. Ils s'engageaient à dresser la carte et à décrire la faune et la flore de ses rives. »

Il se trouva sans doute quelqu'un au fort pour aviser M. Cavalier de ces beaux projets, destinés à compléter l'oeuvre du P. Marquette. Et M. Cavalier, gardien de la gloire de son frère, et sachant qu'on le traitait en certains milieux de « visionnaire et d'imposteur », se serait fortifié dans sa résolution de n'exposer les faits véritables qu'à la Cour. Dès le printemps, le P. Allouez s'empressa de partir: on le comprend assez. Les habitants du fort profitèrent de la présence du P. Anastase et de l'abbé Cavalier pour faire leurs Pâques, et nos voyageurs purent enfin s'embarquer eux aussi. En mai, ils sont à Michillimackinac; et par la voie du lac Huron, de la rivière des Français et de l'Outaouais, ils atteignent Lachine, l'ancien fief de LaSalle, le 14 juillet.

A Montréal, l'abbé Jean Cavelier, accompagné de son neveu, loge au Séminaire, qui est, comme on le sait, entre les mains des Messieurs de Saint-Sulpice, « seigneurs de ladite Isle ». Le Gouverneur, marquis de Denonville, était en ville. On le rencontre, mais on ne lui dit rien.

« M. Cavelier », écrit Joutel, « resta au dit lieu encore quelque temps pour ses affaires particulières, soit pour les pelleteries qu'il avait fait accommoder à Michillimackinac, soit pour autres choses ». Puis il descend à Québec. Joutel et le P. Anastase s'étant logés chez les Récollets, en dehors de la ville, l'abbé se présente chez Mgr de Saint-Vallier qui lui donne une chambre et le fait manger à sa table.

« J'ai été agréablement surpris », écrit Mgr de Saint-Vallier, le 20 août 1688, en arrivant à Québec, de savoir le frère de M. de LaSalle arrivé de sa grande découverte. C'est un excellent ecclésiastique de la communauté de M. Tronson, qui passe en France pour vous rendre compte de toutes les aventures qu'ils ont courues... » L'impression produite sur lui par l'abbé est si bonne qu'il songe dès lors à en faire son grand-vicaire pour la Louisiane, puisque celui-ci doit y « retourner trouver son frère ».

M. Cavelier et ses compagnons se rendirent en barque jusqu'à Matane. Ils montèrent là sur un navire morutier, qui, après une escale à l'île Percé, dans le golfe, et à Terre-neuve, les conduisit à la Rochelle, le 8 octobre 1688.

Décidément peu pressé de livrer son secret, l'abbé se résoud, avant de se rendre à Paris, à accomplir deux voeux qu'il a faits pendant les périls où il s'était trouvé: un pèlerinage à Saumur, au sanctuaire de Notre-Dame des Ardilliers, et un pèlerinage au Mont Saint-Michel. Jour par jour, on peut suivre le petit groupe de pèlerins; le 19, ils sont à Saumur, le 28, au Mont St-Michel.

Puis de là, par Rouen où Joutel est laissé sous secret, M. Cavelier gagne enfin la capitale.

Que pensa Seignelay de la catastrophe du pays des Cenis et du long silence dont depuis un an et demi on l'avait volontairement enveloppé? Nous n'en savons rien. Il est à croire que lui-même voulut prolonger le secret, puisque M. Tronson, qui était l'ami du ministre aussi bien que de l'abbé, peut encore écrire à la date du 29 novembre que M. Cavelier « a laissé M. de LaSalle dans un très beau pays avec M. Chefdeville en bonne santé ». Il y avait sans doute à tout cela des raisons politiques qui nous échappent.

Seignelay se décida à rompre le silence dans la première partie de 1689. Il instruisit Paris de la mort de M. de LaSalle et en écrivit, au Canada, à l'intendant Champigny. Celui-ci avertit sans doute Henri de Tonty, qui, dans son fort Saint-Louis de la Louisiane, ignorait encore tout de l'événement, au mois de mars de la même année³. Puis il répondit à Seignelay: « Si M. Cavelier n'avait pas caché (la mort de M. de LaSalle), on y aurait envoyé et on saurait la vérité au printemps prochain ».

A Paris, on était découragé. M. Tronson écrivait à Mgr de Saint-Vallier, à la date du 1er juin: « ...Il ne me paraît pas que l'on se dispose à soutenir l'établissement de M. de LaSalle, ni à envoyer personne... L'état des affaires présentes est un terrible obstacle au bien que l'on aurait pu faire dans cette extrémité de votre diocèse... M. Cavelier s'arrête ici, ne voyant présentement quoi que ce soit à faire pour le soulagement de ceux qu'il a laissés au golfe Mexique. Il attendra des conjonctures plus favorables et profitera des ouvertures que la Providence pourrait donner pour les secourir. »

L'abbé Cavelier voulut essayer d'aider la Providence et se

3. Cf. Lettre à M. de Villermont, 28 mars 1689.

mit à rédiger un Mémoire où il s'efforçait de prouver aux puissances « la nécessité de continuer l'oeuvre de son frère ».

« Pour maintenir le Canada », disait-il, « il faut empêcher le commerce de passer aux Anglais, et exterminer les Iroquois qui sont leurs amis et trafiquent avec eux. Or les Illinois sont nos meilleurs alliés contre les Iroquois et, d'autre part, le castor se trouve surtout chez eux, dans le haut du Mississipi. Mais pour s'y rendre, la voie du Saint-Laurent est malcommode, puisqu'il faut faire 36 portages de Montréal à Michillimakinac; tandis que par le golfe du Mexique, l'accès en est facile. » Il répétait que, si l'Anglais se rendait maître du Mississipi, ce serait la fin du Canada.

Il expliquait aussi pourquoi il avait amené neuf personnes avec lui: il les croyait nécessaires pour appuyer ses dires et pour reprendre l'entreprise de son frère, à cause de leur connaissance des lieux. Sans doute, il espérait trouver la France en paix; mais, même dans l'état où elle est, il persiste à croire qu'il a bien fait, parce qu'il faut achever l'oeuvre commencée. Mais avec quoi? Voilà la difficulté. Lui-même et sa famille ont fait de grandes dépenses. Il a prêté et fait prêter beaucoup d'argent à son frère. Il n'a plus rien et compte sur les libéralités du Roi.

Ce mémoire est daté de 1690. Le Roi était incapable de faire des libéralités aux colonies, en ce moment.

L'abbé Cavalier essaie alors de fréter un vaisseau, mais sans succès.

A bout d'expédients, il ne lui reste plus qu'à retourner à Rouen, où il s'emploie à réparer les débris de ses affaires que ses longues absences avaient mises dans un triste état. Et M. Tronson de conclure: « Il est fâcheux de voir un si bon ouvrier passer ainsi une partie de sa vie dans ces sortes d'embarras ».

Il n'avait alors que 54 ans; or, nous savons qu'il vécut en-

core longtemps. Qu'advint-il de lui dans la suite? Le bon supérieur de Saint-Sulpice lui avait écrit à son retour en France: « Nous nous joindrons de coeur à vous pour remercier Dieu de la singulière protection qu'il vous a donnée et qui doit bien vous obliger à vivre dans un grand abandon de la Province et à consacrer à son service le reste de vos jours ». Espérons qu'il suivit le conseil.

Il mourut après 1720, — il avait donc 84 ans, — chez une de ses nièces, peut-être chez cette dame Leforestier (née Madeleine Cavalier) qui possédait encore, en 1756, les papiers de LaSalle.

Dans sa retraite, il put apprendre qu'en 1689, avait été massacrée la petite colonie du Camp Saint-Louis de la Rivière-aux-Boeufs (Lavaca); que le ministre Ponchartrain, en 1698, envoyait LeMoynes d'Iberville reconnaître les bouches du Mississipi et reprendre l'exploration manquée. Il vécut assez longtemps pour savoir qu'Iberville avait fondé la ville de Mobile, et que, sous le gouvernement de LeMoynes de Bienville, la Nouvelle-Orléans était née.

La Louisiane était devenue une grande réalité.

* * *

Saint-Sulpice ne se désintéressa pas complètement de cette lointaine mission. En 1699, M. de Montigny, prêtre de la communauté de M. Tronson, évangélisera, sur la demande de Mgr de Saint-Vallier, le pays des Illinois et la Louisiane. En 1738, M. Deperet, sulpicien de Montréal, accompagnera le corps expéditionnaire envoyé du Canada à LeMoynes de Bienville, à la Nouvelle-Orléans.

Il est vrai que, après lui, il faudra attendre bien des années avant de revoir des Sulpiciens dans les lieux parcourus par MM.

Chefdeville, d'Esmanville et Jean Cavelier. Ce n'est qu'à la fin du XVIIIe siècle, et au commencement du XIXe, que Saint-Sulpice, ayant essaimé à Baltimore, enverra ses fils travailler dans ces lointaines régions. Quelques-uns devinrent évêques et occupèrent les sièges de Natchez, de Saint-Louis, de Vincennes, de Bardstown: ce sont les Chanche, les Dubourg, les Flaget, les Bruté de Rémur.

Songèrent-ils alors qu'ils marchaient sur les traces de leur confrère Jean Cavelier? Quant à nous, après 250 ans, nous ne pouvons l'oublier. Au bord de la rivière Garcitas comme à Navasota, son souvenir nous sera présent. Quels qu'aient été ses défauts de caractère, quels qu'aient été ses *faibles*, il nous a laissé un grand exemple de dévouement fraternel, de pardon magnanime, de hardiesse et de courage.

LA VRAIE GRANDEUR DU PÈRE MARQUETTE

par le

Révérend Père LEON POULIOT, s.j.

Peu d'hommes jouissent en Amérique, aux Etats-Unis surtout, d'une célébrité comparable à celle du P. Marquette. Humble jésuite d'origine française et mort à 38 ans, il a sa statue au Capitole de Washington; cités, rivière, université, diocèse, produits de toute sorte nous ont transmis son nom et le transmettront aux générations à venir. Entre tant de missionnaires qui ont contribué à donner au Nouveau-Monde une âme belle et fière et qui, après plus de deux siècles, nous apparaissent comme des géants dans le domaine de l'apostolat, comme la fine fleur de la France du XVIIe siècle, dans le domaine de l'esprit, Marquette se détache, inoublié et inoubliable. D'où lui vient cette gloire? Comment ce religieux, tout entier au service de Dieu et au salut des âmes, a-t-il pu à ce point frapper les imaginations, forcer l'admiration, bien plus la reconnaissance des hommes et mériter une survie qu'il n'a jamais recherchée? C'est que son nom reste attaché à l'une des expéditions les plus glorieuses du

1. Mémoire présenté au Congrès d'histoire franco-louisianaise, lors de sa quatrième séance tenue dans la salle Marquette de l'Université Loyola, à la Nouvelle Orléans, le 30 mars 1937.

XVII^e siècle colonial français: la découverte du Mississipi¹ Non seulement il fait partie de l'expédition, mais, par suite de l'accident survenu à Jolliet près de Montréal, en 1674², c'est au P. Marquette surtout que nous devons le récit détaillé de la découverte: circonstance qui explique, pour une large part du moins, la gloire du jésuite auprès des hommes; elles n'ajoute rien, croyons-nous, à sa véritable grandeur.

Jacques Marquette a 17 ans quand, en 1654, il entre au noviciat des Jésuites de Nancy. Sa première formation religieuse achevée, il enseigne pendant sept ans dans les différents collèges de la Province de Champagne, non sans se livrer par surcroît à l'étude de la théologie.

A l'heure où il va quitter l'enseignement pour redevenir élève et se préparer par les disciplines ecclésiastiques aux joies de la prêtrise, il rappelle à son Général que, sept ans déjà

1. En parlant de la « découverte du Mississipi », nous nous plaçons au seul point de vue français. Depuis plus d'un siècle, les Espagnols connaissaient le bas du grand fleuve et y avaient des établissements.

2. Texte de la lettre adressée par Jolliet à Frontenac, le 10 octobre 1674, dans HARRISSE: « Notes pour servir... ». Nous en extrayons ce qui suit: « Il n'y a pas longtemps que je suis de Retour de mon voyage de la mer du Sud, jay eu du bonheur pendant tout ce temps là, mais en m'en Reuenant, estant prest de débarquer au Mont Royal, mon canot tourna et je perdis deux hommes et ma cassette ou estoient tous les papiers et mon journal avec quelques raretez de ces pays si éloignez— Jay beaucoup de regret d'un petit Esclaue de dix ans qui mavoit esté donné en présent. Il estoit doué dun bon naturel, plain D'esprit, diligent et obéissant, il s'expliquoit en françois commençoit à lire et à escrire.

« Je fus sauué apres (avoir) esté 4 heures dans l'eau, ayant perdu la ueue et la connoissance, par des pescheurs qui nalloient jamais dans cet endroit, et qui ny auroient pas esté, si la sainte Vierge ne mavoit pas obtenu cette grace de Dieu qui arresta le cours de la nature pour me faire tirer de la mort.

« Sans le naufrage uostre grandeur auroit Receu une relation assez curieuse mais il ne mest rien resté que la vie ».

écoulés, il a demandé l'apostolat des missions³. Tenace en ses desseins, il revient à la charge, et fort de l'appui de son Provincial, il demande qu'on le laisse partir tout de suite: il ne se sent ni goût, ni aptitude pour les sciences dites spéculatives et il ne voit pas bien quelle en est l'utilité pour un missionnaire⁴. Opinion personnelle qui cadre mal avec l'attitude de l'Eglise et la pratique de la Compagnie de Jésus. Car dans le difficile combat des missions, ce qu'il faut ce sont des soldats bien armés, des prêtres qui, à une vie surnaturelle intense, joignent une connaissance sérieuse de la théologie dogmatique et morale, de « la vérité qui rend les hommes libres ». Opinion personnelle inexacte, disons-nous, mais qui n'a besoin chez Marquette que d'un léger correctif. Avant la fin de sa première année de théologie, il est ordonné prêtre, et c'est dans toute la ferveur de son sacerdoce récent qu'il arrive à Québec le 20 septembre 1666. A peine est-il remis des fatigues du voyage que le 10 octobre, il « monte aux Trois-Rivières pour estre escolier du P. Druilletes en la langue montagnaise⁵ ».

Deux ans plus tard, on l'envoie à la mission du St-Esprit, chez les Outaouais des grands Lacs. Il est, dans la même région, missionnaire à Michillimakinac, quand, le 8 décembre 1672, il voit arriver Louis Jolliet, muni d'une commission officielle pour aller « à la découverte de la mer du Sud ». Les deux explorateurs n'ont pas tout à fait le même but: ce qui domine

3. Cette lettre de Marquette au T. R. P. Général semble aujourd'hui perdue. La réponse du T. R. P. Oliva, en date du 4 février 1659 nous a été conservée. Cf. Garraghan, « Some hitherto unpublished Marquettiana », dans « Mid-America », janvier 1936, p. 3.

4. Garraghan, *Archivum Historicum Societatis Iesu*, 1935, 284-285. Traduction anglaise de cette lettre de Marquette, dans *Mid-America*, loc. cit. p. 4; traduction française dans *Bull. des Rech. hist.*, mai 1937.

5. *Journal des Jésuites*, Thwaites, L, 202.

chez Jolliet, c'est le désir d'étendre plus loin le nom de la France, chez Marquette, le désir d'étendre plus loin le nom de Dieu. Mais ils s'entendent parfaitement; ils dressent, pendant l'hiver, le plan de leur expédition, et, le 17 mai 1673, ils partent vers l'inconnu. Un mois plus tard, ils sont au grand fleuve. Ils le descendent, en se permettant de visiter les nations qu'ils rencontrent. Et c'est là que se place cette parole que nous a conservée Marquette, parole si belle et si grande en sa simplicité: « Que le soleil est beau, Français, quant tu nous viens visiter! » Et ils vont jusqu'au moment où par prudence, par crainte de l'Espagnol qui n'est pas loin, qui peut les faire captifs, ruiner à jamais leurs plus légitimes espérances, ils décident de revenir sur leurs pas. Le printemps suivant, pendant que Jolliet revient à Québec, emportant la carte des pays parcourus et son journal de voyage, Marquette continue à se dévouer auprès de ses Indiens. La grande expédition, sans doute, l'a abattu, brisé. Il n'en attend pas moins avec impatience un ordre de son Supérieur, l'ordre qui lui permettra d'aller fonder la mission des Illinois. Déjà il leur a promis qu'on ne les abandonnerait pas, qu'on reviendrait afin de leur apprendre à connaître, à aimer « celui qui règne dans les cieus et de qui relèvent tous les empires ». Il repart donc en octobre; mais il est encore loin du but quand la maladie le force à s'arrêter pour l'hiver. Au printemps de 1675, il parvient, non sans peine, aux Illinois. Il y prêche son Dieu dans les cabanes, sur les places publiques, il en parle avec amour et il le fait aimer; il y célèbre le Saint Sacrifice de la messe dans un décor qu'il a rehaussé par des images de la vierge. Mais la maladie ne le quitte pas, il faut revenir. Et sur le chemin du retour, le 18 mai 1675, loin de sa mission, dans la solitude, sans autres

témoins que ses compagnons de voyage⁶, il meurt. Inconsolables, mais fidèles aux volontés du missionnaire, ses amis l'enterrent à l'endroit qu'il avait indiqué et selon le rit qu'il avait prescrit: ils plantent sur son tombeau une grande croix. Lui, il peut disparaître, reposer en terre dans un pays inconnu; la croix, dont il a connu les douceurs, règnera sur ces vastes territoires qu'il a tant aimés. Mais il a beau désirer l'oubli, le demander comme une grâce et prendre les moyens de l'obtenir, un Marquette ne meurt jamais tout entier. Deux ans plus tard, durée immense quand on songe à la rapidité avec laquelle nous oublions nos morts, ses fidèles, humbles enfants des bois, viennent en triomphe chercher son corps pour le placer dans leur chapelle. Cette chapelle disparaîtra, et pendant près de deux siècles, on en ignorera jusqu'au site. Mais personne n'oubliera Marquette. Et c'est un nouveau triomphe quand, en 1877, on retrouve les restes de celui qui fut, on peut le dire sans crainte, le François-Xavier de l'Amérique.

LA DECOUVERTE DU MISSISSIPI

Longtemps on a disputé sur le mérite qui lui revient dans la découverte du Mississipi. Il n'y a plus lieu de le faire aujourd'hui: il suffit de lire les documents sans passion pour distinguer ce qui lui appartient de ce qui ne lui appartient pas⁷.

Si l'on en croit un auteur qui n'a pas d'amitié particulière pour la Compagnie de Jésus, M. Henri Harrisse, ce furent les

6. Pierre Porteret et Jacques Largilier dit le Castor. Ce dernier se fit jésuite vers 1690 et mourut à Kaskaskia en 1714. Cf. Melançon, Liste des Missionnaires, 45.

7. C'est surtout à M. Ernest Gagnon, dans son « Louis Jolliet » que revient le mérite d'avoir fait la lumière sur ce point.

Jésuites qui eurent les premiers l'idée d'exploiter les régions lointaines du Mississipi⁸. Il en est question dans les Relations de 1640, de 1660, de 1667. En 1670, le P. Dablon informe le Général qu'on espère tenter le voyage l'année suivante. On ne le fit pas. Mais, le 2 novembre 1672, Frontenac écrit au Ministre: « Il a aussi été jugé expédient pour le service d'envoyer le Sr Joliet à la découverte de la mer du Sud, par le pays des Maskoutins, et la grande rivière qu'ils appellent le Michissipi qu'on croit se décharger dans la mer de Californie »⁹. Dans ce document officiel, pas un mot des Jésuites. Qu'ils aient eu part à l'affaire, la chose ne fait pas de doute. C'est bien ce que nous apprend Marquette quand il écrit que Jolliet est venu à Michillimakinac » pour faire avec moi cette découverte¹⁰ » Connaissant mal les susceptibilités de Frontenac, préoccupé avant tout de la gloire de Dieu, non de sa propre renommée, Marquette ne s'inquiète pas du fait qu'il n'a pas, lui, de commission officielle. Mais il est trop clair que Jolliet n'a pu ainsi se l'adjoindre, l'associer à son oeuvre sans le consentement de Frontenac. D'ailleurs, nous avons sur ce point le témoignage assez explicite du P. Dablon, Supérieur des Jésuites à Québec, au moment même où Jolliet reçoit sa mission. Annonçant l'expédition et faisant de Louis Jolliet un éloge bien mérité, le Supérieur des Jésuites ajoute que Frontenac et Talon étaient « bien aises que le P. Marquette fût de la partie¹¹ ». Témoignage qui rend compte du silence de Frontenac dans sa correspondance officielle et de la présence de Marquette aux côtés de Jolliet. Nous dirons donc que le

8. « Notes pour servir... 121 et ss.

9. Rapp. de l'Archiviste de la Province de Québec pour 1926-1927, p, 18.

10. Relations des Jésuites, Thwaites, LIX, 88.

11. Idid. 86-88.

mérite officiel revient à celui qui avait mission du gouverneur pour explorer ces régions, à Louis Jolliet. Mais reconnaissons tout de suite qu'il n'y eut jamais de rivalité entre ces deux hommes; au contraire, ils nous ont laissé le plus parfait exemple de collaboration. Si Jolliet n'était pas venu, Marquette serait-il parti vers les régions lointaines? Et si Jolliet n'avait pas rencontré Marquette qui lui fut souverainement utile tant dans la préparation du voyage que pendant l'expédition, aurait-il découvert le Mississipi? Nous ne le savons pas et nous ne le saurons probablement jamais. En tout cas, il nous paraîtrait injuste de refuser à Jolliet un honneur qui lui appartient. Il suffit de lire le Récit de Marquette pour constater que, s'il n'est pas insensible à ce qui fait la gloire de son compagnon, sa joie à lui, c'est d'avoir rencontré des peuplades jusqu'ici inconnues et infidèles et d'y avoir jeté une semence d'Évangile.

L'APOTRE

Car, remarquons-le bien, ce voyage en des pays lointains et inconnus ne brise en rien l'unité si parfaite de la vie du P. Marquette. Il en est plutôt le sublime couronnement; couronnement, dont il ne tire pas le moindre orgueil. Après comme avant l'expédition, il est tout entier au service de ses pauvres Indiens. Et pour avoir vu des contrées nouvelles, des peuplades inconnues, mais rachetées comme nous par le sang du Christ, il revient avec une âme plus grande dans un corps plus débile.

Il ne lui suffit pas d'avoir ouvert la porte de cet Occident dont on soupçonnait seulement jusqu'ici toutes les possibilités d'apostolat. S'il écrit le récit de son voyage, c'est qu'il veut être utile à ses successeurs; il fait partie d'une équipe, dans laquelle les deniers venus doivent profiter des expériences déjà acquises, afin d'aller plus loin, de monter plus haut toujours.

De plus, ces découvertes imposent des obligations nouvelles à l'Eglise, à la Compagnie de Jésus, ordre missionnaire. Marquette ne se dérobe pas à la tâche: il nous laisse un dernier exemple et c'est un exemple héroïque. Souffrant d'un mal dont il ne guérira pas, il se met en route vers le pays des Illinois; il achètera par d'intolérables douleurs jusqu'à la joie d'évangéliser le premier des régions qu'aucun prêtre n'a encore visitées. Mais telle est la Providence de Dieu: plus grandes sont les souffrances et plus grande est la joie. A tel point qu'il a déjà sa récompense et ne reviendra pas au poste d'où il est parti. Mais a-t-il besoin de revenir? Non! qu'on le mette en terre à l'endroit même où il mourra. Il peut disparaître, sa course est achevée; on peut ignorer son nom. Ce qui reste, et cela ne suffit-il pas? c'est la Croix qui s'élève sur son tombeau et qui, par lui, domine désormais tout un pays.

On n'arrive pas du premier coup à de pareils sommets. Et si l'amour de Dieu dont l'amour des âmes n'est que la plus éclatante manifestation, fait toute l'unité dans la vie de Marquette, il faut bien remarquer qu'il y a chez lui progrès constant dans cette unité. Assistons donc à ce progrès.

C'est l'attrait des missions qui l'a porté vers la Compagnie de Jésus. Aussi il ne tarde pas à demander cet apostolat. Quelle fut la réponse du Général des Jésuites? Celle de la sagesse: faites vos études théologiques d'abord. Or il se trouve que sept années de vie active en divers collèges, dans cette France brillante du XVIIe siècle, où la Compagnie de Jésus jouait un rôle de premier plan, n'ont rien enlevé à l'ardeur de Marquette. Que dis-je? elles y ont ajouté deux éléments de perfection. Naguère, il avait demandé telle mission en particulier, celle des Indes; aujourd'hui, plus détaché de sa volonté propre, il laisse à son Supérieur de choisir. Ecoutons-le:

« *Addo praeterea me olim ad Indias propensioarem, nunc ad omnes omnino regiones quo P.V. annuerit paratissimum esse*¹² ». De plus, il veut partir tout de suite, avant même d'avoir commencé sa théologie. Pareille demande d'exception à une loi générale, pareil désir de voir corriger la décision portée autrefois par un prédécesseur pouvaient-elles étonner le T. R. P. Oliva? Non, car si audacieuse que fût la lettre, elle avait la pleine approbation du Provincial de Champagne, supérieur immédiat de Marquette; et voilà qui nous en dit long sur le caractère et le mérite du jeune jésuite.

L'année de théologie qu'on lui a imposée, les circonstances de son ordination sacerdotale ne nous sont pas connues avec la dernière précision. Mais c'est le même Marquette que nous retrouvons à La Rochelle, le 31 mai 1666. A l'heure où il va quitter la France, il sait sans aucun doute ce qu'il va quitter; mais il le sait pour l'oublier. De tout son être et avec l'âme qu'on lui connaît, il est tendu vers la prochaine réalisation d'un rêve si amoureusement et si passionnément caressé. Tout ce qui nous reste de lui à cette époque, c'est une lettre, une lettre d'action de grâces. Il écrit donc au Général des Jésuites: « Jusqu'ici j'étais indifférent à toute mission; mais vous avez parlé, vous me destinez au Canada, et c'est là que je me porte avec tout mon coeur. Les dangers provenant des Anglais ou des Turcs, pirates de la mer, ne m'inquiètent pas. C'est la Sainte Vierge qui me protège et me guide. Avec votre bénédiction, je ne demande qu'une chose: celle de me déclarer toujours, soit en Afrique, soit en Angleterre, soit dans les déserts les plus reculés du Nouveau-Monde, un véritable enfant de la Compagnie, de ne jamais souiller d'une tache quelconque une si bonne Mère¹³ ».

12. Garraghan, Arch. Hist. Soc. Jesu, 1935, 284.

13. Idid. 286.

Sublime beauté d'une âme aimée de Dieu, admirée de la postérité, moins connue peut-être des contemporains. Le Supérieur des Jésuites de Québec connaît-il son trésor, quand il écrit simplement à la date du 10 octobre: « Le P. Jacques Marquette monte aux Trois-Rivières pour estre escolier du P. Druilletes en la langue montagnaise¹⁴ ».

Merveilleux « escolier », qu'on enverra en 1668 à la mission des Outaouais, sur les grands Lacs. Ses débuts en ces régions nous sont connus par une lettre qu'il adressa au Supérieur des Jésuites de Québec. On y trouve toutes les qualités d'un homme d'ordre, industrieux, aimant, mais avant tout profondément surnaturel. « Je suis obligé, écrit-il, de rendre compte à V. R. de l'état de la Mission du saint Esprit aux Outaouais, selon l'ordre que j'en ai reçu d'Elle, et nouvellement encore du Père Dablon, depuis mon arrivée icy, après une navigation d'un mois dans la neige et dans les glaces qui nous ont fermé le passage et dans les dangers de mort presque continuels¹⁵ ».

Déjà, il possède à merveille la géographie de ses missions, la psychologie de ses peuples. Les Hurons, au nombre d'environ 400, ont un christianisme affadi. Auprès des chefs venus le voir, il s'excuse d'abord de ne pas bien savoir la langue. Et comme il n'est pas de ces missionnaires enthousiastes, trop enclins à blâmer leurs prédécesseurs, à croire que tout commence avec eux, il leur répète ce qu'il tient du P. Allouez: les Hurons ne méritent pas qu'on s'occupe d'eux. Paroles dures dans la bouche d'un nouveau venu et qui s'exprime fort mal. Mais voyez aussitôt l'effet:

« Ils m'avouèrent qu'ils méritaient bien cette punition; et

14. Journal des Jésuites, Thwaites, L, 202.

15. Relations des Jésuites, Thwaites, LIV, 168.

depuis, durant l'Hyver ils en ont parlé, et ont résolu de mieux faire ainsi qu'ils me l'ont témoigné ».

Les Outaouais Sinagaux sont attachés aux jongleries, superbes, sans esprit. Le P. Marquette en est attristé; mais si ardent que soit son zèle, il est avant tout éclairé. Ce ne sont pas seulement des baptisés, mais des chrétiens, des élus qu'il veut: « Je n'en ay pas seulement voulu baptiser les enfants qui se portaient bien, et qui semblaient pouvoir échapper, me contentant d'être aux aguets pour les malades ». Marquette est tout entier dans ce trait: il n'est pas l'homme de la quantité, mais de la qualité. Conformément à une maxime de son Père, saint Ignace de Loyola, il se dépense comme si tout dépendait de lui et il n'attend rien que de la grâce de Dieu. Encourageant et doux aux hommes de bien, il est énergique contre le mal. Et, tels les chrétiens des premiers siècles, ce qu'il ne peut empêcher, il s'efforce du moins de le corriger. « Les Payens ne font pas de festin sans sacrifice et nous avons de la peine de les empêcher; les chrétiens à présent ont changé ces façons d'agir; et pour l'obtenir plus facilement, je garde un peu de leur coutume, et j'en ôte tout ce qui est de mal ».

Un pareil ministère, on le conçoit, ne va pas sans souffrances: souffrances physiques, souffrances, combien plus grandes! d'une âme délicate et si fortement attachée au vrai culte du vrai Dieu. Mais les souffrances sont nécessaires: « Il ne faut point espérer de pouvoir fuir les Croix dans toutes nos Missions; et le meilleur moyen d'y vivre content, est de ne les point craindre et d'attendre de la bonté de Dieu, dans la jouissance des petites, d'en avoir de beaucoup plus grandes ».

Est-ce par hasard que cette réflexion se trouve au beau milieu d'un développement sur les Illinois, « brebis égarées qu'il faut aller chercher parmi les broussailles et les bois, puisque principalement elles crient si fort qu'on les aille retirer de la gueule du

Loup? » Non. Ces petites croix, préparation à de plus grandes, c'est la vie ordinaire de Marquette, préface des dangers plus nombreux du grand voyage. Il a la foi des saints: il sait qu'il ira un jour vers ces « brebis égarées ». Il veut faciliter la décision de son Supérieur, faire tomber les obstacles, contre lesquels, dans une prudence exagérée, les pères protègent parfois leurs enfants. Et c'est dans le même esprit que déjà il se procure le plus de connaissances possibles sur ces pays inconnus, qu'il en apprend la langue.

L'arrivée de Jolliet, le huit décembre, fête de l'Immaculée-Conception, si chère au P. Marquette, est un gage assuré de succès. Raison de plus pour tout préparer avec soin: « Et parce que nous allions chercher des pays inconnus, nous apportâmes toutes les précautions que nous pûmes, afin que si notre expédition était hasardeuse, elle ne fut pas téméraire¹⁶ ».

Peu de temps après leur départ, ils sont au pays de la « Folle Avoine ». Les indigènes mettent tout en oeuvre pour les détourner de leur projet, mais en vain. Bientôt les guides qu'ils avaient empruntés reviennent, et voilà nos voyageurs seuls dans l'immensité. Le P. Marquette écrit avec émotion: « Nous quittons donc les eaux qui vont jusqu'à Québec, à quatre ou cinq cents lieues d'ici, pour prendre celles qui nous conduiront désormais dans les terres étrangères. Avant de nous embarquer, nous commençons tous ensemble une nouvelle dévotion à la Sainte Vierge Immaculée, que nous pratiquons tous les jours pour mettre sous sa protection et nos personnes et le succès de notre voyage; et après nous être encouragés les uns les autres, nous montons en canots¹⁷ ».

Puis ce sont des hasards, des angoisses, des souffrances qui ne nous sont pas connues et qui dans l'âme même de Marquette

16. Idid. Thwaites, LIX, 90.

17 Idid. 106.

disparurent bientôt devant une joie plus grande: joie d'être fidèle à la Vierge, fidèle à sa promesse et de donner au grand fleuve le nom qu'il porte encore sur sa carte: Rivière de la Conception.

Mais déjà nous avons raconté la découverte du Mississipi. Il n'y a pas lieu d'y revenir. Contentons-nous de rappeler en quoi consiste la vraie grandeur du P. Marquette. Un de ses contemporains, un de ses confrères qui l'a le plus aimé, nous apprend qu'il avait un culte tout spécial pour le grand apôtre des Indes, saint François-Xavier¹⁸. Sa vraie grandeur, c'est d'avoir mérité de lui ressembler comme un frère. Dans des circonstances moins éclatantes aux yeux des hommes, mais sur un champ aussi vaste, il s'est dépensé avec le même zèle pour le même idéal. Après l'avoir imité dans sa vie, il l'imite jusque dans la mort. Car il meurt dans la solitude, loin des siens, à l'âge où d'autres commencent à peine leur carrière. Pourtant, son oeuvre est immense et, après trois siècles, nous en goûtons chaque jour les bienfaits. Et pour qu'à son endroit, nous ne tombions pas dans ce péché d'ingratitude et d'oubli qui nous est si facile, Dieu même, pourrait-on dire, s'est mis de la partie. Il a permis que la légende s'attachât à son nom, que, pendant un temps, on lui attribuât exclusivement un mérite qui ne lui appartient pas tout entier. En faisant la lumière sur ce point, on a, pour ainsi dire, redécouvert l'homme qui fut tant aimé de ceux qu'il aima. Et pour peu qu'on revienne à ses écrits, on le redécouvre encore aujourd'hui; on y retrouve cette âme si grande, si pure, si belle et avec laquelle, loin des misères de ce monde, il fait si bon de vivre.

18. de Rochemonteix, « Les Jésuites et la Nouvelle-France » III,597-605: « Mors P. Jacobi Marquette », par le P. Choleneç.

LEMOYNE D'IBERVILLE (1)

par

Monsieur AEGIDIUS FAUTEUX

Président de la Société historique de Montréal

**Monsieur le président,
Mesdames et Messieurs,**

S'il y avait quelqu'un dont le souvenir méritait d'être évoqué en cette circonstance, après celui de Cavelier de La Salle, c'était bien Pierre Lemoyne d'Iberville.

A quoi en effet aurait abouti, sans cet autre prodigieux Normand, l'effort tenté du côté du golfe du Mexique par le grand explorateur rouennais? Sans doute il eût continué de vivre dans la mémoire des hommes comme un exemple d'héroïsme incomparable, mais, en fait, il serait resté stérile, pour la France du moins. J'entends par là qu'un autre peuple, parmi ceux dont l'ambition s'annonçait déjà, aurait fatalement fini par arracher au Mississipi son suprême secret et aurait pris définitivement possession de ses bords. Alors ce n'eût plus été la Louisiane tant rêvée par La Salle, et rien n'eût plus donné sa raison d'être au pèlerinage émouvant que nous accomplissons en ce moment dans une ancienne terre française. Heureusement la France était, en

1. Mémoire présenté au Congrès d'histoire franco-louisianaise, lors de sa quatrième séance tenue à l'Université Loyola de la Nouvelle Orléans, le 30 mars 1937.

ce temps-là plus que jamais, fertile en héros et elle ne devait attendre que quelques années pour qu'Iberville, un autre de ses fils, ramassât le flambeau arraché aux mains de La Salle par un traîtreux assassinat et, pareil au coureur de Lucrèce, le portât enfin triomphalement jusqu'au bout de la carrière.

D'autres viennent de vous dire en termes magnifiques ce que fut Cavalier de La Salle, l'homme à la volonté de fer et le découvreur génial; permettez que je vous retrace à mon tour, quoique hélas! avec moins d'autorité, l'existence également noble et également héroïque de son glorieux continuateur, le chevalier d'Iberville.

A peu près tous les dictionnaires biographiques français qui se sont évidemment copiés les uns les autres avec un magnifique ensemble, depuis la Biographie générale de Didot jusqu'au Larousse actuel, font naître Iberville en 1642, l'année même de la fondation de Montréal. C'est vieillir injustement de 19 ans le vaillant guerrier qui n'était pas encore entré dans sa majorité lorsque, en 1686, il cueillait les uns après les autres les forts ennemis de la Baie d'Hudson et s'annonçait déjà comme le terreur de l'Anglais.

Celui qui devait un jour fonder la Louisiane naquit le 19 juillet 1661, à Ville Marie, aujourd'hui Montréal, mais qui n'était alors qu'une petite bourgade de quelques cents habitants. A ce moment son père n'était que Charles Lemoyne, le plus valeureux défenseur de la colonie naissante, et sept ans devaient se passer encore avant que le roi, s'appropriant d'avance la pensée de Voltaire:

Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux,
ne s'honorât surtout lui-même en inscrivant enfin au catalogue de la noblesse ce fils d'un simple hôtelier de Dieppe, qui, plus que bien d'autres fiers seigneurs, avait vraiment en lui le coeur d'un preux.

Mais si cette reconnaissance était déjà abondamment justifiée par les exploits de l'anobli lui-même, combien plus devait-elle l'être encore par ceux de ses fils. Entre tous les héros issus de notre sol même et, grâce à Dieu, ils sont en nombre, il n'y en a pas dont les noms aient une plus fière tournure et résonnent avec plus d'éclat dans l'histoire de l'Amérique française que ceux des Longueuil, des Sainte-Hélène, des Iberville, des Maricourt, des Chateauguay et des Bienville. Tous frères, ils ont rivalisé d'héroïsme et de dévouement et ce n'est pas sans raison qu'on les a appelés les Machabées de la Nouvelle France. Quoiqu'en dise un historien qui s'est dernièrement avisé de trouver impropre cette appellation, ils s'apparentent bien par le coeur et par l'âme avec les héros du livre sacré, car, en exposant journallement leur vie dans les plus périlleux combats, ils servaient autant la civilisation chrétienne que leur propre patrie. A la vérité ils furent onze au lieu de sept, mais, si l'on s'est habitué à les comparer aux Machabées de la tribu de Juda, c'est qu'ils ne furent jamais plus que sept à combattre en un même temps, trois d'entre eux étant morts au champ d'honneur avant que les plus jeunes eussent eu le temps d'entrer à leur tour dans l'arène.

Mais nous n'avons à nous occuper pour le moment que du chevalier d'Iberville, l'étoile incontestablement la plus brillante de cette incomparable pléiade.

Quelle fut l'enfance de ce troisième des fils de Charles Lemoyne de Longueuil et comment fut-il préparé à l'existence si extraordinairement aventureuse qui lui était réservée? Il serait, non seulement intéressant, mais important de le savoir, car nous n'en connaissons que mieux les divers éléments qui ont constitué sa remarquable personnalité. Malheureusement aucun document n'est parvenu jusqu'à nous qui renseigne en quelque façon que ce soit sur l'enfance et même sur l'adolescence de Pierre Lemoyne d'Iberville. Nous ne pouvons sur ce point que

nous livrer à des conjectures d'ailleurs extrêmement plausibles. Lorsqu'il vint au monde en 1661, il n'y avait guère qu'un an que Dollard et ses seize compagnons avaient péri jusqu'au dernier près du Long Sault pour le salut de sa bourgade natale, et, pendant plusieurs années encore, malgré ce sacrifice inoui, les Iroquois devaient continuer à décimer la colonie par leurs incurSIONS traîtresses. Ce fut un temps où l'héroïsme était presque nécessairement comme la monnaie de l'existence quotidienne dans Ville-Marie et l'on peut aisément imaginer de quelle impatience frémissait le petit Pierre Lemoyne lorsqu'il se voyait empêché par son âge trop tendre de suivre ses aînés volant dans une alerte soudaine à la rencontre de l'Iroquois détesté. Dans une semblable atmosphère et avec les leçons d'un père qui était lui-même un héros, comment pouvait-il ne pas apprendre rapidement à mépriser le danger, et même la mort? Aussi sommes-nous en droit de penser qu'à quinze ou seize ans, son corps étant déjà rendu robuste par la rude vie du temps, il se joignait volontiers aux défenseurs de Ville-Marie lorsque l'occasion le requérait et payait courageusement de sa personne contre l'Iroquois. Nous pouvons même présumer que dès ce jeune âge il accompagna plus d'une fois son père dans quelque-une de ses périlleuses expéditions en pays sauvage.

Quelques biographes veulent qu'Iberville ait été envoyé à l'âge de 14 ans par ses parents en France et y ait été reçu garde-marine. C'est une erreur manifeste, la première école des gardes-marine n'ayant été établie à Rochefort que plusieurs années après. A la vérité Lemoyne d'Iberville ne fut jamais garde-marine. Il était déjà capitaine de frégate lorsque les premiers Canadiens de naissance furent admis dans ce corps et aucun de ses authentiques états de services n'indique qu'il y ait lui-même appartenu. Mais il peut et il doit avoir été marin de très bonne heure. Le *Journal du chevalier de Troyes* nous le montre comme le plus

habile canotier de l'expédition de la Baie d'Hudson en 1686 et seule une longue familiarité avec nos rapides et nos rivières peut expliquer la dextérité merveilleuse dont il fit preuve en cette occasion. Mais tous les Canadiens étaient alors plus ou moins canotiers.

D'Iberville avait nourri très tôt une ambition plus grande. Ce qu'il rêvait c'était d'avoir sous ses pieds non pas seulement la mince écorce d'un canot, mais la ferme planche d'un navire; ce qu'il fallait pour satisfaire sa frémissante audace, ce n'était pas seulement nos rivières, toutes majestueuses qu'elles fussent, mais la vaste mer avec ses horizons immenses. Et en effet, alors que tout dans son entourage aurait paru le prédisposer à être plutôt soldat, comme la plupart de ses frères qui se sont surtout distingués sur terre, il entendit l'irrésistible appel des vieux Vikings normands dont l'âme revivait en lui par un atavisme fatal et choisit d'être homme de mer.

D'Iberville a du commencer de naviguer au long cours lorsqu'il avait vingt ans, peut-être même un peu plus tôt. C'est du moins ce qui ressort du témoignage de M. de la Barre qui, dès 1683, lorsqu'il l'envoie porter les dépêches de la colonie à la cour, le présente au ministère en ces termes: « C'est un jeune homme qui entend fort bien la mer, sait cette rivière (du Saint-Laurent) admirablement, a mené et ramené déjà plusieurs navires de France; je vous supplie de le faire enseigne de marine, car il pourra fort bien servir ».

Comme il devait probablement s'y attendre, d'Iberville n'obtint pas à ce moment le grade désiré. L'esprit métropolitain qui régnait alors en France plus que jamais commandait de tenir les coloniaux à distance autant que possible et la même cour, qui, quelques années plus tard, après l'avoir mieux connu, devait permettre à Iberville de brûler les étapes, ne voyait pas encore de raison d'accorder un pareil avancement à un jeune

homme de 22 ans dont on lui disait, il est vrai, beaucoup de bien, mais qui ne donnait après tout que des promesses.

Mais l'occasion allait bientôt être donnée au jeune Canadien de réaliser, et même au delà, les promesses faites en son nom. Ce fut en 1686 lorsqu'il fut chargé d'accompagner M. de Troyes à la Baie d'Hudson, en qualité de lieutenant en second, à la suite de Lemoyne de Ste-Hélène son aîné. Je ne referai pas ici le récit de cette épique randonnée, l'une des plus prodigieuses que l'on puisse imaginer tant au point de vue témérité qu'au point de vue endurance. Chacun sait comment, après un voyage de près de 3 mois à travers un pays semé de fondrières et coupé de rapides extrêmement dangereux dans une saison particulièrement inclemente, les Canadiens de M. de Troyes s'emparèrent en quelques jours de tous les forts anglais aux environs de la Baie James. Chacun sait surtout quelle valeur y déploya personnellement Iberville toujours le premier à l'attaque, forcé même quelquefois de chamoier seul de l'épée contre toute une troupe ennemie pour avoir devancé les siens de trop loin. Qu'il me suffise de rappeler ce qu'écrivait en ce temps-là le R. P. Silvy à propos de Sainte-Hélène et d'Iberville dans une lettre à Mgr de Saint-Vallier: « Ces deux généreux frères se sont merveilleusement signalés et les sauvages qui ont su ce qu'on a fait en si peu de temps et avec si peu de carnage, en sont si frappés qu'ils ne cesseront jamais d'en parler partout où ils se trouvent ».

Mais il n'y eut pas que les sauvages qui s'écrièrent d'admiration à la suite des exploits d'Iberville. Dans une de ses dépêches à la Cour de novembre 1689, le comte de Frontenac lui-même écrivait ce qui suit: « La Compagnie du Nord a fait aussi des merveilles et le sieur d'Iberville qui commandait à la Baie d'Hudson y a fait des prises considérables et d'une manière fort extraordinaire ». Ce dernier mot à lui seul donne mieux qu'un long commentaire la mesure de l'impression causée en Nou-

velle-France par les exploits d'Iberville. Pour avoir étonné le célèbre gouverneur lui-même, un juge autorisé, mais particulièrement difficile en matière de guerre, il faut que ces exploits aient été d'un ordre vraiment supérieur.

Quelque temps auparavant, en 1687, M. de Comporté, un des directeurs de cette même compagnie du Nord dont parle Frontenac, avait cru pouvoir traduire ainsi dans une lettre à M. Cabart de Villermont l'opinion commune des gens de la colonie sur le chevalier d'Iberville à la gloire alors naissante: « C'est un gentilhomme d'un très grand mérite, et d'une conduite admirable et soldat comme l'épée qu'il porte ».

D'Iberville était à peine de retour de son deuxième voyage à la Baie d'Hudson pendant lequel il avait été commandant, lorsque éclata en août 1689 l'affreux massacre dit de Lachine. Devant l'horreur de cette tuerie que l'on imaginait à tort ou à raison avoir été préparée en sous-main par les habitants anglais ou hollandais des colonies voisines, les Canadiens se crurent justifiés de recourir à la loi du talion et se préparèrent à frapper un coup, comme on disait alors, sur quelques-uns des villages de Nouvelle-Angleterre. D'Iberville qui ne pouvait pas rester inactif lorsqu'il y avait à combattre quelque part et qui, d'ailleurs, était un ennemi né des Anglais, se joignit volontiers à l'une des trois expéditions qui se préparaient alors, celle que commandaient d'Ailleboust de Mantet et son frère Sainte-Hélène. Ce fut l'expédition de Schenectady, remarquable par les excès souffrances qu'endurèrent ceux qui y prirent part, mais restée célèbre surtout par le massacre qui s'en suivit. J'avoue pour ma part ne pas trouver aussi glorieuses que la plupart de nos historiens les ont faites, ces expéditions où l'on tombait par surprise et de nuit sur un village sans défense et où l'on passait au fil de l'épée une partie de la population, femmes et enfants. L'on nous répond, il est vrai, qu'il est nécessaire de se reporter

aux moeurs du temps pour juger équitablement de semblables événements et que d'ailleurs les massacres de femmes et d'enfants doivent être surtout attribués aux sauvages qui furent toujours pour la colonie de si dangereux alliés. C'est possible et je n'insisterai pas davantage sur ce point, m'en tenant à notre héros dont la gloire nous intéresse seule en ce moment. Dans la sanglante affaire de Schenectady, Iberville lui-même, loin de se montrer barbare, fit preuve au contraire de la plus généreuse humanité. Le village conquis, il fit venir le plus ancien de ses habitants, et, en reconnaissance de services déjà rendus aux Français, il lui promit la vie sauve ainsi qu'à toute sa parenté. Le bon homme se trouva tant de parenté que les sauvages impatients de massacre finirent par se croire frustrés, mais Iberville tint bon et sauva ainsi plus de soixante personnes. L'épée de ce vrai chevalier était aussi terrible qu'impitoyable au cours de la bataille, mais après la victoire elle sut toujours rentrer en son fourreau.

Presque aussitôt après, dans le cours de 1690, l'infatigable Iberville prend pour la troisième fois le chemin de la Baie d'Hudson et il y reconquiert avec sa fougue habituelle le fort Albany que les Anglais avaient réintégré pendant son absence. Au retour il a le double regret d'apprendre que Québec a été sauvée de l'attaque de Phipps sans le secours de son bras et que Lemoyne de Ste-Hélène, son frère par la bravoure autant que par le sang, a péri dans le combat.

Jusque là Iberville ne s'était attaqué qu'à la partie méridionale de la Baie d'Hudson et, même dans cette partie, les forts qu'il emportait à chacun de ses voyages étaient infailliblement réoccupés par les Anglais aussitôt son départ. Mécontent des demi-mesures de la compagnie du Nord et fatigué de travailler à une sorte de toile de Pénélope constamment faite puis défaite, il passa en France en 1692 et proposa directement au roi un

plan d'après lequel la Baie d'Hudson devait être définitivement nettoyée des Anglais. Grâce aux témoignages du gouverneur Frontenac l'on n'ignorait pas à la Cour les remarquables exploits qu'il avait accomplis en cette région pendant plusieurs années et la réputation de bravoure qui l'avait précédé l'aida considérablement à se faire écouter. Mais l'on ne tarda pas à s'apercevoir qu'il n'était pas uniquement bon à se battre, mais qu'il alliait à la plus téméraire audace un jugement sûr. Déjà en 1687 M. de Denonville avait cru pouvoir écrire de lui au ministre: « Le sieur d'Iberville est un très sage garçon, entreprenant et qui sait ce qu'il fait. » Cinq ans plus tard, en 1692, il n'avait pas cessé d'être entreprenant mais, mûri par une plus longue expérience, il savait mieux encore ce qu'il faisait. Pour toutes ces raisons il n'éprouva pas trop de difficulté à faire agréer son plan qui consistait principalement à capturer le fort Nelson, le principal pied-à-terre des Anglais dans la Baie d'Hudson. Par un mémoire spécial le roi ordonna que tous les secours nécessaires fussent accordés, pour l'attaque du fort Nelson, au sieur d'Iberville, « gentilhomme canadien qui, précisait-il, avait dans de semblables occasions donné des marques de valeur et de capacité. »

Par la même occasion il est fait capitaine de frégate sans avoir besoin de passer par les grades inférieurs et le ministre note expressément dans une lettre écrite à Frontenac peu après que Sa Majesté ne l'a ainsi avancé dans la marine prématurément que sur l'assurance qu'elle avait d'en recevoir des services exceptionnels. Malheureusement pendant deux ans encore il fut empêché de mettre à exécution l'entreprise projetée, à cause des lenteurs de l'administration qui, à chaque saison, lui firent attendre trop longtemps les secours nécessaires. Ce loisir fut heureusement occupé par son mariage en 1693 avec Marie Thé-

rèse Pollet de la Combe, fille d'un ancien officier du régiment de Carignan.

Enfin dans l'été de 1694 Iberville quittait Québec avec ses trois navires, le Poli, la Salamandre et l'Envieux et était assez heureux pour atteindre la rivière Nelson avant que les glaces n'en eussent fermé l'entrée. L'expédition qui dura à peu près un an répondit complètement aux espérances données. Non seulement le fort Nelson fut capturé, mais la région tout entière tomba sous le contrôle français. Ce succès réjouit fort la Cour de France, mais il fut chèrement payé par les souffrances d'un hivernement extrêmement pénible et à Iberville particulièrement il coûta la perte de son jeune frère, Châteauguay, tué au cours d'une escarmouche.

Notre marin canadien, dont les vues sur ce point étaient véritablement prophétiques, ne croyait pas que la position de la France en Amérique serait véritablement affermie tant que l'Angleterre y posséderait un pouce de terrain. C'est pourquoi, passé en France aussitôt après la prise de Nelson, il pria le roi de lui permettre de compléter son ouvrage en chassant les Anglais de Terre-Neuve comme il venait de les chasser de la Baie d'Hudson. Convaincue par l'expérience qu'il y avait profit à l'écouter, la Cour se rendit cette fois encore à son avis et dans l'été de 1696 il partait pour la conquête de Terre-Neuve. Bien que les opérations qu'il avait prévues fussent à tout instant entravées par les envieuses tracasseries du gouverneur d'alors, il n'en accomplit pas moins son objet. En moins de cinq mois sa petite bande d'une centaine de Canadiens, après avoir marché plus de 200 lieues à travers la neige et les glaces, conquit 1500 milles carrés de territoire, captura ou détruisit 90 navires, fit 100 morts et 700 prisonniers et s'empara d'une quantité énorme de marchandises.

La France ayant encore, dans l'intervalle, laissé reprendre le

fort Nelson par les Anglais, il lui fallut recourir de nouveau à Iberville pour réparer les conséquences de son imprévoyante incurie. L'infatigable marin répondit à l'appel avec empressement comme toujours et s'embarqua en juillet 1697 pour une conquête qui devait être suprême.

Cette campagne de 1697 est sans contredit la plus glorieuse des quatre accomplies par Iberville à la Baie d'Hudson. Il y fit paraître à la fois toutes ses plus belles qualités, une bravoure incomparable, une volonté que rien ne peut briser, une endurance véritablement phénoménale, une fertilité de ressources inimaginable dans les situations les plus périlleuses, et une rapidité de décision absolument déconcertante pour l'ennemi. Jamais en effet il ne rencontra en même temps autant d'obstacles apparemment insurmontables. Lui qui avait toujours été vainqueur, il fut d'abord bien près d'être vaincu, et tout autre que lui l'eût probablement été en pareille circonstance. C'est le 7 septembre 1697; de sa petite flotte du départ, il ne lui reste plus que le Pelican qu'il monte. Apercevant trois voiles à l'horizon il croit que ce sont ses propres navires récemment dispersés, mais il est vite détrompé, car ce sont trois navires de guerre anglais. La situation est on ne peut plus critique car, aux 350 hommes et aux 114 canons de l'ennemi, il n'a lui-même à opposer que 150 hommes et 50 canons. Iberville cependant ne s'arrête pas un instant à songer que la lutte est trop inégale. Avec une témérité incroyable que le succès devait cependant justifier, il fonce sur le plus gros des trois vaisseaux ennemis, le Hampshire qui, après avoir déchargé inutilement sa mitraille, craint l'abordage et tire au large. Sans perdre un instant il dirige le Pelican entre les deux autres navires et, avec un effet également meurtrier, décharge sur eux en même temps sa bordée de bâbord et sa bordée de tribord. Pendant ce temps le Hampshire qui a vu les trois navires engagés rentre dans la ligne de combat. Iberville s'é-

lance encore une fois dans sa direction, sans se soucier des voilées qui déchirent ses voiles ou brisent sa mâture, et après l'avoir laissé tirer sur lui toute une bordée à laquelle il échappe d'ailleurs sans trop de mal, grâce à une manoeuvre admirable, il prend position et envoie en plein flanc de l'adversaire une décharge si bien calculée et si meurtrière que celui-ci coule au bout de quelques brasses, avec tout son équipage. Des deux autres navires l'un amena aussitôt pavillon et l'autre réussit à s'échapper par la fuite. Le Pélican n'eut qu'un mort et 17 blessés, mais dans cette bataille de 3 heures et demie, il avait été percé de tant de boulets qu'il ne put résister à une violente tempête qui s'éleva aussitôt et coula à son tour. L'équipage français gagna terre au moyen de radeaux improvisés qui portaient les blessés et que poussaient en nageant les hommes restés valides. Dix-huit périrent en cette pénible traversée par suite du froid intense qui persista d'ailleurs et qui, joint aux manques de provisions, fit endurer aux survivants d'indicibles souffrances.

Jamais Iberville n'eut plus besoin de cette force de caractère que le R. P. Marest, son compagnon de voyage louait déjà en ces termes en 1694: « Il savait toujours se contenir et ne voulait pas qu'aucun signe d'inquiétude vint troubler son monde. Il était sans cesse en action, dirigeant tout et pourvoyant à tout: il montrait une présence d'esprit que rien ne pouvait abattre. »

Cette fois encore sa persévérance et son énergie trouvèrent leur récompense, car le reste de sa flotte que les vents avaient fait s'attarder apparut enfin avec des provisions de bouche, des vêtements et des munitions de guerre.

Inutile de dire qu'après ce renfort d'Iberville ne fut pas long à regagner le temps perdu. En quelques semaines il reconquit la Baie d'Hudson tout entière avec ses immenses richesses. Malheureusement, au moment même où il entra victorieux dans le fort Nelson, la politique des cabinets à trois mille lieues de dis-

tance défaisait encore une fois son ouvrage et reconnaissait aux Anglais par le traité de Riswyck un pied-à-terre dans la baie tant convoitée.

D'Iberville n'aurait sans aucun doute jamais pu mener à bonne fin toutes ces entreprises dont je viens de parler s'il n'avait pas su s'entourer d'hommes exceptionnels et surtout s'il n'avait pas su mériter leur confiance absolue. Ces hommes, des Canadiens qu'il triait lui-même sur le volet, étaient tous d'une rare intrépidité, mais pour la plupart des durs à cuire. On raconte qu'à la suite de rixes trop fréquentes, les autorités crurent devoir leur interdire le port de l'épée dans les rues de la Rochelle où ils attendaient de s'embarquer avec leur chef Iberville. En bons Normands, ils tournèrent la loi en se faisant suivre de leurs valets qui portaient leur épée derrière eux et à qui ils n'avaient qu'à la retirer lorsque la main leur démangeait un peu trop. « Quand ils sont bien menés, écrivait d'eux le Père Charlevoix, il n'est rien dont ils ne viennent à bout soit sur terre soit sur mer, mais il faut pour cela qu'ils aient une grande idée de leur commandant. Feu M. D'Iberville qui avait toutes les qualités de sa nation sans en avoir les défauts, continue l'historien jésuite, les aurait menés jusqu'au bout du monde. » Il les mena fort loin, des bords glacés de la Baie d'Hudson aux rives chaudes du golfe du Mexique. A chaque armement il insistait pour que son équipage fut composé de Canadiens, représentant que ce n'était pas jeux d'enfants qu'il allait entreprendre et que seuls ces hommes au coeur bardé d'un triple airain comme le sien étaient capables de faire face aux fatigues prévues.

Mais je m'aperçois que je me laisse entraîner au-delà des limites prescrites et il est temps que j'en vienne à ce que j'appellerai la période constructive de l'existence de Lemoyne d'Iberville.

Avec la paix de Ryswick conclue en 1697 et qui mettait fin aux hostilités entre la France et l'Angleterre, Iberville sem-

blait condamné à l'inaction. Ne connaîtrait-il donc plus la joie à la fois fiévreuse et tonifiante des courses aventureuses, l'enivrement du corps à corps des abordages et les fortes émotions de la chasse à l'ennemi? Non, il n'était pas possible que cet homme se résignât à 35 ans à rentrer tranquillement dans ses foyers ou à n'être plus qu'un prosaïque convoyeur de marchandises. Ce fut alors qu'il trouva dans la découverte le dérivatif nécessaire à sa débordante activité.

En 1697, il y avait exactement dix ans que LaSalle avait été arrêté par la balle d'un assassin au seuil même de son triomphe. Et depuis ce temps l'établissement du grand empire qu'il avait rêvé sur les bords du Mississipi était resté en suspens. L'on ne connaissait même pas encore où se déversait le grand fleuve qui devait baigner ce nouveau domaine projeté de la couronne de France. D'Iberville crut qu'il ne pouvait mieux servir son pays qu'en se consacrant à l'achèvement de cette grande oeuvre interrompue. L'idée n'était pas absolument nouvelle chez lui, car, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même dans un de ses Mémoires, il en avait plus d'une fois causé avec La Salle qu'il avait connu à Montréal et dont les projets ambitieux avaient fortement impressionné sa jeune âme également assoiffée d'aventures. Plusieurs autres, dont le grand Tonti lui-même, s'étaient proposés avant lui durant cet intervalle pour continuer l'entreprise de La Salle, mais la Cour, momentanément désenchantée, était toujours restée sourde à ces avances. Toutes ces hésitations cessèrent lorsque Iberville s'offrit à son tour. M. de Pontchartrain, alors ministre de la marine, savait que le capitaine canadien n'avait jamais failli jusque là dans aucune des tâches qu'on l'avait chargé d'accomplir et, pariant en quelque façon sur sa valeur et sur sa capacité, il accepta allègrement de rejouer avec son concours une partie qui était extrêmement hasardeuse mais qui, si elle tournait bien, serait pour la France éminemment glo-

rieuse. Iberville présenta à cette occasion un mémoire très net et plein de vues profondes qui ne contribua pas peu, croyons-nous, à hâter une semblable résolution. Il y écrivait entre autre choses : « Si la France ne se saisit de cette partie de l'Amérique qui est la plus belle pour avoir une colonie assez forte pour résister à celle qu'a l'Angleterre dans la partie de l'Est, depuis Pescadoué jusqu'à la Caroline, la colonie anglaise qui devient très considérable, s'augmentera de manière que, dans moins de cent années, elle sera assez forte pour se saisir de toute l'Amérique et en chasser toutes les autres nations. » Pontchartrain ne pouvait savoir jusqu'à quel point étaient prophétiques ces paroles d'Iberville, mais il en entendit suffisamment la haute portée politique pour s'y sagement conformer.

D'Iberville partit donc de la Rochelle en septembre 1698 pour aller à la recherche des bouches toujours ignorées du Mississipi. Je regrette de ne pouvoir faire le récit de ce voyage qui compte comme l'un des plus importants et des plus féconds dans l'histoire des découvertes d'Amérique. Je regrette de ne pouvoir rappeler que d'un mot les émouvantes alternatives de doute et d'assurance par lequel passa Iberville pendant de longues semaines lorsqu'il tâtonnait obscurément à travers le delta changeant du grand fleuve. Ce ne fut que le 2 mars 1699 qu'il fut définitivement convaincu d'avoir enfin découvert l'embouchure tant cherchée par La Salle.

Sa besogne de découvreur heureusement terminée, Iberville allait commencer celle de colonisateur qui ne lui tenait pas moins à coeur. Après avoir établi Biloxi et y avoir laissé la garnison nécessaire pour assurer la possession du pays, il passa en France rendre compte de sa mission, y reçut l'accueil que méritait son heureuse fortune et n'eut pas de peine à obtenir les secours, modestes d'ailleurs, qu'il réclamait pour asseoir plus solidement sa nouvelle découverte. Cette fois encore Iberville

voulut que les Canadiens qui l'avaient si magnifiquement servi à la Baie d'Hudson l'accompagnassent en Louisiane. Nous n'avons pas de liste que je connaisse des marins et soldats d'Iberville au moment du départ de la Badine et du Marin en 1698, mais nous en avons une des Canadiens employés au fort de Biloxi, sous le commandement de M. de Sauvole de mai 1699 à février ou mai 1700. Elle comprend 60 noms sans compter les officiers. Les archives de la marine contiennent une seconde liste de 67 autres noms canadiens qui est datée du 5 mai 1699. Il ne peut donc s'agir dans cette seconde liste que d'un nouveau contingent destiné à un renfort et c'est assez dire que la grande majorité des ouvriers de la première heure en Louisiane ont été des Canadiens.

Tous les Canadiens qui accompagnèrent Iberville ne firent pas souche en Louisiane. Plusieurs périrent par accident ou au combat, et un bon nombre des autres, nés coureurs des bois, avaient trop la bougeotte pour se fixer où que ce fût. Mais il n'en reste pas moins que le peuple louisianais est originairement sorti de ces premiers contingents de Canadiens et d'autres qui allèrent bientôt les rejoindre. Grâce à l'attention du roi qui fit passer en Louisiane en 1704, sur le navire le Pélican, une cinquantaine de filles assez convenablement choisies et dont plusieurs étaient elles aussi canadiennes, la plupart de ces hardis aventuriers se marièrent et fondèrent des foyers. Non seulement les officiers canadiens qui accompagnaient Iberville, les Bienville, les Dugué de Boisbriant, les Juchereau de St-Denis et de Vaulezar, jouèrent par la suite un rôle considérable dans la nouvelle colonie, mais la plupart des plus rudes coureurs des bois qui fondèrent Biloxi ou Mobile ont eu une descendance qui s'est élevée graduellement et rapidement jusqu'à former les meilleures familles louisianaises. Je mentionnerai parmi ces derniers les Hubert Bélair, les Dardanne, les Graveline, mais

principalement les LeSueur, les Roy devenus par la suite les Villeré, et les Chauvin qui se distribuèrent en Chauvin de Lafrenière, en Chauvin de Léry et en Chauvin de Beaulieu. Et à ceux-là il faudrait en ajouter plusieurs autres qui sans avoir accompagné Iberville dans ses premiers voyages, se groupèrent autour de son frère Bienville dès avant la fondation de la Nouvelle Orléans. Les plus connus d'entre eux sont les Chavoy de Noyan qui donnèrent à la Louisiane en 1769 un martyr de l'idée française, les Trudeau de Longueuil dont un descendant fut gouverneur de la Haute Louisiane sous le régime espagnol, et les Philippe qui ont formé la plus orgueilleuse peut-être de toutes les familles louisianaises, celle des Marigny. Tous ces valeureux pionniers que je viens de nommer étaient de Montréal comme Iberville lui-même et c'est pourquoi vous pardonneriez sans doute à ma fierté si je prétends hautement que la Louisiane non seulement doit son existence à mon pays le Canada, mais est à proprement parler une filiale de ma ville natale, Montréal.

Après deux autres voyages au cours desquels il fonda successivement Maurepas en 1700 et Mobile en 1702 et sut se concilier tous les esprits tant français que sauvages par des manières qui contrastaient fortement avec celles malheureusement trop violentes de La Salle, Iberville tomba sérieusement malade, apparemment d'une première attaque de la fièvre jaune, et il dut attendre près de 3 ans avant de pouvoir reprendre pour la quatrième et dernière fois le chemin du Mississipi. Ce fut durant cet intervalle que la dent impitoyable de l'envie s'attaqua pour la première fois à sa gloire. Des mémoires remplis d'insinuations perfides furent adressés à la Cour avec l'intention évidente de ruiner son crédit. Indigné que l'on payât d'une telle ingratitude le dévouement qu'il avait prodigué, d'Iberville fut tenté un instant de rentrer sous sa tente comme Achille. Tout l'invitait d'ailleurs à le faire. Il avait été le premier enfant de

la Nouvelle France à recevoir la croix de St-Louis, en 1699, à une époque où cette glorieuse décoration était encore parcimonieusement distribuée, et en 1702 il avait été également le premier Canadien à être élevé au grade de capitaine des vaisseaux du roi, de sorte qu'il avait réellement atteint le summum de considération auquel pouvait alors aspirer l'homme le plus méritant lorsqu'il n'était qu'un colonial. De plus il s'était acquis une respectable fortune grâce aux prises considérables qu'il avait effectuées comme corsaire et il avait d'autant plus droit de se reposer au milieu de sa famille dans le beau domaine d'Ardillière qu'il venait d'acheter en Saintonge que sa santé était fortement ébranlée. Mais encore une fois Iberville n'était pas de ceux qui peuvent penser longtemps au repos. Il se ressaisit aussitôt et, quoique encore imparfaitement rétabli, il repartit en 1706 avec la double mission de harasser le commerce anglais dans les Antilles et de compléter la bonne ordonnance de la Louisiane dont il venait d'être fait le premier gouverneur. On sait avec quel merveilleux succès il remplit la première partie de ce programme. Non seulement il s'empara des îles de Nièves et de Saint Christophe, mais il enleva aux Anglais plus de 30 vaisseaux chargés d'une riche cargaison et leur fit plus de 1750 prisonniers. Malheureusement cette éclatante victoire devait être le chant du cygne du glorieux marin, si l'on veut bien me passer cette hardiesse d'expression. En effet, à peine trois mois plus tard, d'Iberville, terrassé par une dernière et fatale attaque de la fièvre jaune, mourait à bord du *Juste*, dans le port de la Havane, et il était inhumé le 9 juillet 1706, dans cette cathédrale de Saint Christoval que nous avons eu l'émotion de visiter ces jours derniers mais où nous n'avons pas eu la consolation de reconnaître l'endroit précis où reposent ses restes au milieu de la foule anonyme des morts.

Cet Achille d'une *Illïade* qu'Homère n'inventerait pas n'avait

que 45 ans lorsqu'il succomba prosaïquement sous l'étreinte d'une fièvre maligne, et dans son lit, après avoir échappé presque miraculeusement pendant plus d'un quart de siècle à tous les périls de la mer et aux innombrables hasards des plus terribles combats. Qui pourra jamais dire ce que la France perdit par cette mort prématurée?

« Iberville, écrit M. de Vergennes dans son Mémoire sur la Louisiane, tira la Louisiane de l'oubli en s'offrant pour son second fondateur; personne n'était plus propre que lui pour faire fleurir cette province qu'on lui confiait, mais il ne vécut pas assez pour remplir les idées que l'on avait à juste titre de son expérience et de son courage. »

Il est permis de penser qu'avec son activité foudroyante, son courage invincible et son habileté supérieure, il serait parvenu un jour à faire de l'Amérique du nord entière une immense possession française. Tel quel, il reste l'un des plus grands marins à la fois et l'un des plus habiles navigateurs que la France ait jamais eus, et il n'y a personne j'en suis sûr qui ne souscrira à ce beau témoignage que lui rend M. Léon Guérin, l'historien de la France maritime.

« C'était un héros dans toute l'étendue de l'expression. Si ses campagnes prodigieuses par leurs résultats obtenus avec les plus faibles moyens matériels avaient eu l'Europe pour témoin, et non les mers sans retentissement de voisinages du pôle, il eût eu, de son vivant et après sa mort, un nom aussi célèbre que ceux des Jean Bart, des Duguay-Trouin et des Tourville et fut sans doute parvenu dans la marine aux plus hauts grades et aux plus hauts commandements. »

Trois pays à la fois doivent à Pierre Lemoyne d'Iberville une reconnaissance profonde et n'achèveront probablement jamais de payer leur dette à sa mémoire: la France parce que, ayant réussi ce que La Salle avait inutilement tenté, il lui donna un

riche empire qu'il ne dépend pas de lui de n'avoir pas été conservé, le Canada parce que, le plus illustre sans contredit de tous ses enfants, il a tracé de la pointe de son épée les pages les plus belles et les plus héroïques de ses glorieuses annales, et la Louisiane enfin parce qu'il lui a donné, à même sa propre vie, l'existence première, et, en dernière analyse, la merveilleuse prospérité dont elle jouit aujourd'hui.

ACADIENS DU SUD, ACADIENS DU NORD ET CANADIENS-FRANÇAIS ⁽¹⁾

par le

Frère ANTOINE BERNARD, c.s.v.

La confraternité, l'esprit de famille — je ne dis pas l'esprit de clan — semble l'une des marques caractéristiques de la race acadienne. C'est aux origines mêmes de l'ancienne Acadie qu'il faut aller chercher la raison profonde de cette étroite parenté d'esprit qui rapproche instinctivement, et de plus en plus depuis quelques années, les divers groupements acadiens des Provinces Maritimes, de la province de Québec, de la Nouvelle-Angleterre et de la Louisiane.

La grande majorité des Acadiens d'aujourd'hui, ceux qui s'appellent Leblanc, Landry, Thibaudeau, Dugas, Aucoin, Comeau, Cormier, Robichaud, Trahan, Gaudet, Pitre, Melanson, Bourque, Caissy, Babin, Béliveau, Blanchard, Allain, Boudreau, Daigle, Bourgeois, Doucet, Gautreau, Guillot, Forest, Brousseau, Hébert, Girouard, Granger, Pellerin, Poirier, Richard, Savoie, Thériault, Bernard, Arseneault, Benoit, Léger, Guidry,

1. Mémoire présenté au Congrès d'histoire franco-louisianaise, lors de sa cinquième séance tenue à Lafayette, dans l'Acadie louisianaise, le 1er avril 1937.

Caillouet, Martin, — tous ces noms répandus ici, au merveilleux pays des *bayous*, comme là-bas sur les rivages maritimes de la vieille Acadie et dans la vallée du Saint-Laurent, prolongent au coeur du vingtième siècle l'instinct de sympathie humaine, de tendresse française qui caractérisait les petits groupements acadiens de la baie Française, au temps lointain d'Aulnay, de Grand-fontaine et de Lemoyne d'Iberville.

Vers 1700, au lendemain des glorieuses randonnées de Pierre Lemoyne d'Iberville du côté de l'Acadie, cette frêle colonie française, vieille de près d'un siècle, comptait à peine 1,500 âmes. Mais déjà, avec ses deux générations nées au pays, elle formait une entité ethnique distincte, par sa tournure d'esprit, du Français de France et même du Canadien de Québec et de Montréal. Sans doute, les uns et les autres puisaient dans une ascendance commune les qualités latines de bon sens et d'idéalisme, avec une double pointe d'ironie ou d'héroïsme, selon les circonstances; mais l'isolement complet des Acadiens, la lenteur des travaux d'assèchement des marais qui exigeaient l'effort commun du village, le grand silence vapoureux où se trouvaient habituellement plongés ces paysans, entre la double verdure de la mer et de la forêt, toutes ces forces d'une puissante nature, s'ajoutant aux souvenirs de France, n'avaient pas tardé à distiller dans leurs âmes de Berrichons, de Poitevins ou de Tourangeaux, le fluide mystérieux de la mélancolie bretonne. Vers 1700, dans les villages acadiens de Port-Royal, de Grand-Pré et de Beaubassin, tout comme dans les landes du pays d'Arvor, la démarche habituellement nerveuse du Français se fait plus lente, la chanson gauloise elle-même se « mélancolise ». L'incessante menace des dangereux voisins de Boston accentue encore cette disposition d'esprit; elle donne à l'Acadien, pour longtemps, une attitude défensive et méfiante; elle dépose dans

son âme les germes d'une résignation passive, d'un stoïcisme heureusement adouci par les consolations de la Foi religieuse.

La conquête anglaise de 1710, puis la brutale déportation de 1755, accrurent la nostalgie des souvenirs et le besoin de sympathie dans l'âme douloureuse de nos pères, les anciens Acadiens. On se comprend toujours mieux, dans la vie, quand on a pleuré ensemble. Les Acadiens dispersés se recherchèrent et se reconnurent, par-dessus les mers et par-dessus les continents.

Suivit ensuite, pour nos aïeux, une longue et morne période de vie obscure aux catacombes, sur un point quelconque d'Amérique ou de France occidentale. Pendant près d'un siècle, le nom même d'Acadie s'éteignit sur les lèvres humaines. Mais voilà que paraît à Boston, en 1847, un poème intitulé *Evangeline*, oeuvre d'un professeur à l'Université Harvard qui s'appelle Henry Longfellow. Le peuple américain lit ce petit livre de 1400 vers hexamètres, et du premier coup, par un sûr instinct, il le place à la hauteur des chefs-d'oeuvre. *Evangéline*, la dolente fiancée de Gabriel Lajeunesse, entre pour y rester sur la scène de la littérature universelle. Et avec *Evangéline*, toute l'histoire de l'Acadie martyre, vivante encore dans l'âme de ses fils, pénètre dans le domaine des deux littératures française et anglaise. M. Georges Goyau exagérait à peine lorsque, naguère, il appelait Longfellow « le poète qui a ressuscité un peuple ».

C'est sous le signe gracieux d'*Evangéline* que furent inaugurées, il y a quelques années, des relations plus suivies et plus intimes entre les Acadiens de la Louisiane et leurs frères français du Canada. Voici quelques détails sur les origines de ce mouvement de fraternelle sympathie fondée sur le traditionnel esprit de famille du peuple acadien.

* * *

Je crois dire l'exacte vérité en affirmant que la création d'une

chapelle-souvenir à Grand-Pré, au cœur de l'ancienne Acadie, fut le point de départ du mouvement de renaissance acadienne qui se manifeste depuis une quinzaine d'années, en Louisiane comme dans les Provinces Maritimes. Vous la connaissez au moins par l'image cette chapelle-souvenir à toit pointu, érigée sur l'emplacement de l'ancienne église Saint-Charles où furent enfermés, en septembre 1755, 418 Acadiens de la région de Grand-Pré. Un patriotisme fervent la fit surgir d'un sol consacré par la souffrance et les larmes. Elle fut solennellement bénite en 1922, par le premier évêque acadien en Acadie, Mgr Leblanc. Le 16 août 1922, l'*Ave Maris Stella*, chant national des Acadiens, monte pour la première fois vers la voûte d'un petit temple qui unit le présent au passé, qui mêle aux tristes souvenirs de la déportation les consolants espoirs d'aujourd'hui. Devant cette chapelle-souvenir se dresse, figure immortelle, la pure héroïne de Longfellow, la jeune Evangéline s'acheminant vers l'exil, le visage tourné vers son bonheur d'hier, vers une fête de fiançailles qui n'aura jamais de lendemain.

Depuis quinze ans, la chapelle-souvenir de Grand-Pré est devenue pour les Acadiens, pour tous les Français d'Amérique, un but de pèlerinage national, un foyer de patriotisme dont le « Livre d'Or » s'enrichit annuellement de milliers de signatures. Les grands et les humbles s'y sont coudoyés dans des circonstances mémorables, à l'occasion de congrès acadiens ou de « voyages du Souvenir ». Ce fut cette étoile du Nord, brillante de l'éclat emprunté aux vertus d'une race, qui guida les Acadiens de Louisiane dans leur premier voyage à la recherche du passé perdu.

L'un des principaux ouvriers de la chapelle-souvenir de Grand-Pré, le Père André Cormier (Acadien de vieille roche né à Memramcook), fit une visite en Louisiane en 1924. Accompagné de M. le juge Aubin Arsenault, ancien premier ministre de

l'Île du Prince-Edouard, le Père Cormier, malgré ses soixante-dix ans, prêcha aux Acadiens des *bayous* le culte du souvenir; il les pressa de renouer des relations avec leurs frères de la vieille Acadie. Son appel fut entendu, surtout par quelques chefs qui devaient, moins de six ans après, inaugurer triomphalement la série des « retours d'Évangéline ».

L'un de ces chefs, M. Dudley Leblanc, vint prendre un premier contact avec le groupe acadien de Montréal, au mois d'août 1929. Ce n'est pas sans quelque orgueil que je note ce fait historique: l'idée du premier « retour d'Évangéline » fut discutée à Montréal, au cours de visites familières faites par M. Leblanc à ses frères acadiens de la métropole canadienne.

Ce qui suivit, tous le savent et s'en réjouissent. Dès 1930, le rapprochement se fit entre Acadiens du Nord et Acadiens du Sud, grâce à un voyage accompli par ces derniers vers la terre ancestrale, vers l'étoile de la chapelle de Grand-Pré. Le 6 août 1930, une lettre adressée par Son Excellence Monseigneur Jeanmard, évêque de Lafayette, à M. l'abbé Chiasson, curé de Mamou, débutait ainsi:

« C'est avec le plus grand plaisir que je vous accorde la permission, comme prêtre acadien, d'accompagner le pèlerinage qui s'organise en ce moment pour aller assister aux grandes fêtes de Grand-Pré, le 20 août.

« Je ne puis qu'admirer et louer le courage et l'initiative de l'organisateur et président de l'Association des Acadiens de la Louisiane, M. Dudley Leblanc, qui s'est mis à la tête de ce beau mouvement, — courage et initiative qui méritent le succès splendide qui a jusqu'à présent couronné ses efforts. Je suis heureux aussi d'apprendre que plusieurs autres prêtres du diocèse de Lafayette se proposent de prendre part à ce pèlerinage.

« Ce n'est pas sans une vive émotion que nous verrons partir pour Grand-Pré notre petit groupe d'Acadiens qui vont renouve-

ler là-bas les liens qui rattachent notre beau pays d'Évangéline à la vieille Acadie, si pleine de doux et en même temps douloureux souvenirs pour nous. Ce pèlerinage aura sans doute pour effet, comme il a pour but, de rapprocher nos Acadiens de la Louisiane de ceux du pays de leurs ancêtres; de les faire se mieux connaître mutuellement; de créer un nouvel intérêt dans leur glorieuse histoire et surtout dans l'épisode du Grand Dérangement qui inspira notre plus grand poète à immortaliser ce petit peuple qui ne veut pas mourir. L'hommage qu'ils vont rendre là-bas à l'héroïque courage chrétien de leurs ancêtres qui ont tout sacrifié pour conserver leur foi catholique, fortifiera en eux l'esprit religieux, et ils reviendront parmi nous pour affermir ce même esprit parmi leurs frères et soeurs de la Louisiane. »

Favorisés d'un tel message, les vingt-cinq *Évangélines* et les dix *Gabriels* de la Louisiane, accompagnés de quatre prêtres, quittèrent Lafayette le 13 août 1930. A Washington, le président Hoover leur fit les honneurs de la *Maison Blanche*. Les villes de New-York, Boston, Waltham, les acclamèrent, et leur passage en Acadie, depuis Yarmouth jusqu'à Moncton et Campbellton, fut une marche triomphale, une longue fête acadienne et française.

A Grand-Pré, le 20 août 1930, autour des vingt-cinq *Évangélines* de Louisiane revêtues du costume ancien: robe bleue, corsage noir lacé, blanche coiffe normande et tablier blanc, plus de 5,000 Acadiens se réunirent pour commémorer le cent soixante-quinzième anniversaire du Grand Dérangement. Cette fête grandiose se déroula sous la direction de M. le juge Arthur Leblanc, président de la Société nationale de l'Assomption, en présence du lieutenant-gouverneur et du premier ministre de la Nouvelle-Ecosse, de représentants officiels des gouvernements de la Grande-Bretagne, de la France, des États-Unis et du Ca-

nada, avec le concours de nombreux délégués acadiens venus de la province de Québec et de la Nouvelle-Angleterre. On profita de la circonstance pour inaugurer, dans l'église-souvenir de Grand-Pré, un musée historique où revivent les objets familiers, les costumes, les traditions de l'ancienne Acadie.

Les *Evangélines* de Louisiane passèrent de la terre ancestrale d'Acadie aux rives du Saint-Laurent. La ville de Québec les fêta cordialement, et Montréal les combla d'attentions: promenades historiques, y compris une visite au groupe acadien du comté de Montcalm, réceptions officielles à l'archevêché, à l'hôtel de ville, au consulat français et à l'église Notre-Dame, banquet, soirée d'adieu au parc La Fontaine . . . Bref, cette tournée de quarante Louisianais d'ascendance française fournit à l'histoire des Français d'Amérique une page de couleur neuve, elle imprima un nouvel élan au mouvement de *refrancisation* dans les paroisses acadiennes des Provinces Maritimes. La semaine du 17 au 24 août 1930 fut proclamée, dans cette région, « semaine de français » surtout destinée à ranimer l'usage courant de la langue française dans les relations sociales ou commerciales.

Plus heureux que moi, un rédacteur du journal l'*Evangéline* de Moncton, M. Alfred Roy, assista aux fêtes acadiennes de Grand-Pré, le 20 août 1930. Voici quelques impressions dont il fit part aux lecteurs de l'*Evangéline*:

« *Evangéline* est revenue au pays de ses pères. Elle s'est assise sur la margelle de ce puits auquel la tradition et la légende ont lié son nom. Elle s'est mêlée à la foule acadienne qui l'a reconnue pour sienne, qui l'a fêtée, choyée! Elle s'est agenouillée au pied de la croix qui marque le lieu d'où sont partis les parias de 1755, elle a retrouvé tout naturellement le même geste que faisaient ses pères lorsque eux aussi priaient pour leurs morts. De ses lèvres sont tombés les mêmes mots, les mêmes accents qu'avaient connus Gabriel, Basile, Benoît, tous les habitants de

l'ancien Grand-Pré. Elle est revenue avec le même costume pittoresque et la même coiffe blanche et jolie, et nous a montré avec quelle grâce ce vêtement se pouvait porter. Elle est revenue non pas avec cet air nostalgique que lui prêtent trop volontiers les artistes, mais elle est apparue avec un sourire plein de vie exubérante. Car Evangéline est bien vivante et ce qu'il y a de beau chez elle, c'est qu'elle entend ne pas mourir! Ce sourire qui lui conquiert les foules aujourd'hui, elle a su le conserver constamment, même aux jours de tempête, de souffrances et d'angoisses. Ce sourire, c'est sa grâce, c'est aussi sa force . . . »

Et M. Roy poursuit son article en racontant cette « chose prodigieuse » que fut le premier « retour d'Evangéline » au pays de ses pères, dans les bras de frères et de soeurs dont la joie ne pouvait s'exprimer autrement que par les larmes. Après le passage des Louisianais à Montréal, un autre journaliste tout dévoué à la cause du français en Amérique, M. Omer Héroux, écrivait dans le *Devoir*: « Nous n'avons pas le goût des prophéties; mais après les quelque douze heures que nous venons de passer en compagnie des Acadiens de la Louisiane, nous nous croyons le droit de répéter que leur passage chez nous comme dans la vieille Acadie peut être le prélude et l'amorce de grandes choses.

« Nous ne disons pas que l'on verra tout de suite des résultats considérables; mais quelque chose est fait déjà, dont nous n'apercevons probablement pas aujourd'hui toute la réelle grandeur et qui sera le principe d'actions fécondes. »

M. Héroux ne se trompait pas. Dès 1931, à peine un an après le voyage initial des Louisianais, un premier résultat tangible de ce pèlerinage fut l'installation à Ville-Platte, au coeur de la Louisiane acadienne, de cinq religieuses acadiennes de la congrégation Notre-Dame du Sacré-Coeur, parties de leur maison-mère de Memramcook, dans la vieille Acadie, à l'appel de S. E. Mgr l'évêque de Lafayette. Depuis six ans, des enfants acadiens

de la Louisiane reçoivent une éducation à base française, parce que des chefs à l'âme grande conçurent et exécutèrent le rapprochement de 1930, et parce qu'une communauté religieuse aux vues non moins larges, au coeur non moins généreux, accepta les sacrifices d'une lointaine fondation. Puisse ce noble exemple susciter d'autres initiatives en éveillant à l'action d'autres religieux dévouements!

La fondation du couvent acadien de Ville-Platte avait été précédée, en 1931, d'un mémorable voyage canado-acadien en Louisiane. Les premières ombres de l'éclipse économique qui atteignit alors le monde, les débuts de la *crise* — puisqu'il faut l'appeler par son nom — n'empêchèrent pas l'organisation et le plein succès d'un double voyage d'amitié française vers le pays des bayous. Pendant que M. Omer Héroux, M. Napoléon Lafortune et les voyageurs du *Devoir* prenaient, à Montréal, la route de Chicago et du Mississipi, un groupe de vingt-quatre *Evangélines* de la vieille Acadie, accompagnées par M. le juge Leblanc, par M. Alfred Roy et quelques prêtres des Provinces Maritimes, quittèrent Moncton pour Boston le 12 avril 1931. Le lendemain, ces pèlerins visitèrent, à Cambridge, la « maison de Longfellow », où les reçut l'unique fille survivante du poète, Madame Annie Longfellow-Thorpe. Les deux groupes acadien et canadien, réunis à la Nouvelle-Orléans, furent fêtés à qui mieux mieux, pendant dix jours, par les paroisses de la Louisiane acadienne. Parmi tant de réceptions pour lesquelles le mot « enthousiastes » semble trop banal, il convient de rappeler le dévoilement d'une statue d'Evangéline à Saint-Martinville, le dimanche 19 avril. Depuis six ans, j'ai souvent envié le sort des heureux voyageurs du Nord qui furent témoins de la découverte d'une nouvelle Acadie aux confins du golfe du Mexique . . . Et je remercie aujourd'hui l'indulgente Providence qui m'y conduit à mon tour.

De retour à son bureau de l'*Évangéline*, à Moncton, M. Alfred Roy raconta à la vieille Acadie sa merveilleuse odyssée et conclut ainsi: « Ce qui nous a le plus frappé chez ce peuple acadien de la Louisiane, c'est l'extraordinaire survivance du sentiment français, le respect, le culte que l'on conserve toujours pour les souvenirs de notre histoire commune, l'affection profonde que l'on a gardée, après cent soixante-quinze ans de séparation, pour les frères du Nord. Nous avons vu de ces sentiments des manifestations éclatantes, inoubliables; nous les avons vu produire de prodigieuses explosions d'enthousiasme et d'émotion. C'est à eux que les humbles pèlerins de ces jours derniers, qui n'avaient d'autre mérite que d'incarner aux yeux du peuple louisianais les vieux souvenirs d'une commune souffrance et d'une commune origine, c'est à eux, dis-je, que ces humbles pèlerins doivent toute cette série de réceptions triomphales que n'a probablement connue aucun prince et qui les accueillit là-bas, dans chaque village traversé. »

M. Roy rappelle quelques détails de fête à Morgan City, Berwick, Rayne, Houma, Napoléonville, Thibodaux, Franklin, Jeanerette, Abbéville, Opelousas, Cécilia, Léonville, Arnaudville, Mamou, Broussard, Pont-Breaux, Ville-Platte, Lafayette, Carencro, St-Martinville, et il ajoute: « Attribuez, si vous voulez, toutes ces démonstrations, ce délire et cet enthousiasme à une crise sentimentale. Soit. Mais lorsque le sentiment atteint à cette profondeur et à cette intensité, lorsqu'il peut remuer les foules et tout un peuple à ce point, avouez qu'il devient une force que l'on ne saurait nier et dont on peut attendre quelque chose d'utile et de bon, et qu'il constitue pour un peuple une richesse et une beauté morales considérables. »

A lire ainsi M. Alfred Roy, Acadien de la vieille Acadie, exprimant fidèlement la pensée de son peuple, qui ne se rappellerait avec joie et fierté quelques lignes naguère placées par M. Ga-

briel Hanotaux au début de son *Introduction générale à l'histoire de la Nation française*: « Il n'y a d'histoire que du moral. Les conquêtes matérielles ne sont, bien entendu, que l'instrument, le moyen. Le résultat, c'est la pénétration des âmes. » A ce compte, l'oeuvre accomplie en Louisiane par les Cavalier de la Salle, les Bienville, les Rigaud de Vaudreuil et tant d'obscurs pionniers de la foi catholique et de la civilisation latine, l'oeuvre française en un mot, n'a pas cessé depuis deux cent cinquante ans au pays des bayous et des chênes géants. Une flamme du souvenir y brûle sans répit, entretenue qu'elle est par la main d'une héroïne inconnue, je veux dire: la mère acadienne à son foyer et près du berceau de son enfant.

La découverte d'une Louisiane française par les Acadiens du Nord, en 1931, fournit l'occasion d'un rapprochement plus marqué entre Canadiens et Acadiens. Les voyageurs de la vieille Acadie rentrèrent chez eux en passant par Chicago et Montréal. Ils furent reçus dans cette dernière ville, le 26 avril, par les autorités civiles et religieuses, avec toutes les marques de la plus fraternelle affection.

Pour clore cette petite étude des relations récentes du Canada avec la Louisiane, vous parlerai-je, Mesdames et Messieurs, du deuxième « retour d'Évangéline », de la triomphale randonnée accomplie l'été dernier — au mois d'août 1936 — par un groupe de cinquante-sept jeunes Acadiennes de Louisiane conduites par M. Dudley Leblanc et par M. l'abbé Lachapelle, curé de Léonville? Il est encore tout frais à notre mémoire, ce merveilleux voyage, avec ses scènes inoubliables de foi religieuse et d'attachement au souvenir français! Celles qui l'effectuèrent, avec tant de dignité et tant de grâce, sont tout près de nous, ici, dans cette terre promise aux anciens Acadiens errants, sur ce sol heureux où les hommes et les chênes poussent droits et forts! Les « Évangélines » de 1936 et leurs compagnons de voyage vou-

dront bien accepter, encore une fois, l'hommage reconnaissant de leurs frères du Nord, en particulier des Acadiens de la vieille Acadie, au souvenir des fêtes de Grand-Pré, de Moncton, de Sainte-Anne de Beaupré, de l'hôtel de ville de Montréal, du restaurant Kerhulu et de la table du vénéré Monseigneur Richard à Verdun!

« Les arbres qui s'enfoncent profondément dans le sol sont ceux qui montent haut », disait Mistral, le poète qui a ressuscité sa Province. Chers frère acadiens de la Louisiane, je vous laisse, comme mot de la fin, cette réconfortante pensée de l'auteur de *Mireille*. Restons attachés par toutes les racines de notre âme à notre noble passé français! Conservons comme un trésor de famille l'héritage sacré que constituent notre langue française, notre sens de la confraternité chrétienne et française! Ainsi, de plus en plus, notre âme grandira et s'embellira comme un chêne de Louisiane qui s'épanouit dans l'azur!

LA PRESSE CANADIENNE-FRANÇAISE⁽¹⁾

par

Monsieur JEAN DUFRESNE

Voici un résumé succinct du rapport de M. Jean Dufresne, délégué de la *Presse* de Montréal au Congrès de la presse française à la Nouvelle-Orléans, le 30 mars 1937. Le rapporteur qui n'avait pas de texte parla d'abondance. Il déclara d'abord que « les tendances actuelles de la presse française au Canada » n'étaient que le développement logique des tendances de toujours.

« La presse française de mon pays, dit-il, s'est toujours fait un devoir de défendre et de réclamer les droits de la minorité française, droits que le gouvernement fédéral ainsi que ceux des autres provinces tentent périodiquement d'entraver, d'entamer et d'oublier. »

Une place inusitée est faite dans les journaux du Canada-français à la vie paroissiale, aux oeuvres missionnaires et ca-

1. Sommaire du rapport présenté par l'envoyé spécial de la *Presse* de Montréal au Congrès d'histoire franco-louisianaise, lors de sa deuxième séance tenue au Cabildo de la Nouvelle Orléans, le 28 mars 1937. Le congrès de la presse française avait été fusionné avec celui d'histoire franco-louisianaise.

tholiques en général. Cela se comprend, car la vie canadienne a évolué presque toute entière autour du clocher.

Si l'on peut reprocher à nos journaux d'avoir parfois fait la part trop large aux événements et aux querelles politiques, on doit en revanche les féliciter d'avoir toujours été non seulement au poste mais à l'avant-garde pour la défense et la conservation de la vie catholique et française, deux mots inséparables au pays de Québec.

Il ne faudrait pas que nos frères de France jugeassent nos journaux, surtout ceux des grands centres, sur leur apparence américaine. Leur figure est en effet peu française. Par leur mise en page, la forme et le ton de leurs annonces publicitaires, la place importante donnée aux nouvelles sensationnelles, les quotidiens montréalais et québécois semblent, au premier abord, des journaux américains écrits en français. Il ne faut pas se fier à cette apparence.

Par le ton des articles de tête, par la hantise du spéculatif et des idées générales qui pointe partout, dans les pages consacrées aux femmes, aux enfants, aux spectacles, aux arts, on trouve une tournure d'esprit toute française, inspirée d'ailleurs bien souvent par les revues et les journaux de France.

Et dans la plupart d'entr'eux se place une rubrique consacrée à la langue, à des questions de grammaire et de syntaxe, à la correction des expressions fautives, à la traduction des expressions anglaises les plus courantes. Dans les salles de rédactions les questions de langue prennent autant d'importance que celles de littérature pure.

A venir jusqu'à la guerre, l'attitude des journaux canadiens-français vis-à-vis la France était assez réservée. Pas plus que les Français ne nous connaissaient, nous ne savions discerner les vrais traits du visage de la France. Notre âme profondément ca-

tholique ne pouvait oublier la loi Combes et le spectacle de tous ces religieux français arrivant dans notre pays, chassés du leur, pour se livrer à l'enseignement et aux missions, n'était pas pour nous rendre sympathique la République, sinon la nation française à qui, d'ailleurs, nous reprochions encore l'abandon de 1760.

1914 a tout changé. L'union sacrée de tous les Français, la participation du Canada au conflit européen, les communications plus fréquentes entre les deux pays depuis une quinzaine d'années, tout cela a permis aux Canadiens-français d'apprécier la civilisation française actuelle et non plus seulement celle du Grand Siècle.

Aussi trouve-t-on aujourd'hui dans les principaux journaux du Canada-français une rubrique hebdomadaire consacrée à la vie française et parisienne; elle est tantôt signée d'un Français, tantôt de l'un de nos compatriotes vivant en France. Depuis ces derniers temps, nous avons encore mieux grâce à l'agence Havas. Par son intermédiaire, les nouvelles de France nous sont données et commentées quotidiennement. C'est un grand avantage sur le passé, alors que tous les événements survenus dans notre ancienne mère-patrie nous étaient montrés à travers des lunettes américaines ou internationales.

M. Dufresne appuya en terminant sur le rôle primordial joué par les journaux du Québec auprès des Franco-américains, pour le maintien parmi eux de la mentalité et de la culture française. Ainsi des milliers d'entr'eux sont abonnés à la *Presse*, dont la circulation dépasse le million de copies par semaine, et reçoivent ainsi chaque jour des nouvelles de la vieille province.

« C'est une longue lettre que les Franco-américains reçoivent

de leurs parents et de leurs amis restés sur les bords du Saint-Laurent. Les Français de la Nouvelle-Angleterre la lisent avec un intérêt passionné et leurs yeux se mouillent lorsqu'ils reconnaissent, tout-à-coup, une écriture plus élégante et plus fine, qui est celle même de la France ».

DISCOURS (1)

de l'honorable E. F. SURVEYER

Président de la Mission canadienne

Mesdames, Messieurs,

Il y a quelques jours, prié de porter la parole à la Nouvelle-Orléans, je m'adressais surtout à nos amis louisianais, dont la réception chaleureuse m'avait causé une si vive émotion. Aujourd'hui, au moment de me séparer de vous tous, c'est à nos amis de France que je tiens à m'adresser plus spécialement. Je tiens à les remercier, au nom de la délégation canadienne, des égards qu'ils ont eus pour nous tous, dès notre jonction à la Havane, et à déclarer, que, dans toutes les manifestations organisées par des Français, les Canadiens ont été traités en amis, en frères. Nous n'oublions pas que, dès notre arrivée sur le paquebot, M. Gabriel-Louis Jaray a pris des dispositions pour que les Canadiens soient, aux tables de la salle à manger, dispersés parmi les convives français, afin que la pénétration soit plus complète, et nous remercions M. Jaray de sa délicate attention. Nous n'oublierons pas non plus que, le premier soir passé à bord du

1. Discours prononcé à un déjeuner offert par le Rotary Club de Lafayette, le 1er avril 1937.

Cuba, le contre-amiral Vedel, administrateur de la Compagnie Générale Transatlantique, a réuni autour de sa table un nombre égal de Français et de Canadiens, et a bien voulu porter, à la fin du repas, un toast à ses hôtes canadiens.

Mais l'heure du départ va bientôt sonner pour moi; je dois faire mes adieux à nos amis français et louisianais, et je comprends que, dans bien des cas, ces adieux seront bien longs, sinon éternels, car je sais que nous sommes séparés de nos amis français non seulement par le raffinement des moeurs, par la perfection du langage, par l'antiquité de la civilisation, mais, encore et surtout, par la distance! La prière de Leconte de Lisle:

Affranchis-nous du temps, du nombre et de l'espace,

n'est pas hélas! malgré les facilités de communication, près d'être exaucée, et il me revient à la mémoire des vers que, dans mon pays, je ne pourrais citer sans trahir, puisqu'ils sont en anglais, mais qu'on me pardonnera de répéter ici, parce qu'ils sont de Longfellow, le poète qui a immortalisé Evangéline et les Acadiens:

*« Ships that pass in the night, and meet each other in passing:
Only a signal shown, and a distant voice in the darkness.
So, on the ocean of life, we pass and meet one another:
Only a look, and a voice, then darkness again and a silence. »*

« Il y a des vaisseaux qui passent, la nuit, et en passant, se rencontrent: ce n'est qu'un signal qu'on déploie, et un son lointain dans l'obscurité. Ainsi, sur l'océan de la vie, nous passons et nous nous rencontrons: ce n'est qu'un regard, qu'une parole; puis reviennent l'obscurité et le silence. »

Mais il en est parmi nous auxquels je ne dis pas adieu pour

toujours; il en est qui ne retourneront pas en France sans s'arrêter quelques instants au Canada. Ils ne sont pas nombreux; mais je ne le regrette qu'à demi, car nous ne pourrions guère leur faire voir le Canada sous un aspect bien tentant: Les vers bien connus:

« *Avril, l'honneur des mois*
Et des bois,
Avril, la douce espérance »

n'ont pas été écrits par un Canadien, ni pour le Canada. Nous ne vous ferons donc pas voir notre pays sous son jour le plus favorable; mais la réception n'en sera pas moins chaude et enthousiaste. A ceux qui viendront parmi nous, je me permettrai de dire: ne venez pas pour nous critiquer: la critique n'a jamais gagné les coeurs. Ne vous attardez pas à inventorier scrupuleusement ce que nous avons perdu, mais tâchez de juger favorablement ce que nous avons conservé. Soyez des missionnaires à la façon de Champlain, qui venait au Canada, non pour faire fortune, mais pour sauver des âmes, et ne songeait pas à dire aux indigènes: « Vous êtes des dévoyés et de pauvres ignorants », mais cherchait à s'en faire des amis et à les attirer à lui par la douceur de son accueil et l'exemple de sa conduite. Vous avez, non pas des âmes à sauver, — notre clergé suffit noblement à cette tâche — mais des cerveaux à meubler. Si vous remplissez cette tâche suivant la méthode de Champlain, sans vous apitoyer indûment sur nos lacunes et sur notre ignorance, vous pourrez sans doute vous vanter d'avoir contribué à notre avancement intellectuel, et à vous rapprocher de nous, qui ne demandons qu'à être guidés par une main affectueuse,

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	7
La croisière Cavelier de La Salle, par <i>Mgr Olivier Maurault, p.s.s., p.d.</i>	9
Discours, par l'honorable <i>E. F. Surveyer</i>	55
Les compagnons sulpiciens de Cavelier de La Salle, par <i>Mgr Olivier Maurault, p.s.s., p.d.</i>	59
La vraie grandeur du Père Marquette, par le Révérend <i>Père Léon Pouliot, s.j.</i>	79
Lemoyne d'Iberville, par <i>Aegidius Fauteux</i>	93
Acadiens du sud, Acadiens du nord et Canadiens-français, par le Révérend <i>Frère Antoine Bernard, c.s.v.</i>	113
La presse canadienne-française, par <i>Jean Dufresne</i>	125
Discours, par l'honorable <i>E. F. Surveyer</i>	129

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE VINGTIÈME JOUR DE DÉCEMBRE
MIL NEUF CENT TRENTE-SEPT
POUR LA
SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE MONTRÉAL
AUX ATELIERS DE
LA PAROLE (LIMITÉE)
À DRUMMONDVILLE, QUÉ.

BNQ



000 340 646